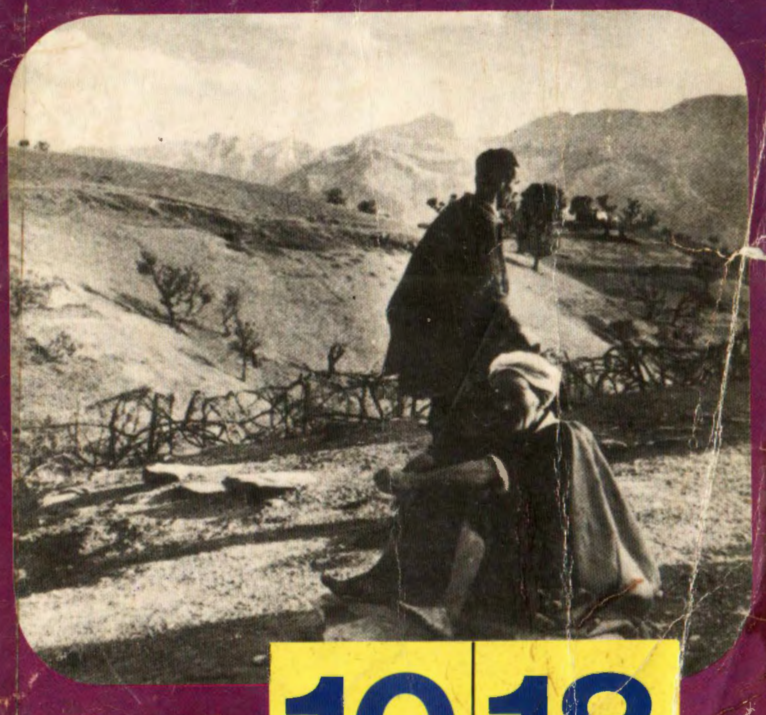
# Mouloud Mammeri

# La colline oubliée



Sned 10/18

# LA COLLINE OUBLIÉE

PAR

MOULOUD MAMMERI

roman

10|18

LIBRAIRIE PLON

# PRINCIPAUX PERSONNAGES

*Famille des Chaalal :*
VLAÏD, père de Menach.
RAMDANE, mari de Melha et père de Mokrane.
MOKRANE, mari de Tamazouzt et père d'Aouda.
LATHMAS, mère de Tamazouzt (dite Aazi).

***

MEDDOUR, frère de Sekoura (dite Kou).
SEKOURA, femme d'Ibrahim, lui-même fils de la vieille Titem.
LMOULOUD, IDIR, MEZIANE, MAAMAR — enfants d'Ibrahim et Sekoura.

***

OUMAOUCH, frère d'Azouaou.
OUELHADJ, mari de Kelsouma.
OUALI, mari de Daadi.
AKLI, mari de Davda.
TASADIT, mère de Mouh.
NA GHNÉ, vieille sage-femme du village.
IDIR, ami de Mokrane.
RAVEH, compagnon d'Ouali.

# GLOSSAIRE

*Aafir :* nom d'un champ de Mokrane.
*Abderrahman :* nom d'un saint.
*Alma :* nom d'un champ d'Ibrahim.
*Amin :* maire du village.
*Aourir :* village berbère de Kabylie.
*Arezki :* nom d'homme.
*Aroumi :* l'Européen, et en particulier le Français.
*At :* « fils de », particule qui précède souvent des noms de famille ou de tribu.
*At-Smaïl :* village où est enterré Abderrahman.
*At-Yakoub :* tribu de Mokrane.
*At-Yani :* tribu berbère.
*Baraka :* pouvoir surnaturel d'un saint.
*Baroud :* guerre.
*Bouaddou :* tribu de Mouh.
*Chaalal :* nom de famille de Mokrane et Menach.
*Chivou :* nom d'un saint.
*Hadra :* sorte de danse orgiaque.
*Hand-ou-Malek :* saint tutélaire de Tasga.
*Iraten :* confédération berbère de Kabylie.
*Iroumien :* pluriel de Aroumi.
*Kanoun :* 1) foyer; 2) coutume, loi.
*Kouilal :* col de la montagne kabyle.
*Laaslama :* formule de salut.
*Manguellet :* nom d'une confédération berbère.

*Ourar :* chœur et danses de femmes.
*Sehja :* chœur de jeunes gens.
*Sidi-Yousef :* saint.
*Taasast :* le guet, nom donné à une chambre haute dont Mokrane et ses camarades ont fait leur lieu de réunion.
*Tajmaït :* assemblée du village.
*Takoravt :* cimetière de Tasga.
*Tala-Ghana :* village à côté du col de Kouilal.
*Tala-n-tazart :* village berbère.
*Taleb :* étudiant d'une école koranique.
*Tamgout :* point culminant de la montagne.
*Tasga :* village de Mokrane.
*Tiguemounine :* village berbère.
*Timechret :* sacrifice de moutons ou de bœufs fait par tout un village à certaines occasions.
*Zouaoua :* nom de la confédération berbère dont fait partie la tribu des At-Yakoub.

Le printemps, chez nous, ne dure pas. Au sortir des jours froids de l'hiver où il a venté rageusement sur les tuiles, où la neige a fait se terrer les hommes et les bêtes, quand le tiède printemps revient, il a à peine le temps de barbouiller de vert les champs que déjà le soleil fait se faner les fleurs, puis jaunir les moissons. Le printemps des jeunes filles non plus ne dure pas. J'avais laissé en partant Aazi de Taasast, la fiancée du soir, et c'est Tamazouzt, fille de Lathmas, jeune fille à marier, que je retrouvais.

De savoir que je devais épouser Aazi ne semblait pas avoir beaucoup affecté mon cousin Menach. Naguère encore il m'aurait trouvé l'homme le plus heureux du monde, mais il avait au moins autant changé que moi.

Menach, qui l'eût cru, avait perdu sa gaieté.

Il était toujours aussi élégamment vêtu, continuait à changer deux fois par jour ses burnous de couleur, mais il ne savait plus rire...

Jadis nous allions tous les soirs chez Davda, la femme d'Akli, vider une quantité de pots de petit lait, mais Menach, maintenant, au lieu de venir avec nous, prenait son fin bâton d'osier et allait sur la route marcher seul pendant des kilomètres. Sous prétexte que Davda et lui ne s'aimaient pas, Menach

nous évitait tous et quand par hasard nous réussissions à le garder parmi nous, mon cousin se conduisait d'étrange façon, passant sans raison et brusquement d'une crise d'humeur noire à une joie trop bruyante pour être naturelle.

Une nuit que la chaleur étouffante de ma chambre m'empêchait de dormir, je sortis sur la place du village, la place des Pèlerins, comme on dit chez nous, respirer un air plus frais. La lune suspendue au-dessus des montagnes allait se coucher mais une multitude d'étoiles faisait que la nuit était assez claire. Je vis en passant que la chambre de Davda était encore allumée et derrière la croisée la femme d'Akli passa et repassa plusieurs fois. Je poussai la porte de frêne massif qui donnait sur la place. Juste au moment où j'apparaissais, sur la dalle la plus éloignée quelqu'un plongea brusquement la tête dans son burnous. A la couleur mauve du manteau je reconnus Menach.

Il ne répondit pas à mon salut.

— Tu ne dors pas? moi non plus. Il fait une chaleur insupportable... Mais tu ne me réponds pas, je te dérange?

— Laisse-moi tranquille, je ne te demande rien.

Sa voix était rauque, hargneuse; il leva la tête du burnous où il l'avait enfouie. Un de ses pans mauve et soyeux lui retomba sur les genoux. La lune qui donnait en plein sur son visage me montra les traits défaits de Menach. Toute sa figure était congestionnée comme s'il souffrait d'une mauvaise digestion. Ses lèvres étaient crispées, ses yeux troubles et démesurément agrandis, ses narines palpitaient. Rien d'humain ne restait dans son visage durci, presque bestial, comme si l'enveloppe de mon cousin s'était soudain vidée de son âme.

— Mais poursuis ton chemin, dit-il. Qu'est-ce que tu fais ici? Je n'ai rien, absolument rien.

Menach était dans une de ses périodes d'humeur noire mais je compris que, sous la seule pression de la douleur qui décomposait ses traits, il allait bientôt parler.

— Tu dois te moquer de moi, hein? Tu croupis comme les autres dans un bonheur prosaïque et épais. Tu vas bientôt te marier. Tu seras heureux, tu aimeras ta femme, elle t'aimera et vous aurez beaucoup d'enfants.

Je n'avais rien fait, à ma connaissance, qui dût m'attirer cette diatribe. Était-ce ma faute si j'épousais Aazi, pardon, si on me la faisait épouser? Du reste, à cette heure, j'avais tant pitié de cette loque qu'était devenu Menach!

Une très faible brise qui vint de notre côté nous apporta le bruit affaibli de coups de tambours, secs et espacés, mêlés à des bribes d'airs de danses, chantés par plusieurs voix. C'était le chœur de la bande d'Ouali, la Sehja, comme ils disent :

— Voilà les heureux, dit Menach. Ceux-là, les scrupules ne les étouffent pas.

— Qu'est-ce que tu as?

— Ce que j'ai? Rien, sinon que je sors de chez Davda.

— Et alors?

— Tu as d'ailleurs dû voir en passant que c'était allumé chez elle?

— Oui.

— Eh bien! c'est parce que j'étais chez elle depuis le coucher du soleil, depuis une heure ou plus, ou moins, je ne sais plus.

— Il y a plus de deux heures que le soleil est couché.

— Alors il y a plus de deux heures que j'étais là-bas.

— Avec Akli?

— Non, il est allé célébrer les fiançailles de

Sekoura et d'Ibrahim. Je savais qu'Akli n'entrerait que très tard, mais je croyais que j'allais tous vous trouver chez elle. Le seul jour où vous deviez y être vous n'êtes pas venus.

— Nous ne savions pas. Pourquoi ne nous as-tu rien dit?

« Eha! Ihia! » La sehja au loin battait à tout rompre. On pouvait maintenant entendre, quoique faiblement, les airs que la brise portait de notre côté.

Menach ne parut pas m'avoir entendu. Il alla droit de l'avant, comme court un sanglier blessé :

— Je ne voulais pas y aller. Je ne suis pas entré une seule fois chez elle depuis que je suis revenu de Fès.

La lune se cacha derrière le minaret. Je ne distinguais plus que vaguement les traits de Menach.

— C'est elle qui m'a appelé. J'aurais dû refuser, oui, mais c'est trop tard maintenant. Elle m'a d'abord demandé de vendre pour elle une vieille broche d'argent et puis je ne sais comment la conversation a dévié, je suis resté pour prendre du café. A chaque instant je voulais partir et je restais.

Menach ne vit pas tomber son bâton. Il interpréta mal le mouvement que je fis pour le ramasser.

— Oh! je sais ce que tu penses, va : que je suis un salaud, qu'on ne va pas le soir chez une jeune femme dont on sait que le mari est absent, mais puisque je te dis que c'est elle qui m'a appelé.

— C'est elle aussi qui t'a retenu?

— Oui, elle. La première fois que je me suis levé pour partir, elle m'a offert de faire du café. La deuxième fois, elle... je...

— La deuxième fois?

— Elle voulait se laver les cheveux.

Je sursautai. Je revis brusquement une autre image de Davda séchant au-dessus du feu ses cheveux lavés. Parce qu'elle l'avait déjà une fois jouée devant moi,

je compris toute la comédie avant même que Menach me l'expliquât. Mais il se trompa une fois de plus sur le sens de mon geste.

— Eh bien! quoi, qu'y a-t-il de mal à cela? Une femme ne se découvre pas la tête devant un homme? Elle l'a fait devant moi, et puis après? Je ne suis pas une vieille barbe, moi, je trouve idiote cette coutume. D'ailleurs, elle l'a dit elle aussi.

— Qu'elle trouvait la coutume idiote? Félicitations!

— Non, qu'elle se permettait cela parce que je n'étais pas comme les autres. J'ai touché ses cheveux, Mokrane. Ah! ses cheveux.

— Quoi?

— Elle voulait me faire voir qu'elle en avait un blanc toujours à la même place. Ses cheveux!

Menach ne savait dire que ça. L'impression que le contact des cheveux de Davda avait produite sur lui était si forte qu'il ne trouvait nul mot pour la traduire et il se contentait de répéter « ses cheveux ».

Une brise légère apporta jusqu'à nous une bouffée de parfum. C'était celui d'Akli. Si le mari de Davda était dans les environs, il valait mieux remettre à plus tard la fin du récit de Menach, qui, cette fois, me comprit.

— Ce n'est pas lui, dit-il. C'est moi. Quand ses cheveux eurent séché, elle se les parfuma et mit aussi du parfum sur les miens.

Un doute s'empara de moi. Jusqu'où Menach avait-il poussé l'application de ses idées émancipatrices de ce soir, pour qu'ainsi il traînât sur lui le parfum de Davda?

J'allais lui poser la question quand nous perçûmes dans l'ombre un pas rapide et la voix claironnante d'Akli nous parvint, comme sortie de l'ombre, avant même que nous pussions le voir lui-même.

— De quoi parliez-vous, la jeunesse?

— De Samson et de Dalila, dit Menach sur le ton insolent de quelqu'un qui chercherait querelle. N'est-ce pas, Mokrane?

— Mais oui, c'est tout comme, dis-je, dans mon désir de sauver la situation, sans faire trop grand tort à la vérité.

Akli n'avait jamais entendu parler de Samson ni de Dalila, mais le propagateur des lumières ne voulut pas paraître ignorer quelque chose. Il prit ma réponse pour une fine plaisanterie et partit de son rire le plus claironnant.

— Tu es très spirituel, me dit Menach exaspéré par le rire d'Akli.

Je crus bon de dévier la conversation.

— Akli, dis-je, d'où viens-tu si tard?

— Comment, dit-il, tu ne sais pas? Il est des circonstances dans la vie où un homme, quelque intelligent qu'il soit ou nonobstant les principes qui guident sa vie comme un phare guide le navire, doit néanmoins obtempérer aux impératifs d'une société dont il ne peut à lui seul corriger en un jour les abus antédiluviens!

Akli aggravait son cas. Je le vis aux signes manifestes d'impatience que Menach donnait, car le mari de Davda, une fois de plus, avait trouvé le moyen de parler longtemps pour ne rien dire. Je tentai de nouveau d'écarter l'orage.

— On m'a dit que vous fianciez Ibrahim et Sekoura.

— Oui, hélas! dit-il, puisque la coutume barbare de joindre deux êtres qui s'ignorent n'a pas disparu de nos mœurs.

— Pourquoi un imbécile n'aurait-il pas le droit d'épouser une femme intelligente et jolie? Cela se passe tous les jours et pas très loin de moi qui te parle, dit Menach.

Mais il y avait des allusions qui échappaient à l'esprit éclairé d'Akli qui enchaîna :

— On a fixé la dot : 10 000 francs et dix sacs de blé. Le mariage se fera à la fin de l'automne.

Sans attendre la réponse, il poussa la porte et nous entendîmes son pas décroître.

Une véritable crise s'empara de Menach.

— Un imbécile, un crétin pareil, criait-il exaspéré et quand nous distinguâmes la voix musicale de Davda répondre à Akli qui entrait, Menach se fourra dans la bouche un pan de son burnous pour ne pas crier dans la nuit comme un possédé.

Je lui passai mon bras autour du cou. Au loin la sehja devenait forcenée. Les coups semblaient devoir rompre le tambourin et les voix de ceux qui encourageaient les danseurs étaient maintenant très distinctes, parce que ceux de la bande étaient sûrs que personne ne les entendait plus.

— Il est avec elle maintenant, dit Menach. L'imbécile! Il n'empêche qu'il y a une demi-heure à peine, elle mettait sa tête près de la mienne pour nous regarder dans la glace, qu'elle comparait nos teints, nos cheveux, la largeur de nos bouches.

— Mais, Menach, tu es fou? C'est sa femme.

— Et puis après? Il vient de dire lui-même que chez nous le mariage est un accident. Et puis il me doit une fière chandelle. Pendant qu'il discutait de dot et qu'il faisait des phrases, il n'a tenu qu'à moi de...

— Menach, tu dis des choses complètement insensées.

Il allait répondre. Je lui fermai la bouche de mes doigts. Derrière la grande porte cochère on entendait un frou-frou de soie, coupé du bruit inégal et sourd de pieds nus sur le sol. Aussitôt nous parvint le même parfum que j'avais senti sur les cheveux de mon cousin.

Menach se tut, me prit les doigts qu'il serra à les

rompre. Sa main était moite et tremblait légèrement. Davda toussa, ferma la porte par derrière, comme si elle ignorait que nous fussions là.

— Akli, dis-je, feignant de croire que c'était lui, ne ferme pas, je suis ici.

— Mokrane, dit-elle, pardonne-moi, je croyais qu'à cette heure tout le monde était déjà couché.

Elle retoussa et partit.

Menach fit effort pour me dire de sa voix normale, sa voix de jadis, chantante et modulée :

— Va dormir, va, mon vieux. Je reste encore un instant ici.

Il enroula ses épaules dans les deux pans de son burnous, baissa son capuchon très bas sur sa figure et s'allongea sur les dalles froides de la place. Du côté de l'aire la sehja avait cessé; on entendait maintenant des airs d'amour plaintifs et lents chantés par une voix, probablement celle de Mouh, qui était très douce. La lune venait de sortir de derrière le minaret.

Je restai là; la respiration de Menach devint bientôt régulière. Il laissa tomber sa tête sur son bras replié et dans sa figure très belle, barrée par les deux arcs réguliers de ses longs cils, je vis, malgré les yeux fermés de Menach, que son âme était revenue à la faveur du repos de ses nerfs.

***

Quand on parle de Menach à Na-Ghñé, la vieille sage-femme de notre village de Tasga, elle dit toujours : « Le fils de Vlaïd? Il a bu un philtre, le pauvre enfant. »

Menach? pendant que je le regardais dormir je revoyais toute son histoire et Na-Ghné me semblait bien avoir raison.

Je le revoyais du temps qu'il n'était encore qu'un

brillant candidat au baccalauréat. D'octobre à juin, Menach était à Fès, où son frère vendait des soieries. Quand il venait à Tasga passer les vacances d'été, il était entouré d'un prestige indéfinissable, qui lui venait de l'élégance recherchée de ses toilettes, du mystère du pays inconnu et lointain qu'il venait de quitter, peut-être aussi des maximes ébouriffantes qu'il développait avec brio devant nous : « Quand on a dix-neuf ans, c'est pour la vie », ou encore : « On aime d'amitié parce que..., on aime d'amour bien que... » Cette année-là il nous avait rapporté aussi cette définition désabusée de l'amour (il disait : par un philosophe chinois) : « On se veut, on s'enlace; on s'en lasse et on s'en veut. »

A l'égard de Davda, je dois avouer qu'il avait pris la définition de l'amour par la fin, car il avait commencé par en vouloir furieusement et du reste sans raison à la femme d'Akli. Il avait dix-huit ans quand Davda est arrivée chez nous et tout de suite il avait eu pour cette femme à peine plus âgée que lui et dont tout le monde disait qu'elle était belle une aversion qu'ils ne se donnait même pas la peine de dissimuler.

Il n'admettait pas qu'elle restât dans la cour de la maison quand il entrait; un jour qu'elle avait voulu répondre à une des nombreuses remontrances qu'il lui faisait il l'avait rabrouée d'une façon telle que depuis elle n'ouvrait jamais la bouche devant lui. Il s'ingéniait à la vexer quotidiennement par toutes sortes de mots, de sous-entendus, de traitements qui la diminuaient aux yeux des autres. Davda, si orgueilleuse de sa beauté, apparemment se soumettait — car Menach dès octobre repartait pour ses chères études et elle n'avait guère à le souffrir que pendant les trois mois de vacances qu'il passait à Tasga.

D'où vient alors que maintenant Menach au seul

souvenir du contact des cheveux de Davda manquait devenir fou ? Nous n'avons jamais pu savoir quand ni pourquoi un changement si brusque et si total s'était opéré en lui. Jadis il nous parlait des heures entières des petites Berbères avec qui il avait dormi au hasard des tournées qu'il faisait dans la montagne marocaine pour vendre les soieries de son frère. Il avait tout un chapelet de noms dont les seules consonances, étranges pour nous, nous faisaient rêver : Berri, Itto, Tamou.

Fini tout cela et Menach fréquentait maintenant la bande à Ouali.

Il est peu de mes souvenirs de Tasga qui ne se rattachent de près ou de loin à Ouali et à ses camarades.

Nous formions deux groupes rivaux d'adolescents et l'histoire de nos démêlés a rempli toute ma jeunesse.

Nous étions « ceux de Taasast » et eux « la bande » tout court.

Autour du grand Ouali s'étaient groupés, un peu au hasard des rencontres, beaucoup au choix sûr de l'instinct, toute une bande de jeunes gens sans travail, sans ressources, le plus souvent aussi sans scrupules. La plupart étaient pauvres et certains vraiment misérables. Nous de Taasast, à qui rien ne manquait, savions très bien que, s'ils buvaient souvent à leur soif, ils ne mangeaient pas toujours à leur faim.

Ils avaient quitté l'école très tôt et depuis l'un ou l'autre disparaissait quelques mois pour aller gagner un peu d'argent chez les Arabes ou en France, car chez nous il n'y a pas de travail ; quant à la terre il y a peu d'exemples de paysans à qui leurs champs rapportent ce qu'ils ont dépensé pour les cultiver. Alors ceux de « la bande » ne faisaient rien que boire, quand ils le pouvaient, travailler un peu quand ils trouvaient, et faire des sehjas tous les soirs.

Ils étaient passés maîtres dans l'art d'exécuter des

sehjas. Chaque soir qu'il faisait beau ils descendaient sur l'aire à battre de notre champ d'Aafir. Aux dépens des arbres et de nos haies ils ramassaient un gros tas de bois qu'ils faisaient allumer par les plus petits, ceux qui feraient plus tard partie de la bande.

Ouali, le chef, faisait la police. Un grand corps, des muscles fuselés et durs, un profil tout en angles, un regard félin, vaguement inquiétant : voilà Ouali.

C'était Raveh qui pensait pour tous, le petit Raveh aux membres frêles, aux yeux pétillants d'intelligence, à la voix volontairement lente et faussement endormie. Mais à coup sûr, le type le plus curieux de la bande c'était Mouh, le berger de mon père.

Du fond de mon souvenir, cette tête brune, les coins rentrés de ces lèvres exagérément pincées, ces traits ciselés comme au burin, les pans tombant droit de ce burnous couleur de terre, mais surtout la limpidité de ces yeux d'eau profonde et claire, c'est Mouh, Mouh le flûtiste virtuose de la bande d'Ouali. Mouh était de la tribu des Bouaddou, et c'est merveille que les compagnons de Raveh l'aient admis parmi eux, mais il jouait si bien de la flûte et du tambourin, il dansait à la perfection. Du reste, c'est à Tasga qu'il avait grandi. Son père mort, Mouh pour nourrir sa vieille mère, s'était engagé tout jeune; comme berger chez mon père; il retournait rarement voir sa mère, à qui il envoyait de l'argent par des « pays ». Il était un peu de la maison et les enfants l'appelaient Mouh des Chaalal comme s'il était vraiment de notre famille.

Quand les rapports n'étaient pas trop tendus entre eux et nous, nous participions aux sehjas des camarades d'Ouali. Mais c'était plutôt rare. Pour « la bande » « ceux de Taasast » c'étaient les rupins et Raveh d'une randonnée courte mais fructueuse qu'il avait effectuée dans le Nord de la France, où il

avait travaillé à la mine, avait rapporté un mot dont il nous écrasait : « les fascistes. »

Il y avait du vrai dans le vocabulaire un peu particulier de Raveh. J'étais peut-être le moins riche de ceux de Taasast et pourtant avec le revenu de nos terres mon père, quoique difficilement, pouvait cependant me payer des études à Bordeaux. Menach était riche, mais le vrai rupin de Taasast, c'était Idir dont le père achetait sur les hauts plateaux des moutons qu'il expédiait sur la France. A vrai dire, plus que la richesse de Idir, c'était ses poings aussi durs que ceux d'Ouali que l'on respectait. Et puis Idir c'était un peu notre Mouh, un artiste en son genre, puisque au lieu de faire des études comme nous tous, il courait les rivières, les montagnes, les sanctuaires, disparaissait sans raisons pour des pays aux noms étranges où il n'avait que faire et reparaissait sans crier gare un soir où personne ne pensait à lui.

Notre point faible, c'était Meddour. Meddour dans un an sortirait de l'École normale d'instituteurs de Bouzaréah. Il s'était fait à Tasga le promoteur de tout ce qu'il appelait des mots vagues de « civilisation », « progrès », « idées modernes ».

Il n'avait pour l'instant convaincu que Akli (à qui il avait appris à faire de belles phrases comme lui) et quelques pauvres hères attirés par la fortune du mari de Davda. Mais Akli à Tasga c'était peu. Les autres, et en particulier Raveh et ceux de la bande ne lui cachaient pas leur indifférence et quelquefois leur mépris.

Mais qu'y faire? Meddour était le frère de Sekoura et Kou, comme nous l'appelions tous, était indispensable à notre groupe parce que sans que nous ayons jamais su comment, elle était toujours la première à apporter à Tasga les airs de danse nouveaux et puis elle savait un nombre incalculable de vers kabyles.

Avec nous il y avait aussi Aazi, avant qu'elle devînt ma fiancée et c'est heureux que ceux de la bande n'aient jamais su l'existence de ces deux-là car l'expression de leur mépris, à eux, les mâles, aurait dépassé toute borne. Des filles! pensez donc!

Aazi était la cousine de Menach par sa mère. Lathmas, la mère d'Aazi, mariée de l'autre côté de la vallée, dans une tribu voisine de la nôtre, était restée récemment veuve. Elle était revenue vivre seule avec sa fille dans sa grande maison en bas de chez nous.

Depuis l'année bénie et déjà lointaine où un paludisme providentiel m'avait retenu toute une année, la seule, à Tasga, nous avions pris l'habitude de nous réunir dans la chambre haute de notre maison. De là, nous dominions tout Tasga. Le minaret même n'était pas plus haut que nous. Nous avions devant nous quand nous rentrions, la longue crête des Iraten avec le cône aigu du monument d'Icheriden, vers l'est la montagne avec le col de Kouilal, vers l'ouest le village d'Aourir et derrière nous la mosquée dont le minaret nous masquait une partie de la montagne. Vu d'un point quelconque de Tasga, notre donjon apparaissait debout contre le ciel et dominant les maisons basses du village comme un berger au milieu du troupeau. C'est pourquoi nous l'avions baptisé Taasast : la garde.

A vrai dire le nom qu'on continuait de nous donner ne correspondait plus à rien, car depuis longtemps nous avions fermé Taasast. Aazi en avait gardé la clef. A chaque période de vacances nous nous promettions de l'ouvrir de nouveau aux vacances suivantes, mais lors de notre dernière séparation nous avions fait vœu que nous n'y rentrerions qu'avec notre groupe au complet et une étrange malédiction semblait s'acharner sur nous : au dernier moment il manquait toujours quelqu'un.

***

Les grands événements, pour nous, c'était le mariage de Kou, d'Aazi, une sehja réussie, la fin de la récolte de figues, l'ouverture de Taasast, le dernier discours du cheikh à l'assemblée. Mais à côté de nous Akli et les néophytes de la civilisation et des idées éclairées se tenaient au courant de l'actualité. Un jour nous lûmes, effarés, sur les gros titres des journaux que la paix ne tenait plus qu'à un fil et que des millions d'hommes, mécontents de leur sort, allaient, pour l'améliorer, se jeter sur des millions d'autres hommes.

Avec le recul et à la lumière de ce qui s'est passé depuis, notre insouciance d'alors me paraît insensée et puérile. Chaque fois, dès qu'il avait lu le journal, Akli en apportait à Davda les nouvelles. Pour frapper l'imagination de sa femme il dramatisait volontiers une situation qui pourtant n'avait pas besoin de ses secours pour être tragique. Davda sortait aussitôt dans la cour commune de notre maison et au milieu de toutes les femmes assemblées, retraçait, à sa manière et en le noircissant encore un peu plus, le tableau qu'Akli venait de brosser. Elle affectait l'impassibilité, expliquait des choses auxquelles elle ne comprenait rien, s'échauffait, se grisait elle-même du son de sa voix, de ces regards anxieusement tendus vers elle, inventait des détails qui lui venaient à l'esprit dans le feu de l'action :

— Il y aura tant d'avions. L'administrateur de Michelet a déjà donné l'ordre de bâtir des maisons sous terre.

Et pas un de ses beaux traits ne bougeait quand elle précisait :

— Tous les hommes partiront, tous. Il ne restera que les vieillards, les enfants et les femmes. Comment labourerons-nous?

Les femmes l'écoutaient d'abord la bouche ouverte, puis chacune donnait son avis, ses impressions et la conversation devenait générale. Cela se prolongeait chaque jour très avant dans le soir.

Chez ces paysannes qui n'avaient jamais été plus loin qu'Aourir, le village à côté, pour qui même la colline d'Icheriden était un monde éloigné, la guerre avec tous ses noms de pays nouveaux, était devenue une merveilleuse histoire qui, grâce à Akli et Davda, se continuait chaque soir.

C'est pourquoi elles considéraient toutes Baba Ouali, le père Ouali, comme un trouble-fête. Régulièrement chaque soir, au moment où elles allaient se disperser, l'aveugle rentrait de la mosquée, précédé par le bruit tâtonnant de son bâton sur le sol. Chaque soir elles lui demandaient des nouvelles, avec le secret espoir que lui, l'homme, allait enfin un jour annoncer le grand événement, et chaque soir invariablement, il répondait la même chose :

— Que Dieu l'écarte de nous! S'il y a encore des saints pour veiller sur nous, nos jeunes gens ne partiront pas. Vous garderez vos maris, vos frères et vos enfants.

— Baba Ouali, on dit que Hitler est un ogre, un diable, que tous les Allemands sont prêts à mourir pour lui comme les combattants de la Guerre sainte.

Ces paroles qui voulaient être un anathème traduisaient en réalité leur admiration pour l'homme dont le seul génie avait la force de remuer ainsi le monde entier.

— Qu'il soit maudit! Dieu ne peut-il pas lui envoyer un mal qui l'emporte?

Et toutes s'en allaient déçues. De quoi se mêlait-il, celui-là, de vouloir briser la trame d'une si passionnante histoire? Et puis que savait-il, aveugle, vieux et ignorant comme il était? Akli, lui, lisait les journaux.

De toute façon on ne parlait plus que de cela, les

femmes à la fontaine, sur les routes, les hommes sur la place publique, dans les cafés, les marchés. Pour des raisons diverses et par une étrange inconséquence chez ces hommes et ces femmes qui n'en auraient à subir que les ruines, c'était presque dans l'allégresse qu'on attendait la guerre. Enfin un grand événement, essentiel, puisqu'on y laissait la vie, général, puisqu'il affectait tout le monde, allait briser la monotonie de vivre. Comme si chacun était fatigué de n'attendre chaque jour que ce qu'il avait connu la veille, ils augmentaient encore du poids de leur consentement exprimé ou tacite la course folle vers la solution stupide. Du reste tout les y poussait : le bourrage de crâne de la presse, celui de la radio, des racontars à l'origine soigneusement calculés, la misère. Cette grande veulerie et cette indigence qui depuis des années s'étaient abattues sur Tasga et tous les autres villages de la montagne allaient peut-être trouver là leur remède? Tous en étaient arrivés sinon à la vouloir, du moins à vaguement l'attendre.

Depuis longtemps en effet, notre cité souffrait d'une maladie étrange, insaisissable. Elle était partout et nulle part; elle semblait disparaître quelques mois, puis fondait brusquement, terriblement, comme pour rattraper le court moment de répit qu'elle nous avait laissé. On avait essayé tous les remèdes; rien n'y faisait, d'autant plus que nul ne savait exactement quelle était la cause du mal, quel saint on avait offensé, en quoi les jeunes avaient dépassé la juste mesure ou les vieux fait à l'assemblée des raisonnements faux et pris des décisions injustes.

Deux ans de suite toutes les sources avaient tari, et il avait fallu descendre chercher l'eau très bas, dans la vallée. La grêle avait brûlé le blé en herbe; on avait éteint dans le même été quatre incendies à quelques jours d'intervalle dans la même forêt

d'Ifran. Les enfants ne se battaient plus; ils s'asseyaient en rond sur la place, comme les vieux, et parlaient d'automobiles ou du prix des denrées; ils ne jouaient pas, comme nous jadis, aux chacals, aux sangliers, aux jeux aventureux qui nous menaient jusqu'à Aourir et plus loin; il n'était jamais question parmi eux de batailles à coups de pierre; et les vieux qui nous les interdisaient à cause des blessures et des ravages que les deux camps faisaient dans les champs, finirent par regretter que nulle troupe jamais ne couchât les moissons dans sa course rapide. Il naissait toujours autant d'enfants, mais c'étaient surtout des filles; il y avait aussi beaucoup de morts, mais c'était plutôt des garçons qui mouraient. Un vent maléfique soufflait sur Tasga; tous les vieux se souvenaient d'être sortis tête nue sous la neige; il avait suffi à notre cordonnier de rester sous le vent du nord le temps de ferrer son âne : on l'a enterré le lendemain. Un si brave homme, qui vous raccommodait des chaussures pour presque rien.

Mais le plus grave n'était pas là, le plus grave, c'était cette tristesse qui suintait des murs; ces ânes lents qui descendaient la pente de Takoravt, ces bœufs somnolents, ces femmes chargées semblaient s'acquitter sans joie d'une corvée insipide qu'ils avaient tout le temps de finir : il semblait qu'ils avaient devant eux l'éternité, alors ils ne se pressaient pas; on aurait dit que les hommes et les femmes n'attendaient plus rien, à les voir si indifférents à la joie.

Et puis trop de jeunes gens partaient pour la France, où ils allaient gagner de l'argent. La terre ne pouvait pas suffire à tous les besoins. Nos grands-pères avaient deux fois moins de besoins et quatre fois plus de terre que nous. Alors tout le monde partait. Cela avait commencé par les deux fils du cordonnier, après la mort de leur père; puis Mebarek

était parti, Ouali, Ali, puis Idir, mais de celui-ci on ne pouvait rien dire; ce n'était certainement pas pour travailler qu'il était parti; et on ne savait même pas s'il reviendrait.

Alors les rues vidées des groupes bruyants, brutaux et gais de tous ces jeunes gens partis gagner de l'argent devinrent propres et froides. Les jeunes filles, que personne n'attendait maintenant sur les places, ne cherchaient plus que le nombre exact de cruches qu'il leur fallait, alors qu'autrefois, elles repassaient si souvent qu'elles devaient, comme disait Ouali, verser leur eau dans des jarres percées; encore ne venaient-elles que lentement et sagement et aux fontaines les plus proches, au lieu que jadis elles riaient et se détournaient et allaient chercher l'eau de l'autre côté du village. Et les fontaines et les chemins, privés des rires et des jeux des jeunes filles, étaient devenus austères et sereins comme les raisonnements des sages.

D'ailleurs il y avait trop de jeunes filles, il y en avait tant que cela devenait inquiétant. On n'en avait jamais tant vu à Tasga, car les jeunes gens ne se mariaient plus. Ils disaient comme les Iroumien qu'il leur fallait d'abord gagner assez d'argent pour deux; ils croyaient, les impies, que c'est du travail de leurs bras que sortirait la nourriture de leurs enfants; ils ignoraient que c'est Dieu qui comble et Dieu qui appauvrit. Nos aïeux étaient sages qui se mariaient d'abord, sachant bien que c'est une nécessité naturelle et un devoir envers Dieu et la loi du prophète et qui ensuite tâchaient de pourvoir aux besoins de la maison, car Dieu est clément et miséricordieux.

Mais il n'y avait pas que cela. Il y avait aussi que les discussions à la taymaït devenaient de plus en plus un long dialogue entre le cheikh et mon père. Il n'y avait plus à Tasga d'orateur qui pût parler longuement et dignement; les vieux, parce qu'après le

cheikh et mon père, ils n'avaient rien à dire, les jeunes parce qu'ils étaient incapables de prononcer en kabyle un discours soutenu; quand par hasard l'un d'eux prenait la parole, on voyait s'abaisser une à une les têtes barbues et ravagées de tous les vieux assis en ligne sur les dalles du fond; un malaise les parcourait tous, car les discours des jeunes ressemblaient aux conversations des épiciers : ils étaient secs, froids, sans ordre, sans citations, ils ne visaient à rien qu'à la solution d'un petit détail précis, leur grand mot était « Lmoufid », le minimum : alors qu'est-ce que l'assemblée pouvait attendre de harangues qui visaient ouvertement au minimum?

C'était comme si Sidi Hand ou Malek, le Saint qui veillait depuis près de quatre siècles sur notre village et notre tribu tout entière, s'était désintéressé de nous. Il y avait partout comme un avilissement, une fatigue de vivre, et, n'était le respect dû à leur ancêtre aimé de Dieu, c'était à se demander si aux prières de nos marabouts, la baraka du grand saint ne restait pas muette, comme s'il ne nous aimait plus, sourde comme si elle n'entendait plus nos voix.

Il est vrai qu'on avait tout fait pour mériter cette malédiction. Le maquignon de chez nous n'avait-il pas eu un jour l'audace de proposer à l'assemblée que fût supprimée Timechret, le sacrifice de moutons ou de bœufs que le village tout entier faisait à la petite aïd ou au début du printemps? « Cela coûte trop cher et puis à quoi cela sert-il? » Même un faux taleb récemment arrivé de l'Université d'El-Azhar au Caire, avait dit que c'était péché dans notre religion, mais Dieu lui pardonne d'avoir émis ce blasphème, il est si jeune.

Cependant la majorité des hommes du village était de cet avis. Le dernier argument avait emporté les derniers scrupules : « A quoi ça sert? » A la fin de la harangue du maquignon la rumeur d'approbation

avait été si forte que le cheikh, sentant la partie perdue, avait levé la séance avant qu'aucune décision fût prise : on déciderait à la prochaine réunion; il espérait qu'entre-temps Dieu éclairerait les aveugles :

— Nous trancherons cela plus tard, dit-il, s'il plaît à Dieu. A chaque jour suffit sa peine.

Et de cela inlassablement il parlait à mon père et à tous les vieux :

— Nous aurons une timechret cette année, leur disait-il, cette année et toutes les années qui seront avant celle de ma mort, puis, après moi, que les gens de Tasga fassent comme il est écrit qu'ils feront.

***

Tous pourtant ne cédaient pas à l'attrait aveugle et irrésistible de l'inconnu. Quand Davda pérorait, ma mère, celle de Menach, celle de Meddour se tenaient dans un coin sans rien dire. Souvent Na Ghné était avec elles. Elles mettaient leur index sur leurs lèvres fermées et regardaient discourir la femme d'Akli. Du reste elles ne tardaient pas à partir, en implorant les saints d'écarter la catastrophe. Le clan des mères ne voulait pas de cette guerre qui leur prendrait leurs fils; Na Ghné non plus, parce que sa jeunesse avait été remplie des récits de combats pour lesquels les jeunes gens partaient au milieu des youyous des jeunes femmes parées et parfumées, mais d'où ils ne revenaient pas toujours.

Pour des raisons personnelles, un qui n'était pas fâché d'y aller c'était Idir. Pendant la guerre civile espagnole, Idir avait appris un jour que des brigades internationales se battaient du côté des Républicains. Il se serait aussi bien enrôlé de l'autre côté, ne serait-ce que pour avoir des Berbères rifains comme compagnons d'armes — mais il lui semblait qu'il arriverait plus vite au baroud en s'engageant avec les

Républicains. Quand il apprit l'existence des brigades, Idir était à Tlemcen. Le Maroc espagnol était tout près; il est vrai qu'il était contrôlé par les nationalistes, mais la tentation était trop forte et Idir, inconsidérément comme toujours, franchit la frontière, habillé en Juif et monté sur un vieil âne.

Il était décidé, s'il était pris, à s'engager dans l'armée de Franco. Dans sa marche vers Tanger où il comptait contre toute logique s'embarquer, il fut grandement aidé par les populations des villages qu'il traversait. Le berbère rifain n'étant pas très différent du nôtre, Idir bientôt put le parler assez aisément. Sa bourse, toujours bien garnie, faisait le reste. Bientôt il trouva si attachants le pays et les hommes qu'il se prit à s'attarder dans ces étapes d'un jour où l'amenait sa course aventureuse. Il arriva enfin à Tanger sain et sauf, maigri et barbu à souhait, flanqué d'un grand chien de garde qu'un Rifain lui avait donné.

Ce fut finalement ce chien qui faillit le faire entrer en prison, parce qu'il ne le quittait jamais même en plein centre de la ville. Il eut juste le temps de décamper une demi-heure avant que la police franquiste vînt le chercher dans son logis. Pour se consoler de cet avatar il appela son chien Benito. Il refit en sens inverse le chemin qu'il venait de parcourir, mais le pays lui plaisant décidément, il repassa la frontière cette fois en direction de la zone française du Maroc. Il comptait aller séjourner quelque temps à Fès chez le frère de Menach, surtout pour lui demander de l'argent; celui qu'il avait pris en partant était presque épuisé. Il arriva à Taza avec à ses côtés Benito, dans les yeux une grande convoitise de voir des pays et des hommes nouveaux et au cœur ce désir inassouvi, ce regret de n'avoir pas pu barouder.

Il ne resta à Fès que quelques jours, qu'il employa

du reste surtout à dormir, tant il avait besoin de sommeil. Un matin en se levant le frère de Menach ne trouva plus Idir qui était parti sans l'avertir. Idir prit vers la montagne dans l'espoir qu'il allait par les chemins du bled rencontrer les Itto, Berri, dont Menach nous entretenait jadis si souvent. Il erra ainsi longtemps et c'est par le frère de Menach que nous apprenions les étapes de ses randonnées. Itinéraire compliqué et toujours imprévisible : Figuig, Colomb-Béchar, Aflou, de nouveau Figuig, soudain Fès, Dieu seul savait pourquoi, puis quinze jours où Idir est comme perdu dans la montagne, puis encore Figuig. La première fois qu'Idir écrivit lui-même ce fut pour nous dire dans une lettre laconique qu'il arrivait bientôt pour répondre à son ordre de mobilisation.

Allions-nous enfin rouvrir Taasast depuis trois ans fermée? Car à l'arrivée d'Idir nous serions au grand complet, d'autant que Menach, Meddour ni moi n'allions retourner à nos études.

En effet si l'ordre de mobilisation ne nous avait pas émus, la mobilisation, comme chacun sait, n'étant pas la guerre, la déclaration de guerre de l'Angleterre et de la France à l'Allemagne le 3 septembre nous avait enlevé nos dernières illusions. Nous devions partir nous aussi et ce n'était probablement plus qu'une question de jours. Alors autant rester à Tasga et attendre Idir.

Mais, avant même qu'Idir arrivât, notre groupe se trouva de nouveau amputé, car profitant des derniers beaux jours nous avions célébré le mariage de Sekoura avec Ibrahim. Ibrahim n'était pas mobilisable et une épicerie qu'il avait à Nédroma lui permettait de vivre très aisément; si bien que Kou n'avait rien à craindre. Elle pleura cependant beaucoup en nous quittant. Quant à Meddour il stigmatisa en formules définitives cette union barbare de

deux êtres qui s'ignoraient et célébra la fête comme tout le monde.

Les appelés devaient partir bien avant l'aube pour être à 6 heures à Fort-National où on les rassemblait tous. Le café fort dont j'avais trop bu me tint éveillé toute cette nuit. Rien ne rompait le silence désertique que les rares aboiements des chiens ou le chant de coqs en avance sur le soleil. Je ne tardai pas cependant à percevoir au-dehors des bruits de pas qui devinrent de plus en plus nombreux. Des portes claquaient, des voix, démesurément amplifiées par le silence de la nuit, s'appelaient d'une maison à l'autre. J'eus bientôt l'impression que tout le village s'agitait. Je regardais mon bracelet-montre : 1 heure à peine. C'est qu'il y avait trois bonnes heures de marche jusqu'à Fort-National.

Ne pouvant pas dormir je me mis à la fenêtre. Dehors il faisait noir. De temps à autre, un flambeau perçait l'obscurité. On distinguait à peine la main qui le tenait; un bruit de pas sur le sol, des bribes de phrases m'arrivaient quand le vent soufflait de mon côté : « Tu écriras... As-tu pris ton chandail?... Va, tu as bien le temps... »

Des lumières brillaient sur toutes les collines alentour. La nuit tout entière était tachetée de points blancs.

Cela dura bien une heure, puis tout retomba dans le silence et l'obscurité de tout à l'heure, comme si tous les flambeaux s'étaient éteints, toutes les portes et toutes les bouches fermées, tous les pas arrêtés. On n'entendait même plus le froufrou que les poules faisaient en battant des ailes; tout se taisait, s'arrêtait comme si tous ces bruits prématurément sortis de l'ombre se dépêchaient d'y rentrer.

Brusquement, un cri rauque, prolongé comme d'un animal ou de quelqu'un qui a reçu un coup de couteau par-derrière, coupa le silence.

— Mouloud, mon fils.

Aussitôt, des milliers d'autres cris de bêtes traquées répondirent, comme s'ils n'attendaient que ce signal pour partir. Ils fusaient d'Aourir, de Tasga, de Tala, de partout, se coupaient, se relayaient, se couvraient, se doublaient, semblaient ne mourir que pour repartir de plus belle. De toutes les collines alentour, les mêmes lamentations gutturales venaient mourir sur Tasga et joindre leurs notes affaiblies au concert funèbre des voix de toutes les femmes de notre village. Tous les noms y passaient : Kaci, Saadi, Meziane. On les pleurait tous comme s'ils étaient déjà morts. La nuit répercutait sans fin et démesurément le timbre de ces cris de femelles à qui l'on enlève leurs petits, et l'ombre rendait plus terrifiants encore ces innombrables voceri. De presque toutes les portes de nouveau les flambeaux jaillirent, éclairant cette fois des groupes, où l'on entrevoyait vaguement des silhouettes de femmes se battant le visage ou les mains. Plus personne ne pensait au respect des convenances et dans le deuil à la fois immense et général qui frappait tout Tasga, les femmes de toutes les maisons coudoyaient tous les hommes dans la rue. C'était l'heure où partaient les mobilisés.

C'est que tout avait changé depuis que les hommes devaient partir. Alors seulement l'histoire dont on se faisait chaque fois raconter les épisodes enivrants devenait une réalité. C'était donc cela la guerre! Tasga ne se remettrait pas du mal dont elle souffrait, quand tous les jeunes capables de travailler à sa guérison, seraient partis. L'extériorisation barbare de ce deuil avait quelque chose de terrifiant et beau. Le cortège funèbre passa sous ma fenêtre. Le cheikh ouvrait la marche. Je distinguais à peine sa voix grave, couverte par les gémissements des femmes, les pleurs des petites filles. De loin en loin des hommes,

qui étaient trop âgés pour être mobilisés, passaient, graves et impassibles; les pas claudicants de Na Ghné fermaient la marche.

— *Ruheth dhi Thna à Lharoua...* Partez en paix, mes enfants.

En effet, tous ceux-là qui partaient étaient ses enfants.

Derrière moi un bruit de larmes étouffées. Je me retournai : ma mère et Aazi étaient entrées sans que je les entendisse. Comme moi, elles regardaient défiler cette étrange procession. Ma mère, à cause du froid, avait sur ses épaules le long châle à franges roses qu'elle portait l'hiver; Aazi n'avait pas eu le temps de s'habiller : elle était venue dans sa robe toute simple à pois blancs, attachée à la ceinture; ses cheveux étaient défaits et malgré la tristesse que répandaient les lamentations des femmes qui s'éloignaient peu à peu, je ne pus m'empêcher d'admirer combien elle était belle ainsi.

— Tu vas bientôt partir toi aussi, dit ma mère.

— Mais non, mère, tu sais bien que les étudiants bénéficient d'un sursis, et puis, si j'y vais, il me faudra faire au moins un an d'instruction et d'ici là, la guerre sera terminée.

Je mentais pour rassurer ma mère qui d'ailleurs ne me crut pas. Quant à lui expliquer que quelqu'un voulût faire cette guerre par conviction, c'eût été peine perdue et ma mère partit en cachant de son châle ses yeux mouillés de larmes.

J'avais une peur affreuse qu'Aazi ne la suivît. Depuis le début des vacances, ma fiancée m'évitait et, à vrai dire, je n'en étais guère affecté, mais ce soir le charme de sa beauté négligée, le cadre fantastique de cette nuit noire où traînaient de lugubres gémissements m'attiraient vers elle, et pour la retenir je disais n'importe quoi, quand Aazi, me coupant la parole :

— Quand pars-tu?

— Je n'en sais rien.

— Tu le sais puisque Meddour et Menach ont déjà reçu l'ordre d'être à Tasga en janvier prochain. Tu as reçu le même papier, je suis sûre que tu le caches, mais tu peux me le dire à moi.

— Puisque je te dis que je n'ai rien reçu, et puis que t'importe?

Elle rejeta ses cheveux derrière ses épaules.

— Je ne dois pas te parler longtemps. Si je n'étais pas venue avec ta mère et s'il n'y avait pas ce départ, tu sais bien que jamais je ne t'aurais adressé la parole. Je ne sais pas si j'aurai jamais l'occasion de te parler encore avant ton départ. Pourtant je suis comme ta femme maintenant. Tiens, dit-elle en enlevant sa bague et me la tendant brusquement, comme si elle avait peur d'être surprise. Porte-la même quand tu seras soldat. Je me moque de ce que diront ceux qui la reconnaîtront à ton doigt. Et toi?

— Mais moi aussi, dis-je avec beaucoup moins d'assurance qu'elle.

Elle se tourna pour partir. Arrivée à la porte de ma chambre, elle hésita puis revint vers moi.

— J'ai toujours la clé, dit-elle. Veux-tu que je te la rende pour que tu ouvres Taasast.

— Mais sans toi ce ne sera plus Taasast. Et puis, Idir n'est pas encore là!

— Alors je la garderai jusqu'au jour où nous pourrons ouvrir ensemble. Va avec la paix, dit-elle.

— Reste aussi avec la paix, répondis-je.

Je restai seul, tournant entre mes doigts la bague d'Aazi. Elle était d'argent avec un chaton émaillé. Je remis à un autre jour de me le passer au doigt : cela ferait un beau scandale si on la voyait chez moi le lendemain. Je trouvai pour ne pas la mettre une foule de raisons valables, dont la moindre était que ce serait me prêter aux idées puériles d'une jeune fille

bien romanesque, mais je ne pus chasser de mon esprit l'image d'Aazi se détachant sur le ciel, cheveux au vent, dans l'embrasure de ma fenêtre.

Par petits groupes, les uns geignant, les autres silencieux, les habitants de Tasga revenaient du cimetière où ils avaient quitté les mobilisés. Au loin l'aube dessinait sur un ciel pâle la crête du Djurdjura.

Un soir d'octobre que ma mère, selon son habitude, débitait de sa voix lente et monotone le conte de *Hamama de Siouf assise au bord de la mer* devant un auditoire émerveillé de garçons et de filles, quelqu'un poussa la porte sans frapper. Il bougonna un bonsoir indistinct sous le grand capuchon qui lui cachait la figure et, sans venir se joindre à notre groupe au coin du feu, s'assit sans bruit dans le coin le plus sombre de la pièce. Ce devait être un voisin : nul ne prit garde à lui. Comme si de rien n'était, ma mère continua son récit, entrecoupé par la voix geignante d'un chien qui, voulant entrer, grattait la porte obstinément. Quand ma mère eut fini, l'étranger sortit de l'ombre et vint droit à elle. Nous nous récriâmes tous : c'était Idir.

Il avait bruni, maigri, ses yeux étaient plus enfoncés dans leurs orbites, il était enveloppé tout entier d'un burnous brun en poils de chameau. Sa mobilisation prochaine, le mariage passé de Kou, le mien que nous allions bientôt célébrer, la fatigue l'avaient ramené.

L'automne bref passa aussi doux chez nous que le printemps et peut-être plus désiré encore parce qu'on le sait plus éphémère. Puis ce fut tout de suite l'hiver. Un vent fort soufflait continuellement du nord et, en s'engouffrant dans les persiennes avec rage, semblait devoir emporter notre maison du haut de la colline. La pluie tombait en trombes et en quelques heures ne laissait que les pierres nues sur les chemins lavés. Il y

eut cependant vers la fin d'octobre quelques jours exquis d'un soleil mouillé.

C'est ce temps-là qui fut fixé pour ma fête. Elle ne fut pas aussi gaie qu'Aazi et moi l'avions rêvé, quand nous étions à Taasast. Il n'y eut point d'ourar par déférence pour tous les jeunes qui étaient déjà au front, et puis la guerre pesait sur toutes les choses, les rendait plus sommaires, plus tristes.

*
* *

Il continua de faire beau pendant près d'un mois encore : l'automne cette année-là fut lent à mourir. Cela permit à mon père de faire sécher les dernières figues qu'au premier orage il avait cru perdues. Sous prétexte de veiller à ce que le ramassage et le séchage fussent vite achevés, avant que les grosses pluies d'hiver reviennent cette fois peut-être pour longtemps, je descendais presque chaque soir avec Aazi à notre champ d'Aafir. C'était contraire à la coutume : un mari ne sort pas ainsi avec sa jeune femme dès les premiers temps de leur mariage, mais cette guerre excusait tout.

A vrai dire ce n'était pour nous qu'un prétexte pour passer seuls aux champs ces jours frais de fin d'automne. Mouh, aidé d'une équipe d'ouvriers qu'il avait fait venir de chez lui, s'acquittait de la besogne. Du reste, Aazi ni moi n'avions aucune compétence. Notre berger qui le savait bien venait vite me rendre compte du travail fait pour que le soir à la maison j'eusse quelque chose à dire — et puis s'en retournait à ses claies. Il s'ingéniait aussi chaque soir à m'envoyer par le petit berger des figues fraîches qui chaque soir étaient les dernières et miraculeusement le lendemain Mouh nous en envoyait d'autres. Il nous voyait venir et nous regardait passer avec un sourire à la fois condescendant et complice, avec l'air

de dire : « Est-ce une tenue pour aller aux champs? »

De fait je changeais chaque jour mes burnous de drap mauve, noir ou ocre. Sous ma gandoura de soie blanche chatoyait mon boléro rouge dont les manches étaient brodées jusqu'au coude. La canne que je portais, d'un bois que je ne connaissais pas et qui ressemblait à de l'ébène, avait un pommeau d'ivoire; c'était Akli qui me l'avait offerte la veille de mon mariage.

Mais c'était surtout la toilette d'Aazi qui détonnait dans le cadre rustique de nos promenades quotidiennes. Aazi portait les atours classiques des jeunes mariées, mais les étoffes de ses robes, ses foulards, ses bijoux étaient probablement les plus fastueux que notre village eût vus depuis bien longtemps. Akli, poussé par Davda, lui avait payé un diadème qu'il avait fait fabriquer exprès et en grand secret par le bijoutier le plus renommé des At-Yanni. Quoique les femmes chez nous ne portent que des bijoux d'argent, Menach avait fait envoyer de Fès par son frère une broche ronde et des boucles d'oreilles d'or serties de pierres blanches dont lui-même ne savait par le nom. Chacun de notre bande avait tenu à faire un cadeau à la nouvelle mariée : Idir avait exhumé de ses malles un voile rapporté d'Aflou qu'Aazi ne mettrait probablement jamais; Meddour avait préféré me faire un cadeau utile, en l'espèce un traité de puériculture basé sur les plus récentes découvertes en la matière. Menach, quand il apprit la chose, faillit étouffer de rire, lui qui depuis si longtemps semblait avoir désappris la gaieté. Kou passa au doigt d'Aazi sa propre bague d'argent émaillé; nous savions qu'Ibrahim avait fait de mauvaises affaires et que ce cadeau de Kou véritablement lui coûtait. Par bonheur, peu de temps après notre mariage, Kou mit au monde son deuxième

enfant et Aazi put offrir toute la layette nécessaire à la jeune maman.

Le trousseau lui-même avait été acheté par mon père; il était très varié et chaque soir Aazi avait l'art de marier dans un ensemble barbare mais étrangement beau les plus criardes couleurs. Selon la coutume, ses longs cils étaient teints en noir avec de la poudre d'antimoine et cela donnait par contraste à sa prunelle une teinte bleu de nuit; on avait aussi l'impression que ses yeux étaient plus enfoncés. Deux traits minces et dorés d'eau d'écorce de noyer macérée faisaient comme deux ailes au-dessus de ses sourcils. La même écorce avivait ses lèvres, ses gencives; ses mains, ses pieds étaient rougis au henné américain plus vif que le henné en feuilles que l'on utilisait naguère encore. Baignant tout cela un étrange parfum où se mêlaient à la fois l'héliotrope, les clous de girofle et le benjoin. A mesure qu'elle marchait, Aazi en laissait partout dans les herbes qu'elle avait foulées, sur les branches qu'elle avait frôlées; nous en retrouvions même le lendemain sur les dalles de la source d'Aafir où nous avions bu la veille.

Aazi avait maigri, mais elle rayonnait d'un bonheur que je ne sais pas décrire, peut-être parce que le bonheur ne se décrit pas. Les puiseuses d'eau que nous rencontrions baissaient la tête en nous croisant comme une femme doit le faire chaque fois qu'elle rencontre un homme, mais souvent quand nous étions passés, je surprenais grand ouvert sur Aazi leur regard d'admiration.

Mon mariage acheva de désagréger notre bande. L'amour vrai est égoïste; Aazi et moi, occupés de nous-mêmes, avions oublié nos camarades, et nous ne parlions presque plus jamais de rouvrir Taasast.

Par une malheureuse coïncidence, Menach lui aussi s'éloignait de nous et menait une autre vie Il

descendait maintenant tous les soirs avec la bande à Ouali. Souffrant seul dans l'impasse où l'avait acculé une passion que les coutumes de chez nous font payer de la vie, il avait essayé d'en sortir, comme toujours, par une théorie à laquelle il s'efforçait de croire :

— Il n'y a que les dégénérés, les produits anémiés d'une civilisation fatiguée qui doutent et qui souffrent. Seule l'action est vraie puisqu'elle résout les problèmes avant même de les poser. Faire n'importe quoi n'importe quand, voilà le secret du bonheur.

Pour mettre en pratique ces beaux principes et en réalité pour adoucir sa peine en abrutissant ses sens, Menach était devenu un habitué des sehjas.

Pour se faire agréer, l'élégant Menach porta un burnous sale, garda longue sa barbe. Il remplaça son fin bâton d'osier par un grand gourdin de frêne. Ce fut Mouh qui se chargea de l'initier. Il le fit du reste avec un tact exquis. Dès la première nuit que Menach était descendu avec eux, Mouh se surpassa. Il fit tout : il tint d'abord le tambourin et Menach admira le glissement de la main si rapide qu'il distinguait les doigts à peine, le roulement que notre berger obtenait en faisant rouler sur la peau tendue le bout arrondi de son pouce ; Mouh pinça ensuite la mandoline, la jeta après qu'il en eut cassé une corde. La sehja menait dans la nuit un vacarme infernal et pourtant mesuré. Au petit matin Mouh exécuta des danses de femme. On lui avait apporté tout exprès une robe. Les préparatifs furent longs : une danse de Mouh c'était un peu comme l'engagement de la vieille garde. Le berger commença sur un rythme lent, il semblait se réserver. Raveh soudain fit cesser la sehja et reprit sur un nouveau rythme *Mon basilic :*

*Je voudrais me marier,*
*Mais cela ne dépend point de moi.*

Il savait que c'était l'air préféré de Mouh. Comme mû par d'invisibles ressorts, le berger partit. Il épousait chaque instant, chaque courbe du rythme avec une prodigieuse docilité; il trépignait, se calmait, semblait déchaîné. Les plis de sa robe blanche dessinaient des zigzags dans l'air ou ployaient au contraire comme sous l'action de mains intelligentes. Tous ceux de la bande dansaient : la peau tendue du tambourin semblait devoir se rompre sous les doigts d'Ouali. Menach était réellement émerveillé.

Mouh, haletant, en sueur, vint s'asseoir à ses côtés, s'adossa à lui pour souffler un peu, pendant que tous dans l'assemblée le félicitaient bruyamment; mais notre berger ne semblait pas entendre. Il enleva la robe, se drapa sans rien dire dans les pans de son burnous brun et laissa errer longuement son regard sur la montagne bleutée. C'était la fin. Tous montèrent vers le village. Mouh, cependant, gardait les yeux fixés sur l'horizon. Plusieurs lui offrirent de monter avec eux. Il disait non chaque fois très doucement.

Menach non plus n'avait pas envie de monter. Cette nuit ou peut-être seulement le manque de sommeil avait éveillé en lui trop de désirs vagues. Les traits de Davda revenaient ce soir devant ses yeux avec une netteté particulière et une obsédante insistance. La nouvelle méthode était-elle inefficace?

Quand tout le monde fut monté, ils restèrent tous les deux longtemps sans rien dire puis Mouh se mit à questionner Menach très discrètement sur sa vie. Il parlait de tout, de ses études, de ses voyages, du moindre détail de son passé. Il fut aise de trouver quelqu'un qui s'intéressât à lui avec à la fois tant de zèle et d'ingénuité. Lui-même se sentait en veine de confidences. Il parla longtemps, un souvenir en éveillant un autre dans sa mémoire. Ils se levèrent tous deux et, au lieu de monter vers le village, prirent

le chemin d'Aourir. Menach parlait toujours. Il dit tout sauf, par pudeur et peut-être aussi par une crainte vague, ses sentiments pour Davda. Mouh écoutait, répondait juste assez pour faire voir qu'il comprenait bien tout. Il prenait quelquefois la main de Menach qui sentit en passant qu'il avait la peau douce. Dans un mouvement que Mouh fit pour se tourner vers lui, Menach remarqua pour la première fois combien les yeux du berger étaient beaux, ou était-ce seulement la nuit?

Ils ne remontèrent qu'à l'aube, quand déjà des paysans sortaient aux champs.

De ce jour Menach descendit régulièrement chaque soir. Le jour il se levait tard et il passait avec Mouh la plus claire partie de son temps. Il avait gagné à veiller un teint cadavérique. La toilette négligée qui était de bon ton dans la bande achevait de le défigurer. Mouh, au contraire, semblait rayonner d'un bonheur caché mais intense. Jamais ses yeux glauques n'avaient eu tant de charme dans son visage mat.

Vers la mi-novembre, nous reçûmes chacun une enveloppe d'un blanc sale. Nous étions tous affectés au 9e Tirailleurs, à Miliana, où nous devions nous trouver le 18. Nous avions encore trois jours. Nous décidâmes tous de n'en rien dire à personne avant le 17 au soir. Ce serait bien assez tôt. Cela me faisait drôle d'entendre ma mère et Aazi reculer à plaisir ma date d'appel quand l'ordre était déjà dans ma poche. Cependant dès le 16 au soir la nouvelle se répandit car Mouh qui, après beaucoup de difficultés, avait obtenu d'être inscrit avec nous et non chez les Bouaddou, son pays natal, avait fait lire son papier à Akli. Davda aussitôt se précipita chez Aazi :

— Les quarante saints de ta tribu sont garants qu'il reviendra.

— Qui?

— Tu ne sais donc pas? Mokrane doit partir après-demain.

Davda savait très bien que j'avais fait exprès de ne rien dire à personne.

— Je le sais, dit Aazi, il me l'a dit, mais sa mère ni son père n'en savent rien, et il ne veut pas qu'ils sachent avant la veille même du départ.

— Mais c'est aujourd'hui la veille.

— Ah! oui, je veux dire avant ce soir.

Davda ne s'y trompa pas. Tout le sang s'était retiré du visage d'Aazi. Elle s'était appuyée contre le mur comme si elle ne pouvait plus se tenir debout, et sa respiration était haletante.

Je rentrai tôt ce soir-là. J'eus à peine enlevé mes souliers et chaussé mes espadrilles qu'Aazi m'appela du premier étage où était notre chambre à coucher. Je montai.

— Je n'arrive pas à fermer l'armoire, dit-elle.

J'enlevai le papier qui gênait la charnière et allais descendre.

— Tu ne veux pas changer de burnous?

— Non.

Elle me retint encore :

— J'ai rangé tes livres rouges dans le coin gauche de la bibliothèque...

Elle avait la tête baissée. Sa voix était mal assurée, son air gêné. Je vins à elle, lui mis la main sous le menton pour lui relever la tête.

— Qu'as-tu?

— Rien. Pourquoi?

— On ne le dirait pas.

Elle éclata en sanglots sur mon épaule. Je compris qu'elle savait et, me sentant gagné par l'attendrissement, je la repoussai doucement.

La dernière journée que nous passâmes à Tasga fut triste. Idir seul préparait fiévreusement toute une série de malles de toutes les formes et de toutes les

dimensions, comme s'il devait faire un voyage d'agrément. Le 18 au matin, Tasga nous vit partir au milieu du même deuil et des mêmes gémissements qui avaient accompagné ceux de septembre.

***

J'ai traversé distrait les onze mois que dura mon instruction. C'était pendant la drôle de guerre. Il paraît que les obligations quotidiennes de la vie militaire secouent les plus obstinés. Rien n'eut le don de m'éveiller. Il est vrai qu'en tant qu'élèves officiers nous étions soumis à un régime spécial. J'étais très résistant et n'ai jamais à proprement parler souffert de la fatigue physique. Pendant les heures d'étude, où mes camarades se penchaient avec ardeur sur les beautés austères du règlement d'infanterie, avec Menach, je faisais le mur et nous allions rêver sur la grève à Cherchell, ou faire la tournée de tous les bistrots.

Nous n'avions ni le loisir ni le goût de lire les journaux et ce fut des civils que nous apprîmes les étapes de l'avance allemande. Nous admirions l'efficacité de la ligne Maginot quand elle était déjà tournée, nous nous révoltions avec notre informateur de la félonie des Belges quand les Allemands étaient en France et plaignions Amiens au moment où déjà Paris capitulait.

Le peloton fut dissous. Nous revînmes à Miliana. Nous y retrouvâmes Mouh à la clique, où déjà on appréciait ses qualités de virtuose. Je passai au début un mois délicieux où j'ai pu enfin connaître la ville. A la fin du peloton on nous avait tous nommés sergents. Dès notre arrivée à Miliana nous fûmes affectés dans des compagnies différentes. Le hasard voulut qu'à « la une », où je devais être, un vieux sergent de carrière portât le même nom que moi.

Quand je me présentai au capitaine, il me dit que je faisais erreur, le sergent Chaalal affecté chez lui étant déjà dans les rangs. Je retournai à ma compagnie d'origine, commandée par un lieutenant qui avait commencé comme deuxième classe il y avait vingt ans de cela. Il était médiocrement satisfait de voir chez lui un sous-officier qui lisait dans les livres et aurait l'air de comprendre des choses. Il m'intima l'ordre de partir, sans quoi... Je revins au capitaine qui ne fut pas moins explicite. Ainsi rebuté de tous, il ne me restait plus qu'une attitude à adopter : rendre compte et attendre. Ce que je fis. Comme Achille, le soir, je me retirais sous ma tente et je vaquais le jour à ce que bon me semblait.

Le secrétaire à qui j'avais remis mon compte rendu l'oublia quatre jours dans un roman policier. Quand un camarade à qui il avait passé le roman le retrouva, le secrétaire eut peur d'être puni pour n'avoir pas immédiatement transmis mon compte rendu. D'autre part un changement de chiffre se remarque, un changement de mois, peut être la correction d'une erreur faite par le quémandeur lui-même. Enfin le secrétaire changea avril en mai sur ma demande qui attendit ainsi trente jours pour être transmise et voilà comment je passai un mois, ignoré de tous.

Le sort de Menach, sergent comme moi, était différent. Mon cousin, contrairement à moi, passait pour un excellent sous-officier. De fait, il apportait à l'expédition des multiples détails de la vie militaire une application, un scrupule, un véritable génie que je lui avais peu connus jusque-là, C'était à lui qu'on confiait les missions délicates, les postes de confiance, toutes les tâches qui exigeaient du travail ou de l'initiative. Les officiers, les camarades, tous lui répétaient qu'il « était fait pour ça », mais moi qui partageais ma chambre avec lui, moi qui l'avais

connu avant Davda, je savais bien qu'une autre raison poussait Menach à s'abrutir le jour à d'insipides besognes pour pouvoir tomber le soir d'un sommeil écrasant et pour que nul fantôme ne vînt lui faire tenir les yeux ouverts longtemps avant qu'il s'endormît.

Du reste il rentrait très tard toutes les nuits. Mouh, à qui l'entraînement musical laissait beaucoup de temps, s'était fait bénévolement son ordonnance. Il lui lavait le linge, lui faisait les commissions, venait le matin lui apporter le café, cirer ses souliers, faire son lit et le soir sortait avec lui dans le quartier, quelquefois en ville quand le chef de poste était un camarade.

Je n'arrivais pas à comprendre ce qu'ils pouvaient se dire ainsi interminablement chaque soir et c'est mû par une curiosité déplacée qu'un jour je sortis les chercher dans le quartier. Il y avait au milieu de l'arrière-cour de la caserne un grand tas de sable, que les pluies et les gros souliers des tirailleurs répandaient partout. Ils étaient là, tous les deux, étendus sur le dos, le bras de chacun passé sous le cou de l'autre. Je ne voulais pas en croire mes yeux. Ils ne m'avaient pas entendu venir. Un obscur pressentiment me poussait à fuir sans révéler que j'étais là. Un désir mauvais d'en savoir plus m'arrêta et longtemps je restai là à écouter leur conversation.

Je ne rapporterai pas ce qu'ils se dirent. Je dois à la mémoire de mon camarade d'enfance d'ensevelir dans l'oubli les paroles insensées qu'un moment d'égarement lui a fait prononcer. Je restai cloué, pétrifié de surprise plus encore que d'indignation. Oh! les termes étaient encore mesurés; de plusieurs années de culture et d'éducation il restait à Menach au moins le souci de la forme, mais derrière cette façade décente que ne laissaient-ils pas supposer sur la nature des sentiments qui liaient mon cousin à

Mouh. Était-il possible que Menach fût descendu si bas?

Des détails me revinrent à l'esprit. Je revis Mouh dansant avec une robe de femme, me rappelai vaguement l'histoire d'intrigues compliquées entre Raveh et Ouali, à propos de Mouh et que j'avais jadis très distraitement écoutées.

Quand ma surprise fut passée, ma résolution était prise. Je ne pouvais pas laisser Menach s'enliser davantage. Le soir même, quand il entra d'un pas pesant, il me trouva assis sur le lit, relisant la lettre bizarre où Aazi sans se plaindre de ma mère, me mettait en garde contre ce que je pouvais apprendre d'elle.

Menach avait le même œil luisant, bestial que je lui avais vu un soir sur la place de Tasga.

— Tu ne dors pas encore?

— Je t'attendais.

— Ah?

— Oui, quand j'ai vu que tu ne rentrais pas, j'ai eu peur qu'il te soit arrivé quelque chose.

— Tu sais bien que j'étais avec Mouh comme tous les soirs.

— Je me demande ce que vous avez à vous dire?

Il esquiva, et, faisant mine de découvrir seulement la lettre que je tenais à la main :

— C'est Aazi qui t'écrit?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle dit?

— Que Davda et elle te regrettent beaucoup. Dis, tu te rappelles, Taasast, les soirées chez Davda?

Rien, aucune réaction, comme si pour lui, tout cela avait cessé d'être. Alors j'arrivai directement au fait :

— Tu devrais sortir moins souvent avec Mouh. Tu es sous-officier et puis il n'a tout de même ni ta culture, ni ton éducation.

Il m'attaqua violemment.

— Tu es pétri des préjugés bourgeois les plus méprisables. Il faut te libérer de tout cela. Mouh est inculte, mais quelle nature, quelle riche nature d'artiste!

Et comme je faisais mine de le contredire, en essayant de me convaincre Menach m'apprit tout. L'affection partagée qu'il avait pour Mouh était ardente, mais platonique. Il n'était pas insensible au charme que lui-même a dit inquiétant des yeux glauques et du sourire énigmatique de notre berger, mais ce qu'il prisait en lui c'était son intelligence remarquable, ses dons incontestables d'artiste. C'était un beau plant, selon le mot même de Menach. Mouh, au contraire, admirait la distinction de mon cousin, sa culture, tout ce je ne sais quoi dont une longue éducation l'avait empreint.

Mais peut-être Menach ne m'avait-il pas tout dit. Le lendemain, quand Mouh apporta notre café, je l'amenai sur le sujet qui me tenait à cœur. Il ne se fit pas prier. C'était bien cela; il y avait des choses que mon cousin avait omis de me rapporter : l'hostilité ouverte qui l'opposait à Raveh et à Ouali, unis maintenant que Mouh leur préférait à tous deux cet intrus, qui n'était même pas de leur monde; la scission de la bande bohème en deux groupes, l'un suivant Menach et Mouh, et l'autre Raveh et Ouali; un fait enfin que Menach lui-même devait ignorer : le mariage de Mouh quelques jours avant sa mobilisation.

Notre berger semblait vouloir s'en excuser comme d'une faute : c'était sa mère qui l'y avait forcé, elle s'était plainte de n'avoir personne, vieille comme elle était, qui l'aidât à la maison et aux champs; il n'aimait pas sa femme, ne l'ayant jamais connue auparavant; il profiterait de la première occasion pour la répudier.

— Menach ne le sait pas, me dit-il, mi-penaud,

mi-suppliant et voulant dire par là qu'il n'était pas absolument nécessaire qu'il le sût.

— Il ne le saura donc pas, lui dis-je et un sourire léger arqua plus encore ses lèvres.

Par contenance plus que par besoin, je tirai des cigarettes et en offris à Mouh qui refusa. Je le savais très sobre : même quand ceux de la bande bohème se passaient de bouche à bouche la même pipe de kif, il s'abstenait toujours. Le regard perdu dans les volutes de fumée, je songeais à Mouh. Je le voyais arrivant à la caserne dans le même burnous brun qu'il avait chez nous. Il portait ras les cheveux qu'il gardait longs maintenant; la même chéchia de laine blanche lui barrait obliquement le front, et au-dessous de la ligne nette de ses sourcils, son regard humide; ses gestes ni sa voix n'avaient changé. Il avait la même façon d'avancer la tête sur son long cou, quand il parlait.

Ce fut lui qui me tira de ma rêverie.

— A quoi penses-tu?

— A toi.

Il fixa sur moi un regard sérieux et d'une insistance qui finit par me gêner :

— Pars-tu en permission pour les fêtes du Mouloud? lui dis-je pour ne pas répondre à la question muette que je lisais dans ses prunelles.

— J'allais justement t'en parler. Veux-tu me remplir ce titre?

Je fus aise d'avoir changé de conversation et remplis la feuille blanche froissée que Mouh tira de sa poche. Il me dit de laisser en blanc le lieu de destination.

— Tu ne vas pas aux Bouaddou voir ta femme? risquai-je.

— Peut-être, dit-il simplement.

La veille du jour où Mouh devait partir, Menach ne rentra qu'à 4 heures du matin. Je l'engageai à

partir lui-même pour Tasga. J'espérais que les fantômes et surtout la réelle présence de Davda lui donneraient le choc qui l'arracherait à l'emprise de notre berger et de sa bande, mais il ne voulut pas, préférant peut-être en lui-même la veulerie de sa vie nouvelle aux affres de celle qu'il menait jadis. Désespérant de le convaincre jamais par la raison, je sortis l'argument sur lequel je comptais en dernier ressort :

— Tu as peut-être raison. Qui irais-tu voir? Mouh, lui, va voir sa femme?

Il ne me crut pas tout d'abord. Je lui racontai tout mon entretien avec le berger. Un éclair de haine et de stupéfaction passa dans ses yeux.

— Pourquoi me l'avez-vous caché?

Quand Mouh revint échevelé, barbu, les dents saillantes, comme s'il n'avait pas mangé depuis plusieurs jours, Menach fit mine de l'ignorer. Notre berger lui-même semblait accablé. La situation de la mère et de la jeune mariée ne devait pas être très brillante.

Mouh pourtant ne parlait jamais de sa femme, jamais de sa maison. Jamais non plus de Tasga. Il semblait tout occupé par les événements divers de notre vie de soldat. Tout ce qui n'était pas la clique, son clairon, la soupe et l'exercice semblait n'avoir pas d'existence pour lui. Le soir, quand les tirailleurs fatigués trouvaient enfin une heure à eux pour s'assembler par affinités et parler de leur vie passée, Mouh restait seul ou bien entrait dans n'importe quel groupe et ne disait rien : il semblait n'avoir pas vécu jusque-là; c'était un homme sans histoire. Ses camarades s'habituèrent à le considérer comme insignifiant. On ne savait rien de lui, on ne cherchait pas à savoir.

Un jour qu'il était seul, loin de tous les autres,

accoudé sur une murette, je m'approchai de lui. Il se figea dans un garde-à-vous impeccable.

— Pas de plaisanterie, lui dis-je, Mouh tu ne viens plus nous apporter le café?

— Pourquoi l'autre ne me le demande-t-il pas?

— Il n'ose pas. Et puis il a changé depuis ton départ.

— Tu lui as dit, n'est-ce pas?

— Oui, je lui ai dit, mais que t'importe qu'il le sache?

Mouh se replia sur lui-même. Il laissa tomber ses bras. Son visage avait un tel air de souffrance que, dans l'espoir de le ramener à des souvenirs plus doux, je lui demandai :

— Que nous apportes-tu des Bouaddou?

— Je n'y ai pas été.

— Mais où as-tu passé ta permission?

— A Tasga.

Une folle joie, confuse, irraisonnée, m'emplit la poitrine comme si j'y avais été moi-même.

— Justement Aazi m'a donné cette lettre pour toi. Elle ne voulait pas l'envoyer par la poste, de peur qu'on l'ouvrît à Tasga.

Je ne voulus pas reprocher à Mouh de ne m'avoir pas plus tôt remis la lettre que j'enfouis dans ma poche, remettant de la lire à tout à l'heure, quand je serais seul. Notre berger froissait sur sa nuque ses longs cheveux soyeux et serrait les dents.

— Comment vont-ils? dis-je.

— Qui? il n'y a plus personne. Ouali et Raveh mobilisés, Mouloud en Oranie, Ouamer ne monte plus jamais de ses champs. Les autres ne me connaissaient plus. Ils m'ont laissé crever de faim. Le premier soir j'ai partagé le couscous d'orge d'un de mes pays, mais je ne voulais pas y retourner à chaque repas. J'ai passé les deux derniers jours avec 750 grammes de pain sec.

— Il fallait aller chez mon père.

— Je ne connais pas ton père. Je connais ceux pour qui j'ai joué des nuits et des nuits jusqu'à l'aube.

Les yeux de Mouh se mouillaient de plus en plus.

— Pourquoi n'as-tu pas été voir ta femme?

— Un mois après notre mariage, elle a été chez ses oncles maternels. Elle attend toujours que j'aille la chercher.

— Et tes champs?

— A toi je ne veux rien cacher. Je n'ai pas labouré un arpent, pas planté un arbre, pas semé une mesure. C'est à peine si j'élevais la voix quand les chevriers venaient faire brouter à leurs bêtes les dernières pousses. Je laisse la fortune à ceux qui se préparent une vieillesse heureuse : le bonheur les atteindra en même temps que la décrépitude et ils mourront riches, sérieux et tristes. Ce que je veux moi, c'est user de ma jeunesse qui est un don de Dieu et qu'il est sacrilège d'étouffer.

Je reconnus au passage que les leçons de Menach étaient tombées sur un terrain particulièrement bien disposé.

— Je n'aimais pas ma femme. Elle l'a très bien senti et c'est pour cela qu'elle est partie, croyant que son absence la ferait désirer. Je n'aimais pas mes champs; c'est pourquoi ce sont les amis de mon père qui ramassent les quelques glands qui tombent, eux qui fauchent le peu de foin qui pousse.

Les notes brèves et claires de l'appel du soir couvrirent la voix de Mouh qui ne dit plus rien, même quand le clairon se fût tu. Il restait figé et ne semblait pas pressé d'aller répondre à l'appel.

— Lève-toi, dis-je, pour qu'on ne te porte pas absent.

— Et puis après? dit-il, en haussant les épaules.

***

A l'écriture régulière et très appliquée je reconnus qu'Aazi avait elle-même écrit la lettre. Le sens en était très obscur et ce ne fut que longtemps après l'avoir lue et par morceaux que je finis par comprendre ce que ma femme voulait dire, car, outre que Aazi avait une connaissance très imparfaite du français, il était visible qu'elle s'était efforcée de me suggérer les choses plutôt que de les exprimer.

Après plusieurs lectures et quand j'eus par des souvenirs comblé les lacunes de la lettre voici ce que je compris : ma mère ne s'entendait plus avec Aazi ; ma femme dit qu'elle ne peut pas me donner les raisons de ce dissentiment parce qu'elle-même les ignore. Voire ! Elle dit aussi que sans mon père elle serait probablement déjà renvoyée, que de toute façon ma mère ayant appris que nous allions être libérés maintenant que l'armistice était signé, n'attendait que ce moment pour lui faire signifier son congé par moi-même.

« *Mais,* terminait Aazi, *reviens seulement à Tasga et ce sera bien pour moi. Avant de dormir, tous les jours, je dis à Dieu : « Garde à Melha son fils, pour qu'elle soit heureuse dans son cœur.* »

« *Toujours elle demande : pourquoi tu n'as pas d'enfant, mais je ne suis pas Dieu et, si je pars, il vaut mieux pour toi que je n'aie pas d'enfant.* »

Je regrettai de n'être point allé à Tasga pour les fêtes du Mouloud. J'y aurais tout vu de mes propres yeux au lieu que la prose obscure d'Aazi ne me permettait que de vagues conjectures, et surtout j'aurais peut-être levé le malentendu. Je m'occupai pour la première fois de savoir pour quand était prévue notre démobilisation.

Une lettre d'Idir, alors à Blida, me l'apprit le

lendemain, lettre rageuse, désabusée. L'armée avait complètement déçu mon camarade, trop indépendant pour se plier à une discipline. Il y était venu pour tenter l'aventure : il était resté en Algérie. Il avait tout fait pour être pilote aviateur, et on n'avait voulu de lui que comme rampant. Par contre, c'est malgré lui qu'il était élève officier, ne tenant pas à faire partie de ceux qu'il appelait dédaigneusement les sabreurs. Il n'avait connu de l'armée que l'aspect désespérément quotidien. Las et dégoûté, il n'aspirait maintenant qu'à une chose : sortir. « *Pour un peu je remplirais tous les murs de la caserne d'inscriptions gigantesques :* « *La quille et vivement !* » *Il paraît d'ailleurs que notre tour viendra en octobre.* »

Il ne se trompait pas. Vers la mi-octobre, après des opérations compliquées, Menach et moi quittâmes la caserne, affublés d'inénarrables tenues. Mouh ne devait venir que plus tard.

Nous nous étions promis de ne rien faire pendant un an après notre démobilisation. Si nous n'avions pas vécu la grande tourmente pour laquelle nous étions partis, du moins notre stage d'un an nous avait-il appris à ne pas croire à la vertu des diplômes. Nous ne retournerions donc pas, Menach ni moi, à nos études. Meddour même, qui arriva de Blida en même temps qu'Idir, nous apprit qu'il n'allait plus retourner à l'école où il enseignait. Nous avions désormais des buts limités et précis : rester au lit le matin tout notre saoul, sans l'horreur de cet arrachement des notes brèves du clairon; dormir seulement quand nos paupières tomberaient d'elles-mêmes, manger à notre faim; marcher la tête haute et les poumons gonflés, les mains dans les poches, si bon nous semblait, ne plus raser les murs de crainte de rencontrer un officier, qui s'apercevrait vite que nous avions brûlé le poste. Nous avions répété plusieurs

fois : « Nous ne ferons rien, nous ne penserons à rien. Nous dormirons. »

Nous avions compté sans la vie. Allait-elle s'arrêter pour si peu? Ceux que nous aimions et ceux qui nous haïssaient, les curieux, allaient-ils nous laisser vivre parce que pendant un an nous avions été agités comme des feuilles au vent?

Un mois à peine avait suffi pour refaire à Menach des joues pleines et déjà il reprenait sur la route ses interminables promenades nocturnes. Mouh n'étant pas encore là, il sortait seul et ne rentrait qu'à l'aube. Idir était devenu taciturne. Il partait pour deux ou trois jours à la chasse; c'est à la tombée de la nuit, quand Menach s'apprêtait à sortir qu'il rentrait, crotté, barbu, hâve, l'air d'en vouloir à tout le monde. Il passait à Menach Benito, qui s'était beaucoup attaché à mon cousin, disait très vite : « Bonsoir, » mangeait seul dans la grande salle, poussait le plat du pied quand il avait fini, puis, enroulé dans son burnous brun de poils de chameau, allait dormir dans un coin du hall. Ses sommeils étaient toujours très agités et quand il ne donnait pas l'assaut à la tête d'une section illusoire, il excitait Benito à la poursuite d'un gibier qu'il semblait ne jamais atteindre. De ma chambre on entendait sa voix que le sommeil rendait plus rauque; quand il criait trop fort, les mots inintelligibles qui sortaient de sa gorge avaient quelque chose d'effrayant et Aazi, sans rien dire, se serrait contre moi, en se bouchant des doigts les oreilles. Le mieux c'était encore quand Benito, revenu avec Menach, et excité par la voix ensommeillée de son maître, grattait la porte fermée et quelquefois aboyait si fort qu'Idir s'éveillait.

Un soir, cependant qu'au retour d'une partie de chasse avec Menach, j'étais tombé dans un sommeil profond, ce ne fut point la voix d'Idir aux prises avec

ses rêves mais un cri, puis la voix de ma mère qui m'éveillèrent. Elle cognait très violemment à la porte. Je m'éveillai en sursaut. Une peur irraisonnée m'envahit quand je vis que la place d'Aazi à côté de moi était vide :

— Mokrane, lève-toi!

Je me précipitai vers la porte.

Ma mère tenait par l'aisselle Aazi qui avait la tête baissée comme un enfant qu'on gronde, puis elle la poussa violemment à l'intérieur. Le lit par bonheur était en face. Aazi vint s'affaler pesamment dessus, puis elle se mit à sangloter et à trembler de tous ses membres.

Je ne comprenais pas tout dans le flot des paroles qui sortaient de la bouche de ma mère furieuse :

— Elle était seule dans l'escalier... seule... à pareille heure... et tu dormais, Mokrane, tu dormais... C'est une vipère, un oiseau de mauvais augure. C'est à cause d'elle que tu as failli mourir à la guerre. Elle sera renvoyée, oui, renvoyée dès demain ou bien c'est moi qui partirai. La femme de mon fils...

Elle allait du seuil vers le lit, se frappait des deux mains le visage comme une femme désespérée, montrait du doigt la montagne pour en prendre les saints à témoin, et quand elle ne savait plus que dire, répétait : « Ah... ah!... »

Tant de vacarme finit par éveiller mon père qui vint, notre grande lampe d'argile à la main. Il s'approcha lentement, écouta sans rien dire les mots qui étouffaient la gorge de ma mère. Quand elle eut fini, mon père dit simplement :

— Va à la maison.

Et tout rentra dans l'ordre.

Aazi continuait de sangloter doucement, étendue sur le lit. Je la relevai. Son visage était pâle, ses yeux

rouges de larmes ; ses dents continuaient de claquer à petits coups rapides et irréguliers.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle mit longtemps à reprendre son souffle.

— Depuis que tu t'étais couché, Idir ne cessait de crier plus fort que les jours précédents. J'ai essayé de te secouer mais ta chasse de la journée t'avait fatigué. J'ai voulu me rendormir. Idir s'est mis à pleurer d'une voix telle que je crus que quelque chose vraiment lui était arrivé. Alors je suis descendue réveiller ta mère pour qu'elle allât voir. J'ai frappé longtemps à sa porte mais personne ne répondait. Idir s'arrêtait un instant puis recommençait à pleurer plus fort. Je suis remontée te réveiller toi-même ; en remontant j'ai vu quelqu'un sortir brusquement de derrière la porte de notre chambre. J'ai crié. C'était ta mère. Je sentais que j'allais m'évanouir. Elle m'a saisie par les deux bras, m'a secouée, puis elle approchait de moi ses ongles comme si elle voulait me griffer, me montrait les dents comme si elle voulait me mordre, et puis tu es venu. Ouvre la fenêtre, veux-tu ?

En rappelant la scène, Aazi s'était remise à trembler convulsivement, elle me prenait le cou et se serrait peureuse contre moi comme si elle voyait encore prêts à mordre sur sa chair les ongles et les dents de ma mère.

J'eus beaucoup de peine à calmer son agitation. Je la pris dans mes bras et la berçai comme on berce un petit enfant, puis je vis ses paupières lentement se baisser ; mais je ne pus fermer l'œil de la nuit.

A travers la cloison de briques me parvenait la conversation que mon père et ma mère continuaient jusqu'à ce que la voix du cheikh les appelât tous deux à la prière de l'aube. A vrai dire, c'était plutôt le long monologue de la voix grave de mon père. Se basant sur des exemples célèbres, il démontrait qu'il était

impie de vouloir changer les desseins insondables de Dieu par ailleurs tout-puissant.

Mais comme si elle n'avait rien entendu, rien compris, ma mère, de loin en loin, répétait le même argument têtu, irraisonné et pour elle certainement irréfutable :

— Elle n'a pas d'enfant. Qu'avons-nous à faire d'une femme qui n'a pas d'enfant, nous qui n'avons qu'un fils?

De temps à autre, Idir coupait la voix de mon père de gémissements que l'ombre amplifiait lugubrement. Benito aboyait, en raclant la porte de ses griffes et à côté de moi Aazi, maintenant endormie, pleurait elle aussi dans ses rêves.

— Elle veut un enfant, ma mère, un enfant — mais je ne suis pas Dieu pour le faire, je ne suis pas Dieu.

Je me levai courbatu après une nuit où j'avais beaucoup réfléchi. Je savais que la dialectique de mon père n'allait rien faire sur l'esprit froidement passionné de ma mère qui n'écoutait à Tasga qu'un homme : le cheikh, parce qu'il appartenait comme elle à la confrérie religieuse du grand saint Abderrahman.

Je cherchai longtemps le cheikh avant de le trouver dans le coin le plus sombre de la mosquée, seul, égrenant son chapelet. Depuis que j'étais revenu je l'avais trouvé changé. Il semblait nous fuir comme si tous nous étions des pestiférés et du matin au soir dans un coin de la mosquée ou à l'ombre du grand orme de la place des Pèlerins, inlassablement, il égrenait son chapelet.

Il répondit à peine à mon salut et sans pour cela cesser de faire glisser entre ses doigts les grains d'ambre. Pendant tout le temps que je lui racontai mon histoire il tint les yeux baissés et ses lèvres marmonnaient toujours. M'écoutait-il? Quand j'eus

fini, il ne répondit rien. J'attendis un temps, un long, un interminable temps, puis le cheikh, levant sur moi ses yeux noirs luisants, dit posément :

— As-tu fini?

— Oui, dis-je.

— Je te plains, je plains Tamazouzt, ta femme, mais je ne dirai rien à ta mère.

Il me fit un long préambule pour m'expliquer pourquoi. Je le vis peu à peu perdre le calme dont je ne l'avais jamais vu se départir, puis soudain s'échauffant :

— Maudit. Tout ce siècle est maudit et vous n'êtes que deux brebis du troupeau. Maudit parce que vous vous êtes écartés de la voie.

« Voilà deux ans qu'on n'a plus célébré de timechret à Tasga — et vous vous demandez pourquoi la guerre.

« Tu as été te battre pour des Infidèles contre des Infidèles et tu n'as pas pris sur toi un peu de terre du tombeau d'Abderrahman.

« Dans un siècle où les hommes eux-mêmes déraisonnent et où visiblement un vent de folie a soufflé sur vous, comment veux-tu qu'une femme puisse agir selon la voie droite? Je ne parlerai donc pas à ta mère.

« Mais voici ce que tu vas faire, élève des Iroumien : tu vas aller avec Tamazouzt au tombeau d'Abderrahman aux At-Smaïl et tu prosterneras ton orgueil et la douleur de ta femme devant l'infini pardon de Celui que l'on ne prie jamais en vain. »

Je sortis de la mosquée, tout ensemble triste et réconforté. Qu'est-ce qui pouvait avoir à ce point empli d'amertume le cœur du sage? Évidemment nous n'avions ni cette année ni l'année précédente fait le sacrifice de la timechret, mais cette décision n'était pas irrévocable. Et puis cette guerre que nous

avions subie sans y rien comprendre n'excusait-elle pas cette négligence?

La guerre et l'occupation allemande avaient ramené presque tous les jeunes gens à Tasga. Les rues, les places n'avaient jamais été si bruyantes et si pleines. Il y avait là de tous les types : ceux qui étaient revenus de France gardaient le béret et les pantalons longs, on le leur permettait maintenant qu'on ne trouvait plus que peu d'étoffe et encore à quel prix, pour confectionner des habits comme en portaient nos ancêtres; ceux qui revenaient des pays arabes avaient le turban et le large pantalon; on voyait même de-ci de-là quelques djellabas marocaines. La variété des costumes n'était qu'un signe de la bigarrure des pensées. Dans un monde où le sort changeant des armes remettait tout en question et que la secousse universelle avait très profondément ébranlé chacun cherchait la voie qui mènerait à un nouveau salut : il y avait ceux que hantaient vaguement le souvenir de l'ancienne grandeur de l'Islam et qui rêvaient d'y revenir en employant des moyens nouveaux, ceux qui, ayant travaillé à l'usine avec les ouvriers français, pensaient à l'union par-delà les frontières de tous les prolétaires du monde, ceux qui ne pensaient à rien; ceux qui amassaient de l'argent.

Akli était de ceux-ci. Il avait dès le début organisé la vente à très haut prix d'un blé contingenté et introuvable. Toute une équipe de muletiers en assurait le transport depuis Sidi-Aïssa jusque dans la montagne. Ils voyageaient de nuit. Évitant, pour passer la montagne, le col de Kouïlal où les gendarmes les attendaient et invariablement raflaient quelques kilos de sucre à d'obscurs bergers, ils empruntaient des chemins détournés où leurs mulets chargés risquaient à chaque instant de rouler dans le ravin.

Pendant ce temps des bandes de mendiants prome-

naient de porte en porte leurs loques, leurs os saillants et leurs voix dolentes. Chez Davda c'était un véritable défilé, car la femme d'Akli ne renvoyait jamais personne. A des lieues à la ronde les mendiants se le disaient; ils faisaient des kilomètres pour venir jusqu'à elle. Avant d'entrer à Tasga ils laissaient dans le fossé leur burnous ou leur gandoura pour paraître plus nus encore devant elle, faisaient leur voix plus lamentable quand ils arrivaient à sa porte et Davda donnait.

Mais que pouvait-elle contre cette grande misère répandue? Tant de mendiants aux yeux creux traînaient sur les routes leurs pieds ensanglantés ou durcis que c'était à douter si la main de Dieu même aurait pu les rassasier et les vêtir tous. Le pays arabe est riche : où était passé tant de blé? Les usines des Français sont nombreuses et puissantes : qu'avait-on fait de tant d'étoffes? Les rares colporteurs qui allaient encore chez les Arabes disaient que là-bas souvent plusieurs femmes n'avaient qu'une robe. Quand l'une d'elles sortait, les autres attendaient qu'elle revînt pour mettre la gandoura à leur tour. Le Dr Nicosia, ayant ouvert le ventre d'un jeune homme qu'on avait trouvé mort sur le bord de la route, en tira une grosse masse d'herbes non digérées. Sur tous les chemins éloignés des hommes sortaient et, fusil en main, vous priaient poliment de partager avec eux l'orge que vous portiez à vos enfants, parce que les leurs pendant ce temps n'avaient rien à manger. C'était donc ça la guerre? Personne n'y comprenait rien et, à la fin de longues discussions où l'on cherchait en vain la cause de tout cela, on finissait invariablement par rejeter toutes les fautes sur un gouvernement anarchique et partial qui souffrait que des Akli triplent leur fortune quand des hommes à côté de lui crevaient de faim. Le marchand de blé avait acheté une Plymouth, qu'il avait soigneusement

camouflée pour échapper à la réquisition. En attendant il débitait tous les soirs sur la place publique une série de jérémiades sur la dureté des temps.

Meddour était reparti dans son école et ne catéchisait plus que rarement et sans enthousiasme. Il sortait maintenant sans cravate, coiffé, l'été d'un chapeau de paille, l'hiver d'une chéchia de laine blanche comme tout le monde.

Après deux ans de mariage, Sekoura avait deux enfants; cela ne semblait pas l'avoir trop fatiguée; Kou avait toujours son rire ouvert et ses joues pleines, mais Ibrahim, son mari, avait été obligé de fermer le petit commerce qu'il avait à Nédroma, pour venir à Tasga vivre de l'argent qu'il avait gagné.

Il régnait chez tous le même grand désarroi. Cette guerre n'avait rien apporté des grands changements qu'on en attendait. L'assemblée du village ne se réunissait plus que rarement et toujours dans une atmosphère de tristesse et de gêne. C'est que tous les jeunes n'étaient pas rentrés. Azouaou et Ahcène, tombés au canal de l'Ailette, où leur régiment avait combattu, y étaient enterrés, à moins que leurs os dispersés ne soient à pourrir dans un coin de bois; d'autres étaient prisonniers en Allemagne ou en Pologne ou ailleurs, qui sait? Reviendront-ils jamais? L'ombre de ceux-là planait dans l'air même que respiraient ces vieillards assemblés pour décider des affaires du village. Leur souvenir était comme oppressant : ils étaient jeunes, ils étaient forts, qu'avaient-ils fait pour ainsi être absents de la réunion des hommes et pourquoi eux plutôt que d'autres? A chaque séance, quand le cheikh, pour clore les débats, récitait la prière à Dieu, il s'arrêtait toujours un peu à la fin, se dressait au milieu de l'assemblée assise, levait l'index vers le ciel. Sa haute taille dominait les têtes baissées. Il récitait à voix

haute une prière spécialement destinée *Ilghoïav*, aux absents. Ayant fini, il criait :

— *Inith akou amin*... Dites tous : « Amen. »

Un frisson parcourait l'assemblée et un bruit confus de voix sourdes et graves montait :

— *Amin*.

Quoique tous ceux de la bande à Ouali fussent rentrés ils n'organisaient pas de sehja. Mouh était aux Bouaddou. Nous sûmes par des bergers de chez lui qu'il vivait avec sa vieille mère et sa femme revenue de chez ses parents; il cultivait maintenant ses terres et la flûte, les danses et tous ses amis de Tasga n'étaient plus pour lui que des souvenirs morts ou indifférents.

***

Malgré la grande confusion où étaient toutes choses, la grande incertitude où étaient tous les hommes, il fallait pourtant vivre et pour la récolte d'huile dont c'était maintenant la saison tous ceux de Tasga se remirent aux gestes séculaires qu'accomplissaient leurs pères depuis toujours. Les branches pliaient sous le poids des olives jaunes ou violettes et certaines déjà noires.

Nous nous mîmes tous avec soulagement à l'ouvrage. Quand on travaille on n'a pas le temps de remâcher inlassablement sa misère, on oublie Azouaou et Ahcène tombés inutilement, on ne voit plus se refléter dans les yeux des autres la grande lassitude que l'on sent dans les siens, on évite de penser que cette guerre d'où nous sortons n'est pas finie pour tout le monde, que sur d'autres collines que les nôtres d'autres meurent comme sont morts Azouaou et Ahcène... qui sait, peut-être aussi inutilement.

Pendant quatre mois nous allons rentrer chaque

soir harassés d'une saine fatigue. Presque toutes les oliveraies chez nous sont loin du village, de l'autre côté de la vallée. Chaque jour il va falloir traverser deux fois la rivière : une fois le matin à l'aller et une fois le soir au retour. Le courant est très fort, surtout vers la fin de l'hiver et tous les ans la rivière, comme on dit chez nous, « mange » un jeune berger ou un vieillard trop faible, mais nous savons tous plus ou moins la manière la plus sûre de traverser : il faut prendre de biais le courant, lui céder quand il le faut, traîner les pieds par terre sans les lever jamais, éviter les galets que l'eau risque de faucher brusquement. Du reste quand la rivière est grosse on ne traverse jamais seul, même à Awsaf qui est l'endroit le plus guéable.

Le plus simple serait de construire un pont et Akli, toujours à la pointe du progrès, a fait cette proposition à la dernière assemblée. Ouali et tous ceux de la bande n'ont cessé de ricaner pendant tout le temps que le marchand de blé parla. Il faut dire qu'ils traversent, eux, par tous les temps et avec facilité. Mais le cheikh même fut opposé à la proposition d'Akli.

— Si Dieu a écrit sur ton front que tu dois mourir dans la rivière, tu y mourras et nul pont au monde ne te sauvera... Que la prière se fasse en ton nom, prophète de Dieu.

C'était la formule rituelle par où débute tout discours soutenu. L'assemblée répondit par les mots d'usage :

— En ton nom, prophète! que la prière et le salut soient sur toi.

— Du temps de nos ancêtres vivait, de l'autre côté de l'eau, une jeune fille fiancée à un jeune homme de chez nous. Quand l'hiver vint, le jeune homme voulut se marier. On eut beau lui dire qu'on ne pouvait célébrer une noce l'hiver, il ne voulut rien entendre.

On alla donc chercher la mariée. Au retour, ceux de la fête trouvèrent la rivière rouge et grossie. Le plus sage pour eux était de retourner, mais leur destin les appelait. Les premiers passèrent. Quand la mariée, parée, voilée et engainée dans ses robes et ses bijoux, arriva, l'eau faucha les jambes du mulet harnaché qui la portait. Tous se ruèrent à la fois dans la rivière, mais le courant était très fort. En contrebas une roche arrêtait l'eau, de sorte qu'elle y faisait une mare. Quand la mariée y arriva, le tourbillon la prit; elle disparut, happée vers le bas, et c'est depuis ce jour que l'on appelle cet endroit « mare de la Mariée », *Tamda nteslit*.

Je regardais Menach qui, fixant vaguement ses yeux bruns sur le cheikh, visiblement n'écoutait plus, car au fil de l'eau, Menach suivait les voiles colorés et fins de celle que la rivière mangea.

Il n'était plus question pour Menach ni pour moi de retourner à nos études en France occupée. L'incertitude de chaque lendemain, l'impossibilité pour nous de faire quoi que ce soit d'autre, parce que nous ne savions rien faire d'autre, nous obligèrent à rester à Tasga et, faute de mieux, nous participâmes à la campagne d'huile.

Chaque matin avant l'aurore, avant que le cheikh du haut de la mosquée eût appelé à la prière de l'aube, bêtes et gens dévalaient par groupes chamarrés et bruyants le chemin tortueux, caillouteux et à pic qui descendait à la rivière. Les femmes se paraient comme pour la fête et d'un groupe à l'autre, se répondaient les tintements métalliques de leurs bijoux d'argent. Les hommes gardaient leurs habits de travail, la plupart avaient des fusils. Les sabots usés des ânes et des mulets heurtaient avec un son mat les cailloux de la route. Dans la pénombre décroissante du jour naissant, par des matinées d'hiver très fraîches, la longue procession d'hommes armés, de

femmes parées, de bêtes chargées descendait à la rivière comme pour l'accomplissement d'un rite. Il flottait dans l'air à la fois une odeur de poudre, de crottin et un parfum de giroflée dont les femmes avaient orné leurs colliers.

Arrivés au bord de la rivière, les premiers groupes attendaient les derniers, car c'est tous ensemble que l'on traverse la rivière, que l'on communie avec l'eau purifiante, parfois traîtresse. Comme il y avait deux gués on se partageait selon la position des propriétés, chacun empruntant le gué qui menait le plus directement chez lui, puis les jeunes gens et les hommes faisaient traverser les femmes, les enfants et les bêtes. Certains étaient plus habiles que d'autres : le grand Ouali et jadis Mouh avaient de véritables diplômes de traversée. On avait un vague mépris pour ceux qui, quand la rivière était trop haute, revenaient sans oser s'y engager. Des novices pour ne pas encourir cette honte ont été emportés par le courant et souvent, la rivière « mange » de jeunes bergers. Tout le village descend alors le fil de l'eau pour voir où la rivière aura « craché » la victime expiatoire. Souvent c'est après plusieurs jours que ceux de la tribu en aval viennent dire qu'un cadavre a été rejeté chez eux sur la grève. Les jeunes gens vont le ramener sur une claie de roseaux, pendant que les vieillards devant eux chantent le chant de ceux qui sont morts loin de leur village, et l'hiver suivant les mêmes hommes recommencent le même rite indéfiniment.

C'est Akli cette année qui s'est chargé de tout nous procurer pour la grande fête rituelle qui clôt la récolte.

Je dois avouer qu'il fit les choses magnifiquement, puisqu'il égorgea deux moutons, qu'il y eut tant de couscous que les grains s'en répandirent partout dans la vaste cour de son moulin à huile. Pourtant tous les

miséreux avertis on ne sait comment s'y étaient donné rendez-vous.

Davda s'était surpassée. Son foulard marocain noir lui couvrait la tête; les grandes franges rouges jouaient sur son visage, glissaient sur sa peau comme pour la caresser, lui retombaient en flot sur les épaules. Des mèches lui sortaient de partout dans un désordre étudié et ses cheveux étaient si fins que seule leur couleur châtaine les distinguait des franges du foulard. L'étoffe transparente d'une robe simple, sans manches et à fleurs blanches donnait des reflets changeants, bizarrement veloutés au cafetan aux couleurs criardes qui était dessous. On devinait la cambrure de ses reins sous sa ceinture montée exprès très haut sur la poitrine. Sous le lourd collier outrageusement parfumé, on voyait la ligne pure de son cou.

Notre groupe était distendu, bigarré. Il avait fallu embaucher du monde pour charger sur les bêtes les marmites, les casseroles, les écuelles, les pots à eau, les grands plats, les gaules, les grandes couvertures de laine et les tambourins qui allaient servir tout à l'heure à la fête des femmes.

Kou était avec nous. Elle avait fait grimper ses enfants sur l'âne que menait notre plus jeune berger. Ibrahim dissimulait son Hammerless sous son ample burnous blanc. Aazi avait sa robe de tous les jours. Idir, sans nous attendre, était parti en avant alors que dans le ciel bleu sombre quelques étoiles attardées scintillaient encore.

Nous descendîmes dans un tohu-bohu indescriptible où se mêlaient les appels des hommes, les fous rires de Kou, les pleurs des enfants, les ordres claironnants d'Akli, les sifflements de Menach appelant Benito qui n'arrêtait pas d'aboyer. Les mendiants faisaient à notre procession une longue traîne de loques noires et rapiécées, de corps noueux et

cassés, de bâtons tordus et massifs qui talonnaient des pieds nus. Les filles émerveillées tâtaient quelquefois, timidement, la robe soyeuse de Davda. L'une d'elles, grisée par les couleurs et les parfums de cette femme presque irréelle, tant elle était belle, finit par lui baiser goulûment la main. Une vieille qui nous suivait n'arrêtait pas de faire pour elle d'une voix chevrotante et cassée des vœux où toujours revenait comme un refrain : « Que Dieu emplisse ton berceau », car, depuis le temps qu'elle venait puiser chez Davda comme chez elle, elle avait fini par savoir la secrète peine qui rongeait la femme d'Akli : Davda comme Aazi n'avait pas d'enfant.

Au bord de la rivière nous attendîmes pour traverser que tout le monde fût là.

— Mais pourquoi ne pas traverser tout de suite? Nous avons des hommes avec nous, ils valent bien les autres, dit Davda en se retournant vers Kou.

— Pourquoi ne pas attendre les autres? Ils nous attendent bien, eux.

Kou avait peur pour ses enfants.

— Oh! je vois! Tu as peur pour ton mari. Eh bien! moi, je vais traverser tout de suite avec Menach, parce que Menach n'a pas peur.

Menach la fixa des yeux, très pâle, et ne répondit rien.

— Nous pourrions peut-être attendre, dit Akli, nous avons trop de bêtes et puis le travail est terminé, rien ne nous presse.

Et comme Davda lançait sur lui un regard où il était difficile de doser le mépris et l'apitoiement, Akli acheva en se tournant vers moi :

— Qu'en penses-tu?

Davda ne me donna pas le temps de répondre :

— N'est-ce pas, Menach, que tu peux me faire traverser la rivière?

— Oui, dit-il comme dans un rêve, l'arc des lèvres durci et blanc.

Il avança comme un automate. Davda avait déjà passé le bas de sa robe entre ses jambes vers l'avant et lui tendait la main. Il la prit machinalement et entra dans l'eau. Il était vers le haut pour briser la force du courant, mais la rivière n'était pas très haute; au milieu elle lui venait à la ceinture. Davda, du reste, s'opposait très vivement au courant. Ils allaient obliquement pour ne pas avoir à couper l'eau à angle droit. Davda, agrippée à son bras, n'arrêtait pas de lui parler, mais lui, les jambes écartées, marchait les yeux fixés sur l'autre berge.

Brusquement, Davda pesa sur lui de tout son poids : il vit bien qu'elle faisait exprès car elle se laissait aller et ne faisait rien pour résister. Il essaya d'abord de la porter ainsi, mais son pied qu'il n'eut pas le temps d'affermir, glissa sur un galet rond. Il tomba à la renverse. Davda n'eut pas un cri, pas un geste. Elle le lâcha brusquement et regagna l'autre rive.

Menach essaya de se remettre sur pied. Il devait avoir l'air assez plaisant car en se débattant il entendait très bien le clair rire, moqueur et prolongé, de Davda sur la rive. L'eau cependant le roulait dans toutes les directions. Il disparaissait, reparaissait, se cognant la tête sur des pierres, s'agrippait à des branches flottantes que le courant emportait avec lui, fermait les doigts sur des poignées d'eau. Il but. Un instant il fut étourdi : d'étranges images traversaient son esprit. Il se ressaisit, se renfloua, essaya de voir où était la rive. Un tronc d'arbre entraîné lui faucha les pieds. Il disparut de nouveau et but encore. Soudain coula dans ses veines comme un grand flux apaisant. Il se sentit reposé : une noce traversait la rivière, c'était Davda la mariée, elle était au milieu de l'eau sur une mule richement harnachée; les femmes

chantaient autour d'elle des airs lents de mariage; c'était la nuit mais on voyait, comme en plein jour, jusqu'au moindre détail des bijoux de la mariée.

Tous les hommes coururent en aval, entrèrent dans l'eau et se tenant par la main, barrèrent le courant. Un mendiant qui avait calé ses pieds contre une grosse pierre au milieu de la rivière agrippa la tête par les cheveux, au moment où le corps lui frôlait la jambe. On mena Menach sur la grève et en lui pressant sur le ventre on lui fit dégorger une énorme quantité d'eau. Il avait les paupières bleues et enflées, des contusions sur la figure et aux mains. Comme il titubait en marchant on le fit monter avec les enfants de Kou.

Un soleil assez chaud ne tarda pas à paraître et Menach malgré les conseils d'Aazi, garda sur lui sa chemise mouillée. Vers midi le couscous était prêt; il y en avait tant qu'il en restait encore après que les mendiants avaient mangé et rempli leurs écuelles. Nous répétions entre hommes pour la centième fois la même discussion sur la récolte de cette année, la rivière, la mare de la Mariée, quand Menach qui nous avait quittés me toucha doucement l'épaule par-derrière et me fit signe de le suivre.

Par un chemin à peine visible entre les ronces et les broussailles, il me mena dans une espèce de niche, où nous nous étendîmes tous les deux à plat ventre. Un peu plus bas, dans un cercle de terre battue que les ronces et les ormes entouraient de toute part, les femmes préparaient l'ourar.

— Regarde, me dit Menach, elle va danser.

Davda effectivement se levait, mais Menach, qui fixait un regard ardent sur elle, ne pouvait pas savoir à quel point j'étais loin de l'ourar et de lui. Devant mes yeux ouverts toutes les images se brouillaient. Je suis incapable aujourd'hui de dire ce qui s'est passé par la suite, mais après tant de mois je vois encore

très exactement chacun des gestes qu'Aazi fit. J'entends son clair rire, je vois ses doigts battre le tambourin et ses bracelets d'or s'entrechoquer au rythme de la danse, je la vois tournoyer et faire bouffer sa robe blanche, je peux répéter tous ses mots, redire tous ses ordres. L'ourar n'était plus pour moi qu'un bruit confus mais tout ce qui touchait à elle se gravait en moi avec une lancinante précision. Tout tournait, tout tintait autour de moi. Pour échapper à l'envoûtement je me levai brusquement. Menach me dit seulement :

— Ne m'attendez pas, Mokrane, je resterai ici jusqu'au soir.

Je ne pris pas garde à ses paroles et partis en courant, le laissant étendu sur le dos, les yeux fixés sur le ciel où des nuages noirs fuyaient très vite vers le sud.

Akli avait déjà fait recharger les bêtes. On envoya chercher les femmes : il fallait partir tout de suite car l'orage menaçait. Je n'ai gardé aucun souvenir du retour.

La nuit il me fut impossible de dormir. Les vallées se passaient l'une à l'autre des paquets de nuages noirs. Une atmosphère lourde me tenait éveillé. Je me levai trois fois pour arpenter les neuf mètres de mon balcon. Trois fois, Aazi me demanda ce que j'avais et trois fois je répondis entre mes dents que je n'avais rien. Vers 2 heures du matin des mugissements sourds et prolongés ou des bruits secs, comme de plaques de tôle que l'on battrait, parcoururent d'un bout à l'autre la montagne. Des éclairs illuminaient brusquement ma chambre qui retombait ensuite dans une obscurité plus opaque. Un vent furieux s'acharnait sur les fenêtres, sifflait sous la porte. On entendait çà et là un bris de tuiles arrachées aux toits. J'allai fermer les volets. Coupé par le tranchant aigu des lames des persiennes, le

vent faisait : hou... hou... en passant à travers. Puis il cessa. De gros grêlons battirent les tuiles à coups irréguliers avant d'aller rebondir au sol ou sur le balcon. Le ciel se déversa d'un coup et en un instant des trombes d'eau firent ruisseler toutes les gouttières. Le vacarme dura bien une demi-heure puis, comme sous la baguette d'une fée, la pluie et le vent cessèrent; les nuages restèrent comme figés au haut du ciel.

Ne pouvant plus ni sortir ni dormir, j'allumai et pris sur ma table de nuit une lettre d'Idir que j'avais déjà lue deux fois. Mais les mots défilaient sous mes yeux sans que je pusse un instant fixer mon attention sur eux. La respiration régulière d'Aazi rythmait le lourd silence qui avait succédé à la grande tourmente. Elle était étendue immobile à côté de moi. Ses paupières étaient closes sur ses longs cils noirs, mais ses traits étaient crispés comme si dans son sommeil même elle faisait quelque effort.

L'arrivée de Menach m'offrit une opportune diversion. Il rentrait seulement de la rivière et comme de lourdes gouttes s'étaient remises à marteler le sol, du bout de son bâton de frêne Menach frappait à toute volée la porte d'entrée. Je courus lui ouvrir. Il était tout trempé car il avait fait sous l'orage une bonne partie du chemin. Il dit « bonjour » entre ses dents, puis tête baissée, entra dormir.

Le lendemain il ne se leva pas et le soir il eut 40° de fièvre. Il toussait et essuyait à chaque instant ses yeux emplis de larmes. Aazi alla lui rendre visite le soir même et dès qu'elle l'eut vu ne le quitta plus. Les femmes habituées à la voir tout mener la laissaient faire comme à l'ordinaire, mais moi, qui devinais maintenant jusqu'à ses plus intimes pensées, je voyais bien qu'elle y mettait une ardeur, un énervement qui ne lui étaient pas habituels.

Le quatrième jour, Menach s'assoupit. Il dormait

si profondément que nous crûmes qu'il allait beaucoup mieux. Aazi qui, depuis qu'il était malade, ne l'avait quitté que deux fois pour venir s'assoupir une heure d'un mauvais sommeil, entra se reposer.

Vers 2 heures du matin la mère de Menach vint cogner à notre porte. Le malade allait très mal. Il ne s'était pas réveillé, mais il ne cessait de délirer.

Nous trouvâmes Sekoura, mon père, Na Ghné, Akli, autour du lit de Menach. Dès qu'elle m'eut vu, Na Ghné vint à moi :

— Il ne risque plus rien, dit-elle, il est sauvé.

Davda qu'on avait envoyé chercher se faisait attendre. Elle arriva enfin, avec le soleil levant, les yeux gonflés de sommeil, avec sur la figure je ne sais quoi d'animal qui rendait sa beauté âpre. Elle partit vite, sous prétexte de traire ses vaches et ses chèvres et donner des ordres aux bergers.

Les autres partirent un à un et il ne resta bientôt plus dans la pièce que Kou, Aazi et moi ; Menach ne délirait plus. Une fois cependant, il s'assit sur son lit, ouvrit à moitié les yeux, regarda vaguement devant lui et dit presque distinctement : « Oui, vieillard, c'est ici Taasast, Taasast de Tasga de la tribu des enfants de Yacoub. Sois le bienvenu. Tu peux avancer », puis, il reposa sa tête. Depuis deux ou trois ans déjà la voix douce et modulée de Menach avait mué ; elle était devenue chaude et grave, mais devant le vieillard de son rêve, Menach avait retrouvé la voix de son enfance.

Kou, effacée dans un coin, n'avait pas bougé. J'étais sûr cependant qu'elle avait entendu. Nous sortîmes très tard de la chambre où Menach continuait maintenant un sommeil paisible. En chemin, nous ne nous dîmes rien. Quand nous fûmes près de la grande porte où nous devions nous séparer, Kou dit, comme se parlant à elle-même :

— Les paroles de Menach sont étranges, son rêve

à dû être un beau rêve. Nous le lui ferons raconter quand il sera guéri. Pourvu seulement qu'il s'en souvienne!

Nous entrâmes chez nous; Aazi répéta comme en écho :

— Oui pourvu seulement qu'il s'en souvienne.



Aazi savait bien que ma mère ne lui en voulait que parce qu'elle n'avait pas d'enfant. Pour la mortifier, les femmes venaient lui rapporter toutes les naissances de Tasga et de quatre lieues à la ronde. Chaque fois que l'occasion s'en offrait, elles répétaient devant elle le catalogue des mères de nombreux enfants. Ma mère surtout insistait sur ce que Dieu ne bénissait que les vertueux; elle ne le disait pas, mais chaque fois ses mots laissaient entendre que la stérilité d'Aazi était une punition de ses péchés. Cette idée de sa damnation, de son inutilité, pénétrait dans l'âme de ma femme comme une vrille. Elle descendait chaque jour un peu plus profondément en elle, elle empoisonnait ses joies et quand par hasard Aazi paraissait un instant se détendre et oublier ma mère, par un détour subtil de conversation, se chargeait de la ramener à cet unique propos. Elle enviait Kou dont l'embonpoint visible montrait qu'elle allait avoir un troisième enfant : pourquoi Dieu bénissait-il ainsi à l'excès l'union de Kou et pas du tout celle d'Aazi? Kou, elle, était féconde; elle était, comme la terre, maternelle et généreuse, ses seins gonflés et déjà tombants, aux yeux d'Aazi, ne la déparaient pas.

Elle, du reste, prenait la chose du bon côté :

— Moi, disait-elle, j'en ai déjà trop et toi tu n'en as pas du tout. Tiens, je t'en donne un.

Et elle tint parole; de ce jour, Idir vint remplir notre maison de sa petite voix aiguë.

Ma femme employa tous les moyens connus contre la stérilité. Avant l'hiver Na Ghné avait chargé sur son dos un grand panier d'osier et était allée dans les villages alentour mendier chez toutes les mères pour une femme en qui Dieu ne voulait pas faire descendre sa grâce. Parmi toutes ces aumônes symboliques, l'une devait véhiculer sur Aazi le principe de fécondité de celle qui l'avait donnée. Mais l'hiver passa sans que la magique transfusion se fût opérée.

Nous dûmes alors recourir à la solution que le cheikh m'avait un jour proposée. De concert avec Davda, Aazi décida d'aller en pèlerinage au tombeau sacré d'Abderrahman des At-Smaïl. Akli s'offrit à nous prendre dans sa plymouth, mais il conduisait encore comme un novice et nul de nous ne voulait faire les frais de son inexpérience. Nous grimpâmes donc sur des mulets et prîmes le chemin de la rivière.

Le cheikh et Na Ghné, qui étaient tous les deux des adeptes du saint, saisirent cette occasion pour venir avec nous. Menach aussi nous accompagna, le cheikh lui ayant dit que c'était le démon de la rivière qui l'avait frappé lors de sa dernière maladie et que le seul moyen d'en être entièrement débarrassé était d'aller demander l'intercession du grand saint. Menach a d'abord refusé de venir mais, Davda ayant beaucoup insisté, il a enfin accepté.

Nous rattrapâmes en chemin une troupe de femmes et d'hommes des Iraten et nous fîmes route ensemble vers le tombeau du saint, dont la ronde coupole nous apparut enfin l'après-midi.

Dès notre arrivée, une multitude de vieilles femmes sorties de partout entourèrent Aazi. Elles la tiraient par sa robe, son foulard, lui baisaient les mains, quémandaient toutes à la fois une aumône, faisaient des vœux pour elle. Quand elle eut distribué toute la

monnaie qu'elle avait sur elle, elle puisa dans la mienne. Na Ghné réussit enfin à disperser l'essaim des mendiantes qui s'en allèrent les unes continuant à faire des vœux à haute voix, les autres jurant et grognant. Deux d'entre elles finirent par se prendre aux cheveux et il fallut toute l'autorité de Davda pour les séparer.

Nous partageâmes avec de nombreux pèlerins la galette, les figues, le petit lait, les gâteaux au miel que nous avions apportés, puis chacun de nous alla mettre son obole dans la boîte spécialement aménagée à cet effet à l'intérieur de la chapelle. Quand vint le tour d'Aazi, elle enleva ses souliers, s'avança vers la tombe, baisa l'étendard chatoyant qui flottait au-dessus, puis :

— Abderrahman, dit-elle...

Et elle tendit la main.

— Abderrahman, tu m'as laissée seule toute nue devant la volonté de Dieu. Secours-moi. Donne-moi un fils et je lui donnerai ton nom, Abderrahman.

Les vieilles, assises en rond autour du catafalque, et qui toutes faisaient partie de la confrérie du saint, ajoutèrent d'elles-mêmes :

— Par ton entremise, qu'il en soit ainsi, Abderrahman !

— Ma mère est une de tes fidèles. Elle t'implore jour et nuit et psalmodie chaque soir tes louanges, Abderrahman l'oublieux.

— Ne profère pas de blasphème, ma fille, dit une des vieilles en la tirant par le bas de sa robe. Va au saint dans l'humilité de ton cœur, prosterne-toi.

Aazi se prosterna très bas, resta un instant ainsi, puis, se laissant tomber entièrement sur le catafalque, l'embrassa :

— Sauve ma maison de la désolation et mon sein de la stérilité et je reviendrai égorger un bœuf en ton honneur, compatissant Abderrahman.

— Qu'il en soit ainsi par l'entremise des quarante saints des Manguellet, dit la vieille qui devait être du même pays que ma femme.

Jugeant qu'Aazi était restée assez longtemps à l'intérieur, j'entrai derrière elle.

— Ma mère, dit-elle en parlant à la vieille, voici mon mari, voilà trois ans qu'il m'a épousée pour que je lui donne des garçons et Dieu ne veut pas.

— Ma fille, tends les mains, la paume vers le ciel.

Aazi tendit les mains, toutes les vieilles en firent autant.

— Je te demande de tendre toi aussi les mains, me dit Aazi.

La vieille fit alors au saint une longue prière pour qu'il exauçât cette jeune femme. A chaque arrêt de sa litanie ses compagnes, assises, faisaient : « *Amin,* » comme machinalement. On lisait dans leurs yeux leur émerveillement devant la beauté de cette femme et qu'elles ne comprenaient pas qu'une injuste infirmité pût mettre tant de douleur dans un corps si parfait.

Aazi s'était levée :

— Rabaisse la tête, ma fille, devant la volonté de Dieu, afin que lui et Abderrahman ne laissent point ton sein stérile comme les sources d'été.

Aazi inclina de nouveau le front. La vieille lui mit la main sur la tête.

— Abderrahman, dit-elle trois fois, féconde leur union pour qu'ils ne soient pas l'un à l'autre une charge.

Je garde cette phrase gravée dans ma mémoire. Seule une grande expérience de la vie et la longue fréquentation des saints t'ont dotée de ce pouvoir de lire aussi clairement dans les cœurs, bonne vieille que j'ai rencontrée un jour par hasard au tombeau d'Abderrahman, que je ne connaissais pas, qui ne me connaissais pas, à qui nul n'avait raconté notre histoire, mais qui as lu à travers nous dans nos cœurs

que nous nous forcions à nous aimer comme jadis, que nous nous agrippions, pour ne pas nous injurier, au souvenir de sentiments qui n'existaient plus, que nous nous mentions pour pouvoir plus longtemps nous souffrir, mais que nous étions las de toujours nous refléter vainement l'un l'autre, sans que rien vînt amener dans notre amour un élément de diversité. A quoi bon tant nous aimer, si nous étions, nous, la fin, la pauvre fin de notre amour, bonne vieille du tombeau d'Abderrahman, qui aviez tiré cette divination du fond de votre vieux cœur?

Aazi comprit cette phrase comme moi. J'en étais d'avance certain. C'était même cette trop exacte concordance de nos sentiments, de nos gestes les plus ordinaires qui avait marqué entre nous le début de la lassitude, en nous enlevant l'illusion charmeuse et la volupté de chercher l'autre et de le trouver différent.

— Je te demande de sortir, me dit-elle.

Je partis à reculons car il ne faut jamais présenter le dos au saint. En remettant mes souliers sur le seuil je vis Aazi s'affaler sur les genoux de la vieille, et, de dehors, je l'entendis qui éclatait en sanglots.

Quand le tour du cheikh vint d'entrer, il fit sortir toutes les femmes. Nous l'entendîmes prier, puis sa voix s'éleva. Quand il en vint aux vœux qui terminent la prière, il finit par parler d'une voix forte :

— Abderrahman, Dieu et ses saints se désintéressent-ils de nous? Le très puissant a suscité entre les infidèles une grande tourmente, sans doute en punition de leurs péchés, car les soucis de ce monde leur font oublier l'autre, mais nous, pourquoi nous punir avec eux? Nous suivons la loi de Dieu et si nous péchons quelquefois tu sais bien, docte Abderrahman, que la perfection n'appartient qu'aux sages. Pourquoi des querelles que les fous ont suscitées priveraient-elles nos mères de la chair de leur chair et nos jeunes femmes de leurs jeunes époux? Ramène

dans les rues de Tasga Ahcène des Iboudrarène, Akli des enfants de Malek, Azouaou, Kaci. Fais que je ne meure pas avant de les voir.

« Mais dès qu'ils seront là, fais que je disparaisse, car le monde, Abderrahman, n'est plus tel que tu l'as laissé. La montagne est profanée de partout, et les fils de ceux qui t'écoutaient comme un second prophète y ont fait pénétrer des coutumes qui feraient se dresser tes cheveux sur ta tête. Ils ne suivent plus les lois, le jour est proche où ils ne parleront même plus la langue de leurs pères. Abderrahman, fais que ce jour-là, si je n'ai pas encore rejoint le pardon de Dieu, mes oreilles soient sourdes et mes yeux aveugles. *Amin.*

Quand le cheikh sortit, il avait le visage tourné vers nous : dans la fièvre de son exaltation il avait oublié qu'on ne doit jamais montrer au saint que son visage.

***

Pour comble, Sekoura depuis longtemps n'amenait plus que rarement Idir chez nous. Il y avait quatre mois qu'elle avait eu son dernier-né, un gros garçon joufflu qu'elle avait appelé Meziane « le petit », et depuis, elle n'était plus revenue.

Un jour, dependant, elle mit sa robe la moins usée (car pour des neuves, il y avait longtemps qu'elle n'en avait plus), changea la gandoura d'Idir, le prit par la main, mit Meziane sur son dos et s'en vint d'un pas timide chez nous. Elle frappa très discrètement à la porte et la voix un peu fatiguée d'Aazi dit de derrière la porte :

— *Oua Akka?* Qui est là?

Elle voulut répondre simplement : « *Dh nek.* C'est moi. » Les mots se serrèrent dans sa gorge, elle ne répondit rien. Elle avait envie de fuir à toutes jambes

comme une voleuse, tant sa pauvre vieille robe usée lui faisait honte.

Aazi vint ouvrir :

— *Dh kem a Kou?* C'est toi, Kou?

Kou, son nom de jeune fille! Aazi n'avait donc pas oublié : Sekoura fut mise en confiance. Elle essaya de sourire.

— *Laaslama!* Bonsoir...

Elles s'embrassèrent à plusieurs reprises leurs mains serrées. Sekoura sentit contre ses lèvres le contact des mains lisses d'Aazi. Elle regarda les siennes gercées et brunies par les travaux du ménage et de nouveau elle eut honte d'elle-même.

Mais Aazi, toute à la joie de la revoir, lui posait plusieurs questions, dont elle n'attendait pas la réponse, embrassait Meziane, les conduisait par la main vers l'intérieur, puis s'avisant :

— Comme tu es jolie, mais comme tu es maigre, ma pauvre Kou!

Elle examinait le regard cassé de ces yeux las, ce profil souffreteux de pauvresse, ce corps rompu, tout défiguré par plusieurs grossesses successives, ces pieds nus déchirés par les cailloux des chemins, ces seins opulents et lourds de nourrice, cette pauvre toilette décente. Elle vit les yeux d'Idir agrandis par la faim dans sa figure jaune d'enfant qui mangeait rarement à sa faim et pas toujours de ce qu'il voulait. Il s'essayait tout de même à rire, mais c'était d'un pauvre rire chétif, tout de suite il s'arrêtait comme s'il avait peur de crier.

Une pitié immense saisit Aazi pour cette loque qui avait été sa compagne de jeux, parfois de rêves. Kou luttait encore, pour sûr; témoin cette robe propre, le burnous blanc d'Idir, mais Kou ne lutterait pas longtemps encore contre des éléments qui dépassaient trop ses forces; bientôt elle cesserait de se débattre et le courant alors l'envelopperait, la rou-

lerait, la jetterait quelque part comme une épave jusqu'au jour où... mais Kou est là, la jolie Kou de Taasast, Kou qui a maintenant trois enfants, quand elle, Aazi, n'en a pas.

— Kou, voici le placard où tu volais la confiture de ma belle-mère. Tu te rappelles? Tiens, envoie Idir voir s'il en reste encore un peu.

Kou, au contraire, serrant son fils contre elle, lui défendit de s'éloigner de peur qu'il ne cassât quelque chose. Elle était gênée, se comportait vraiment comme une pauvresse dans la maison d'une grande dame, osait à peine lever les yeux sur cet intérieur si propre, si élégant et où pourtant elle avait été comme chez elle.

— Justement j'allais déjeuner. Nous allons manger ensemble.

Il fallut l'entremise de tous les saints pour que Sekoura acceptât. Elle mangea gauchement, timidement, comme si elle avait peur de toucher au couscous. Idir, lui, malgré les ordres de sa mère, appliquait consciencieusement sur sa galette une grosse motte de beurre qu'il avait d'abord traînée sur le parquet.

Kou ne parlait pas, et toujours ces yeux baissés dans ce minois fatigué qui avait été joli. Elle resta longtemps sans rien dire. Cinquante fois déjà les mots qu'elle devait dire à Aazi et qu'elle avait soigneusement préparés lui étaient venus à la bouche, mais elle n'osait pas. Elle aurait trop l'air d'une mendiante ou de quelqu'un qui abuse d'une amitié d'enfance. Elle trouvait absurdes tous les mots qu'elle avait arrangés d'avance et les minutes passaient. Elle avait pourtant un immense besoin de quelques vieilles robes qu'Aazi ne mettait plus, d'un peu d'orge qui ne servait qu'au mulet de la maison.

Elle regardait Idir dévorer sa tartine : deux filets de

beurre fondu lui coulaient des bords des lèvres et Aazi les lui essuyait de temps à autre en riant :

— Va, qu'il se gave, il n'est pas sûr qu'il y aura quelque chose à manger ce soir à la maison. Alors?

Elle se décida et comme quelqu'un fait un effort pour soulever un lourd fardeau, bredouilla :

— Je suis venue...

La porte fut poussée du pied par quelqu'un qui n'avait pas frappé. Davda se précipita dans la chambre :

— Sois la bienvenue chez nous, dit-elle, et tout de suite elle accabla Idir de baisers, Aazi de questions et Sekoura du tintement de ses bijoux d'or qu'au hasard savamment calculé de ses gestes, quand elle parlait, elle fit voir sous tous les angles.

Aazi échangea avec Sekoura un regard complice. Par bonheur Akli qui venait de rentrer hélait Davda; elle sortit comme elle était venue, en coup de vent.

Cette entrée intempestive, surtout ce regard d'intelligence échangé avec Aazi eut pour effet de briser la glace. Kou n'hésita plus et raconta tout à son ancienne camarade.

Depuis qu'il était revenu de Nedroma, Ibrahim avait vécu sur les bénéfices de son épicerie.

Quand il ne lui resta plus un sou, il essaya de rouvrir son magasin, mais on avait, pendant son absence, distribué aux autres commerçants de Nedroma tout le contingent des denrées rationnées. Quant aux autres, autant dire qu'elles n'existaient pas. Ibrahim vendit son fonds de commerce et revint à Tasga. En un an il dépensa tout l'argent que cette vente lui avait rapporté et comme c'était tout ce qu'il avait, ils avaient tout de suite été dans le besoin. Il alla travailler sur la route, et, pour garder sa place, fit ce que faisaient presque tous ses camarades : il apportait de temps à autre des œufs, un poulet au chef cantonnier; certains jours de marché il faisait

16 kilomètres pour ramener au chef un grand quartier de viande qu'il payait évidemment lui-même; pendant ce temps ses trois enfants, sa femme, sa mère et lui-même, n'en mangeaient pas à la maison; l'été il fauchait les foins du chef; l'automne, il labourait ses terres pour la moitié du salaire normal, tout cela pour toucher 50 francs à la fin d'une journée où il aurait creusé, cassé des pierres sous le soleil, la pluie et le vent.

Les mots coulaient, monotones, sans timbre, de la bouche de Sekoura. Aazi l'écoutait et le tableau misérable ou tragique de la dure vie de la maison d'Ibrahim passait au fur et à mesure devant ses yeux.

Quelquefois un sentiment de révolte prenait Ibrahim devant le profil d'oiseau de proie, les yeux bleus, les lèvres minces du chef, et il lui aurait volontiers envoyé son poing dans la figure, mais la pensée des trois mioches en guenilles, des joues jadis pleines et maintenant creuses de Sekoura le ramenait se courber résigné sur la brouette, la pelle, la pioche et sa misère, comme un bœuf sous le joug. Se plaindre? A qui se plaindre? Aux autorités compétentes, bien sûr. Leur compétence se moquait bien de ses trois mioches et de sa femme. Revenir le soir devant eux sans même les malheureux 50 francs qui les empêchaient de s'éteindre doucement d'inanition, de partir comme une chandelle s'éteint, cela, non, il ne le pouvait pas et il était prêt à tout avaler pour l'éviter.

Entre-temps Sekoura qui s'occupait des champs tomba malade. Ibrahim attendit que Dieu la guérît. Elle ne guérit pas. Il fallut appeler le médecin. Le plus proche était à 18 kilomètres. C'était le médecin de l'État. Il devait en principe passer tous les quinze jours à Tasga soigner gratuitement les malades indigents de la tribu. Mais il y avait cinq mois que personne ne l'avait vu. Lui payer le déplacement? Ibrahim n'avait pas d'argent.

Le chef, pendant ce temps, fut plein de prévenances pour lui. Il lui défendit les cadeaux, le soir le laissait partir avant les autres parce que Sekoura, malade, pouvait avoir besoin de lui; il demandait chaque matin des nouvelles de la malade. Un soir même, il poussa la complaisance jusqu'à prendre Irahim à part :

— Dieu, dit-il, veut tout ce qui arrive. Je voudrais avoir assez d'argent pour soulager mes amis, je leur en prêterais sans intérêt, je leur en donnerais s'il le faut, mais le Tout-Puissant n'a point voulu faire de moi un homme riche et c'est tout juste si je suffis à mes besoins.

Il tâchait de rendre pitoyables ses yeux froids. Ibrahim savait très bien que le chef s'était considérablement enrichi sur le dos de tous ceux qui transpiraient sur toutes les routes de l'arrondissement, mais il savait aussi que le chef était si avare qu'il privait les siens. Il fit un signe évasif et partit. A peine avait-il fait quelques pas que le chef l'appela :

— Ta situation me navre et tu es un bon ouvrier. Si tu as besoin d'argent je vais tâcher de décider mon frère à t'en prêter un peu.

Le frère du chef était un vaurien qui n'avait jamais rien su faire de sa vie. Dans la maison il ne comptait pas; il entrait pour manger et le reste du temps suivait dans ses pérégrinations la bande à Ouali. Sous son nom, cependant, le chef faisait plusieurs affaires profitables.

Ibrahim trouva sa femme plus mal qu'elle n'avait jamais été. Elle disait d'une voix calme qu'elle allait mourir, on sentait qu'elle en était convaincue et que cela lui était indifférent.

— Tu es fort, Ibrahim, disait-elle, tu es jeune et tu es honnête. Dieu récompense toujours ceux qui sont dans la voie droite.

Ibrahim était si plein de ce qu'il voyait et entendait

qu'il ne pensa même pas au chef à cet endroit : ah! oui, Dieu récompense toujours les purs.

— Tu surmonteras tout cela et tu redeviendras riche. N'oublie pas seulement les enfants.

Elle lui disait cela parce qu'elle pensait à la femme qu'il prendrait quand elle serait morte. Elle détourna la tête pour ne pas faire voir ses larmes.

— Ne parle pas, dit Ibrahim. Va, repose-toi, tu me diras tout cela demain.

Le lendemain, Ibrahim fit venir le Dr Nicosa, fils d'un maçon italien naturalisé français. Le chef avait promis un peu d'argent; Abrahim pourrait bien trouver le reste ailleurs.

Il laissa le docteur avec Sekoura et Idir et partit au travail; il ne fallait pas perdre les 50 francs de cette journée. Dès qu'il arriva, le chef l'appela et, le prenant de nouveau à part :

— Mon chien de frère, lui dit-il, a un cœur de roumi; ce n'est pas un musulman. Il ne veut te prêter l'argent qu'à 20 pour cent et encore ne l'y ai-je décidé qu'avec peine. Vois si cela te va, mais je sais que tu accepteras, car qu'est-ce que l'argent auprès de la santé d'un membre aimé de notre famille?

Le chef avait des usages, il n'avait pas dit : « D'une femme. » Ibrahim accepta et partit le soir, emportant dans sa poche l'argent qui lui fut remis tout de suite et dans son esprit l'image de l'éclat dont s'allumèrent les yeux du chef quand le marché fut conclu.

Le docteur diagnostiqua une typhoïde, jointe à une grande faiblesse générale : il fallait hospitaliser Sekoura, la suralimenter à sa convalescence. M. Nicosia demanda des honoraires qui firent s'écarquiller les yeux d'Ibrahim qui jamais, depuis qu'il travaillait sur la route, n'avait compté tant d'argent à la fois. Il fallut recourir à Akli qui, lui du moins, sur le conseil de Davda, n'exigea pas d'intérêt.

Sekoura fut hospitalisée et au bout de quatorze jours de bains de glace, de diète, de piqûres, guérit. Elle revint à Tasga, mais Ibrahim avait beau faire, il n'arriverait pas à lui payer la nourriture abondante que le docteur avait prescrite et puis il fallait maintenant payer le chef et Akli. Pour faire des économies on réduisit les rations déjà bien maigres de couscous et Sekoura vit ses trois enfants perdre peu à peu leurs couleurs et leurs chairs. Passe encore pour elle et Ibrahim, passe pour sa belle-mère, mais les enfants! Aujourd'hui, elle n'en pouvait plus et c'est pour cela qu'elle était venue.

Elle avait fini qu'Aazi la regardait encore, comme si elle attendait la suite. C'était donc là la femme dont elle avait dans ses insomnies tant de fois envié la maternité, un pauvre être soumis à toutes les souffrances du corps, à toutes les douleurs de l'âme. Aazi s'éveilla comme d'un rêve. Elle serra fort la figure de Kou contre la sienne et, fondant en larmes :

— Kou, dit-elle, ma pauvre Kou.

Elles pleurèrent toutes les deux longtemps, puis Aazi se levant alla prendre pêle-mêle dans son coffre de mariée des robes, des fichus, des foulards, des tricots, qu'elle fourrait en vrac dans les bras chargés de Kou. Quant à l'orge, elle allait, dès le soir, le lui faire charger sur le mulet par notre petit berger.



Pendant des jours Aazi attendit les effets de la baraka d'Abderrahman, mais les jours passèrent, puis les semaines et puis tous les mois de l'hiver. Quand le printemps reparut, rien n'avait changé pour elle. Sa situation devenait plus difficile chaque jour car que faisait-elle dans notre maison, si elle n'avait pas d'enfant? Passe encore pour moi, mais pour mes parents, c'était miracle qu'ils aient consenti à la

garder si longtemps, mais que faire? Elle avait employé tous les moyens connus d'elle.

D'autres fois elle était si lasse, si fatiguée de tous les reproches muets ou réels de ma mère, de la méchanceté de toutes celles qui étaient heureuses de la voir stérile, de mon caractère bizarre et pour elle inexplicable, qu'elle avait hâte d'en finir. Va, qu'elle soit répudiée pour qu'enfin elle soit délivrée de tout cela.

Un jour Ramdane viendrait lui faire un long discours où sa complète inutilité de femme stérile serait discrètement mais nettement prouvée, il lui souhaiterait d'être heureuse ailleurs, puis répéterait trois fois la formule canonique de répudiation et elle partirait. La seule idée de ce départ l'emplissait d'effroi. Elle ne concevait pas qu'elle pût vivre ailleurs que dans cette maison où elle avait grandi.

C'est par Na Ghné que j'ai su tout cela plus tard. Na Ghné avait épuisé toutes les ressources de son imagination, toutes les recettes de sa vieille expérience. Il ne restait plus qu'un moyen : la hadra de Sidi-Ammar, mais les hommes n'accepteraient jamais, à moins que par l'intermédiaire d'Akli on ne pût me convaincre, moi du moins. Davda non plus n'avait pas d'enfant; alors elles pourraient y aller ensemble. Akli, il est vrai, ne semblait pas s'en inquiéter beaucoup et il s'apprêtait à prendre sa femme avec lui à Aïn-Beida, où il avait un commerce de grains et où il venait d'acheter ce qu'il appelait modestement une petite villa, mais Aazi savait que, malgré ses airs sereins, la même pensée rongeait secrètement le cœur de Davda.

Akli ne savait rien refuser à sa femme. Nous dîmes à mes parents que nous allions en pèlerinage au tombeau du saint des At-Smaïl et, pour ajouter à la vraisemblance, nous prîmes Menach avec nous. Pour ne pas attirer l'attention, Aazi et Davda mirent leurs

plus vieilles robes. Je mis mon revolver dans ma poche, Akli suspendit à son épaule son Hammerless chargé, et notre caravane se mit en route de grand matin vers la blanche coupole de Sidi-Ammar. Nous arrivâmes à la nuit tombante devant la porte de bois du saint, peinte de plusieurs couleurs.

Une atmosphère lourde, rendue opaque par la fumée des pipes de haschich, dont les petits feux rouges piquetaient l'ombre partout, noyait des groupes d'hommes et de femmes accroupis en rond. Tout au fond, à côté de la lampe d'argile, un visage extraordinairement osseux, un profil coupant comme une lame, des yeux foncés, un collier régulier de barbe noire et, couronnant le tout, un énorme turban vert. C'est de ce coin que sortaient des notes de violon cadencées comme la musique des nègres, mais on ne voyait pas l'instrument. Dans chaque groupe les hommes se passaient de bouche à bouche la petite pipe d'où sortait ce parfum agréable qui imprégnait tout à l'intérieur, cette fumée propice au rêve, et qui estompait les lignes, noyait les durs contours. Les flammes d'une multitude de bougies tremblaient dans tous les coins.

Nous entrâmes. Nul ne fit attention à nous et nous allâmes former nous aussi un groupe dans un coin. Soudain un grand coup d'archet du turban vert fit gémir le violon; un tam-tam battit à se rompre; les chuchotements se turent. Tout le monde se leva pour laisser libre l'espace du milieu. Puis une vieille femme vint conduire une à une au milieu de la salle toutes les jeunes femmes qui étaient venues subir la hadra. Elle les entassa toutes en une grosse masse vivante où l'on ne distinguait rien que des étoffes parce que toutes baissaient la tête.

La musique pendant ce temps continuait. Elle était sauvage, monotone, martelante, déchaînée ou au contraire caressante et douce comme un baiser.

Dans chaque coin des hommes, des femmes étaient secoués de frissons; ils gloussaient de partout, remuaient convulsivement les épaules au rythme du violon. Un second coup d'archet prolongé et plusieurs hommes à la fois, rejetant leurs burnous, poussèrent un cri de bête fauve et sautèrent au milieu de la pièce; ils se tenaient par les bras et dansaient. On entendait par intervalles les craquements de leurs os. Des femmes, des hommes encore, des jeunes gens fougueux, des vieillards, dont le délire orgiaque décuplait les forces, sautèrent à leur tour et, se tenant aussi par les bras, formèrent autour du tas immobile des jeunes femmes stériles un cercle délirant.

Pelotonnée sur elle-même, la tête sur les genoux de Davda et couverte d'un foulard noir, Aazi laissait déferler sur elle ce déchaînement de rythmes démoniaques et de râles extatiques dans l'espoir qu'un pareil déploiement de force bestiale allait éveiller dans son sein un souffle de vie. Une toute jeune femme vint lui enfoncer sa tête crépue dans les côtes; elle sentait sur son dos le poids lourd d'une autre qui se laissait entièrement tomber sur elle. Pour ne pas pleurer elle serrait les dents sur ses genoux, se crispait tout entière contre les larmes qu'elle sentait l'envahir.

La hadra dura plus d'une heure. Aazi entendait tomber un à un comme des masses les corps épuisés des fakirs que les autres, ceux de leurs confrères dont ce n'était pas là l'air de danse, emportaient dans un coin, après avoir couvert d'un burnous leurs membres en sueur. Au bout d'une heure, il n'en restait plus que deux que la musique ne voulait point lasser. L'homme au turban vert, d'une voix caverneuse, appela les chaouchs qui se mirent à plusieurs pour enfin abattre les deux hommes déchaînés. Un dernier gémissement très doux du violon, des coups cristallins et espacés de tam-tam et ce fut la fin de la hadra. Un grand silence succéda à tant de vacarme;

on n'entendait plus que de loin en loin les derniers râles des fakirs couchés dans différents coins.

Elles se levèrent toutes deux. Akli n'ayant pas pu supporter le spectacle était déjà dehors. Elles sortirent tout de suite sans plus rien demander, sans regarder en arrière, tête baissée, écrasées par la frayeur et la honte; mais qu'importe? Il le fallait bien.

Le retour se fit en silence et Akli même ne trouva pas la moindre période pour stigmatiser ces pratiques barbares.

***

Puis la longue attente recommença. Aazi passait du fol espoir à l'abattement. Elle ne sortait plus que très rarement pour éviter les allusions, les petits coups d'épingle que toutes s'acharnaient à lui prodiguer. Lathmas venait la voir presque chaque matin. Seules les visites de Na Ghné la consolaient car Na Ghné, dont c'était le métier d'aider à venir au monde tous les bambins de Tasga, ne parlait jamais d'eux; à l'entendre il n'en naissait plus et quand Aazi, ne pouvant plus retenir en elle cette idée qui la minait, lui posait des questions ou seulement aiguillait la conversation là-dessus, Na Ghné soudain prenait le pot à eau, pour aller arroser les basilics du balcon ou bien répondait à des voix qui ne l'appelaient pas.

Les nouvelles de la guerre rompaient à peine cette atmosphère d'angoisse. Les hommes bêtement recommençaient à se passionner pour l'un ou l'autre champion : peu avant l'Aïd, ou-Vlaïd, le maquignon, avait juré que si l'homme à la moustache (Bouchlaghem, comme il appelait Staline) n'était pas entré à Berlin le jour de la fête, Dieu pourrait toujours attendre le mouton qui devait lui être sacrifié ce jour-là; un taleb, arrivé de Tunis, répandit en libation une

tasse de thé sur le journal où était annoncée la prise de Kharkhow par la Wehrmacht; mais les uns et les autres s'accordaient pour crier ensemble leur commune misère car le blé, du reste introuvable, avait atteint le prix énorme de 2 500 francs le double décalitre.

L'été, une partie de l'automne passèrent ainsi. Un soir que les hommes devisaient sur la place, des éclairs répétés emplirent l'horizon du côté de l'ouest; un grondement sourd suivait d'assez loin chacun d'eux, mais ce n'était pas celui du tonnerre. On émit diverses hypothèses qui toutes s'avérèrent fausses, puisque, le lendemain, on apprit d'Alger par téléphone que les Américains avaient débarqué dans la nuit.

Dans les villes on mobilisait déjà et il était clair que le tour de Tasga allait arriver bientôt. Aazi en oublia Abderrahman, la hadra, sa stérilité, même ma désaffectation. J'allais partir et cette fois elle avait peur de ne me plus revoir. Les saints m'avaient aidé à en réchapper une première fois puisque la guerre finit avant que j'eusse achevé mon instruction, mais maintenant que j'étais officier... Et s'il m'arrivait comme à Ahcène des Iboudraren? Un jour mon père recevrait une lettre de l'administrateur, puis un colis où il y aurait ma montre, la bague qu'elle m'avait offerte le premier jour de notre mariage, mes papiers... et puis plus rien. Je ne pousserais plus jamais la porte du bout de mon bâton d'osier.

Maintenant qu'on avait eu l'expérience de la première guerre, rares étaient ceux qui voulaient encore de celle-ci, surtout parmi les mobilisables. Pour ne pas reprendre l'uniforme, Ouali alla rejoindre dans le maquis quelques spécialistes qui, pour des raisons diverses, y vivaient déjà depuis longtemps. Quand parfois, la nuit, il revenait barbu, crotté, osseux, une mitraillette italienne au bras, et

une grande bande de cartouches en bandoulière, il parlait avec enthousiasme de sa nouvelle vie, du monde bigarré de ses nouveaux camarades, où des bacheliers côtoyaient des bandits de grands chemins. Ouali marié depuis deux ans avait déjà deux enfants mais, en bon Kabyle, il ne parlait jamais d'eux.

Mon père ne disait rien, car le sage, s'il n'est pas exempt des mouvements du cœur, étant homme, doit du moins n'en rien laisser voir. Il avait pris pour principe, depuis que j'étais marié, de ne pas intervenir dans mes affaires, sentant bien qu'entre lui et moi il y avait plus qu'un décalage de génération, une complète divergence de culture. Il lui peinait cependant de me voir sans enfants. Quel saint avait-il offensé, quel commandement de Dieu enfreint pour ainsi mériter que sa race risquât de disparaître? Il souffrait certes de me voir partir, mais il était plus effrayé encore de ce que je ne laissais pas d'enfant qui fût comme ma vivante image.

Était-ce la lassitude, même inavouée, de mon père, les cris de ma mère ou seulement la perspective de ce départ prochain? Était-ce désaffection de ma vie quotidienne ou au contraire le désir de la fuir par crainte de trop m'attendrir? Je ne sais. Le fait est que, comme jadis Menach, je prenais maintenant plaisir à participer aux sehjas d'Ouali. Je n'étais du reste pas le seul. La limite arbitraire qu'imposait à notre liberté la mobilisation prochaine avait comme exaspéré en nous le désir de vivre.

Je me souviens surtout du jour de la timechret. Timechret c'est le sacrifice que tous les villages font chaque année à la petite fête. Ce n'en était pas encore le temps, mais le cheikh, ayant réuni le village, en avait fixé la date un mois exactement avant notre départ.

— Ainsi, avait-il dit, le sacrifice sera plus agréable à Dieu, quand tous nos jeunes y seront. Nous

implorons Sa clémence pour que le sang versé ici rachète le leur au jour critique où les balles n'auront pas d'égard à l'homme. Que les femmes aillent ce soir à la fontaine comme aux jours de fête.

Le cheikh pensait ainsi exorciser le malheur. Du reste le ciel lui-même sembla nous venir en aide, un soleil bas mais tiède nous ayant éclairés tout le jour. Dès le début de l'après-midi commença le défilé chatoyant des femmes, jeunes et vieilles, belles ou laides, vers la fontaine. Il n'y en avait jamais tant eu parce qu'il fallait tout ce nombre pour étouffer le mal ou écarter la menace.

Quelque chose vraiment était changé dans Tasga. Pour voir passer le long cortège nous étions là, tous les jeunes du village, à la fois ceux de la bande et ceux de Taasast, assis en file sur les dalles de schiste de la place des Ormes; nous ne parlions guère. Plusieurs vieillards passèrent qui ne nous dirent rien. Ils savaient bien pourtant que nous n'étions là en silence que pour admirer les jeunes femmes les plus belles, mais qu'importait maintenant que, pendant le bref sursis qui nous était laissé encore, nous emportions de ce coin de terre où nous étions nés et que nous allions bientôt quitter plutôt ce souvenir qu'un autre.

J'étais à côté d'Ouali, venu exprès pour la fête et qui voulut bien par déférence baisser les yeux, quand Aazi passa dans la plus éblouissante toilette que je lui eus vu porter. Le dernier groupe venait à peine de disparaître que déjà le premier remontait. Nous eûmes longtemps à attendre parce que le retour est toujours plus lent. Le pâle soleil d'hiver nous quitta vite et quand les dernières puiseuses d'eau eurent tourné le coin de la place, la nuit avait déjà envahi la vallée.

Très peu d'entre nous allèrent dîner. Les autres descendirent sur l'aire pour une sehja qui devait être

pour moi la dernière. Je ne crois pas que j'oublierai jamais cette nuit, dont notre longue attente sur les dalles froides de la place ne fut que le silencieux prélude. Des jeunes d'Aourir avertis par Raveh, des bergers s'étaient joints à nous : nous étions si nombreux que de l'aire nous débordions sur les champs de figuiers d'alentour.

Mouh, il est vrai, était depuis peu revenu des Bouaddou, comme s'il ne pouvait plus se détacher de ces champs où s'était usée son enfance. Mais il était depuis son retour si douloureusement calme que nous croyions qu'il avait tout oublié désormais. Pour un soir cependant il redevint le Mouh qu'il avait été.

Je le revois qui danse. Loin du grand feu que nous avions allumé et dont les lueurs le rendaient vaguement semblable au sorcier de quelque peuplade fétichiste, Mouh évoluait comme irréel, tour à tour frénétique comme si quelque démon l'habitait, ou lent comme s'il procédait à un envoûtement. La flamme faisait se jouer des ombres sur sa figure impassible...

Quand il eut fini, il s'enveloppa dans les pans amples de son burnous et sans rien dire, comme jadis, Mouh alla s'adosser seul dans un coin contre un frêne, comme pour attendre que le dieu doucement le quittât.

Peu avant l'aube, alors que nous étions tous exténués, Mouh dispos, comme s'il venait de se lever, s'engagea sur la route obscure de la fontaine. Longtemps nous entendîmes au loin, en même temps que le heurt de plus en plus indistinct de ses sandales sur les cailloux du chemin, les airs qu'il continuait à jouer comme pour lui seul.

Nous nous tûmes tous pour écouter ces notes qui étaient dans la nuit bleue comme la voix enchantée de Mouh. Quelquefois le vent nous amenait des sons très distincts; d'autres fois au contraire ils faiblis-

saient tant que nous ne les entendions plus, puis brusquement ils remontaient : la flûte criait éperdument vers nous; nous devinions alors que Mouh, monté sur un des talus du chemin, jouait tourné de notre côté.

J'étais las. Mes paupières appesanties ne s'ouvraient plus que difficilement, quand le vent froid du matin soufflait trop fort. J'ai dû dormir car c'est d'un rude coup de coude dans les côtes que Menach m'éveilla. Une blême lueur blanchissait à l'horizon le profil aigu de la montagne.

Je montai lentement avec Menach. Devant nous Benito poursuivait le bout de sa queue et avançait en tournant comme une toupie. La flûte continuait à jouer comme si plus rien ne pouvait l'arrêter. Nous arrivions enfin devant la porte commune de notre maison quand Menach me montra du doigt la lampe qui brûlait encore sur la fenêtre d'Akli.

— Déjà levé, dis-je, Akli? Il est bien matinal.

Au même moment le profil de médaille de Davda parut dans l'embrasure de la fenêtre qui lui faisait ainsi comme un cadre. Davda avait les cheveux défaits... Le souvenir me revint d'un soir semblable à celui-là où sur cette même place j'avais trouvé Menach qui... mais passons. Davda regarda vaguement dans notre direction; elle ne nous voyait pas, parce que nous étions dans l'ombre. Nonchalamment, comme si elle était très fatiguée, elle souffla sur la lampe et la nuit aussitôt l'engloutit.

— Non, tu vois, pas encore couchés, dit Menach sur un ton faussement détaché.

— Comme nous, en somme.

Il me prit par le bras :

— Allons dormir un peu à la mosquée, avant que le cheikh y vienne pour la prière de l'aube. Il est trop tôt pour frapper à cette porte et éveiller les heureux... ou trop tard, dit-il en regardant la fenêtre d'Akli.

***

En revenant de la fontaine ce soir de la timechret, Davda avait gardé sa toilette. La nuit tombait. Son pur profil émergeant des franges noires de son foulard, parée comme pour l'ourar, Davda attendait qu'il vînt. Elle allait partir bientôt et déjà toutes ses malles étaient faites. Les murs nus, les chambres démeublées donnaient déjà à la maison l'allure d'une demeure abandonnée.

Menach, de son côté, serait bientôt remobilisé et qui pouvait dire quand on le reverrait jamais. Du reste, il était maintenant plus calme, plus détaché. Son regard se perdait souvent rêveur et ne reprenait plus que de loin en loin l'éclat mauvais ou ardent des jours passés.

Davda s'était habituée à cette admiration tour à tour muette ou insistante, mais elle ne s'en était jamais lassée. Elle s'étonnait de ressentir chaque soir la même griserie aux nuances infiniment variées. A sentir cette passion obstinée pour elle, l'accoutumance ne venait pas. Quand on a trop longtemps senti un parfum, on finit par ne plus le percevoir. La présence de Menach n'arrivait pas à prendre pour elle cette valeur neutre des choses familières. Son cœur, ses sens, tout elle-même étaient prêts ce soir à le recevoir : elle l'attendait.

La nuit était avancée. Menach tardait. Akli fêtait son départ chez Meddour et ne rentrerait que vers minuit. Davda se défendait mal contre un sentiment grandissant de contrariété. Pourquoi ne rentrait-il pas? Un pas lent, la porte cochère tourne lentement en crissant sur ses gonds, le bruit d'une canne : c'est mon père qui revient de la dernière prière à la mosquée. L'hypothèse qu'il ne viendrait pas lui était

d'autant plus insupportable qu'elle ne savait pas à qui s'en prendre :

— Je ne peux quand même pas lui reprocher de n'être pas venu.

Elle voulut croire qu'elle s'était faite belle pour Akli et y parvint presque. Un bruit sec. Elle se leva d'un bond. Le même crépitement recommença plusieurs fois. Elle regarda du côté d'où venait le bruit : une chauve-souris éblouie par la lumière cognait obstinément contre la vitre. Davda se laissa lourdement retomber sur le lit. Elle fit plusieurs fois le tour de la chambre, au moindre bruit contre la porte allait ouvrir, affectant un air détaché. Rien encore. Elle était frémissante, mal résignée, ressentait ce contretemps comme une infidélité, une injure à son amour-propre. Mais son égoïsme serein reprit vite le dessus et quand, mettant la tête à la fenêtre, elle vit toute Tasga plongée dans la nuit douce et bleutée, elle attendit Akli en toute sincérité et convaincue que c'était lui qu'elle avait toujours attendu. Le sommeil du reste commençait à la gagner.

Lentement les battants de la porte d'entrée crissèrent. Davda se précipita à la fenêtre :

— J'espère que c'est Akli, dit-elle à haute voix, pour que celui qui entrait pût entendre. Ce n'était en effet que lui.

Sous le faisceau de lumière qui venait de la fenêtre, Davda reconnut sa moustache finement taillée, les dessins géométriques de sa chéchia de laine blanche. « Pourquoi taille-t-il ainsi sa moustache et pourquoi cette chéchia de laine blanche? » pensa-t-elle.

Il frappa. Elle ne se dérangea pas. Il appela, mais elle ne répondit pas. Akli, la croyant endormie, cogna à coups redoublés; il l'appelait de ses petits noms, lui disait des choses fades qu'il croyait gentilles. Enfin, lentement, elle se leva, fit tourner la clef dans la serrure et revint s'asseoir. Akli ouvrit lui-

même; les airs d'une flûte lointaine entrèrent avec lui.

— Tiens, dit-il, tu as mis ton caftan de drap rose. Il m'a coûté 7000 francs.

« Il juge toujours de toutes les choses par le prix qu'elles ont coûté », pensa-t-elle. Elle vit le regard voilé de Menach, la toisant dans sa belle toilette; elle le vit s'approcher d'elle jusqu'à la frôler et puis disant :

— J'ai vu le même caftan chez une Marocaine de Taza, mais elle ne le portait pas comme toi. C'est peut-être à cause du foulard...

Et son regard dirait plus.

Akli continua de parler seul longtemps. Elle ne l'écoutait pas, attentive aux bruits du dehors. A la cadence des pas, au bruit des gongs, à des détails familiers connus d'elle depuis si longtemps, elle pouvait dire très exactement ce qui se passait. Elle savait sa façon à lui de pousser la porte tout d'un coup, de la refermer à toute volée et quelquefois du pied, mais elle ne l'entendit pas entrer.

Et toujours cette énervante flûte. Qui pouvait ainsi jouer si tard et seul dans la nuit? La lampe d'argile sur la fenêtre doucement s'éteignait. Akli qui, pour se délasser, s'était « un peu étendu » sur le bord du lit, y ronflait bruyamment.

La flûte devint déchaînée, la nuit en amplifiant démesurément les échos, et Davda soudain reconnut l'air préféré de Mouh : *Mon basilic*. Elle fut aussitôt convaincue que l'autre aussi était avec la bande, que cette flûte jouait pour lui et que de quelque part il l'entendait, si même il n'était pas à côté. Elle eut envie de mettre la tête à la fenêtre et de lui crier qu'il se tût; il l'entendrait, c'était sûr : les airs de sa flûte arrivaient bien jusqu'à elle. Mais Akli était là, affalé.

— Du reste, dit-elle, pourquoi est-il revenu, celui-là? Il ne fait plus rien depuis son retour... que jouer

de la flûte. Dès demain Akli en parlera à Ramdane. Il faut renvoyer ce berger.

— Quoi? dit Akli en s'éveillant brusquement. Que dis-tu?

— Rien... Que tu dors; et que certainement tu fais de beaux rêves.

— Oui, dit-il, je me suis un peu assoupi, et il se retourna de l'autre côté.

Davda lentement se leva pour souffler la flamme de la lampe. Le bout noir de la mèche tomba dans l'huile avec un petit bruit chuchotant. Davda fut plongée dans l'obscurité.

La porte de dehors fut violemment bousculée. Benito hurla dans la nuit, gratta la porte, se remit à hurler et à geindre. Elle se retint pour ne pas aller lui ouvrir et, ainsi engoncée dans sa lourde toilette, parfumée, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, les doigts croisés derrière la nuque, attendant en vain d'entendre contre les lourds battants de frêne cogner le bout d'un bâton d'osier, elle resta jusqu'à l'aube, écoutant les hurlements plaintifs de Benito et les cris désordonnés de son cœur mortifié.

***

Nous dormions si profondément, Menach et moi, que nous n'entendîmes pas le cheikh entrer et c'est seulement quand il lança du haut du minaret le premier appel à la prière de l'aube que nous nous éveillâmes.

Nous comptions descendre encore ce soir-là sur l'aire à battre, mais nous ne le pûmes pas parce que Mouh, malade, sans doute de s'être trop agité pendant la nuit, ne se leva pas de la journée. J'eus du reste moi-même beaucoup à faire car les feuilles de mon agenda, vides d'ordinaire, sont pleines ce dernier mois à chaque page.

« 6 décembre. — *Mon père m'a fait dire par le cheikh, ce matin, que puisque je partais Dieu seul sait pour combien de temps (et le cheikh a dû penser : peut-être pour toujours), je devais renvoyer Aazi et me remarier aussitôt. J'ai refusé. Cela se passe pourtant bien ainsi dans la montagne et personne n'y redira rien!*

« *Le cheikh dit qu'il en a déjà parlé à Tamazouzt, que ma femme n'a pas dit non.*

« *Aazi n'a pas dit non? Se peut-il que tant de duplicité entre dans le cœur de nos douces compagnes, des chères moitiés de nos vies? Ai-je pu si longtemps et si continûment me tromper?*

« *Mais pourquoi pas? Si Aazi ne m'a jamais parlé de son entrevue avec le cheikh, n'est-ce pas parce que justement elle n'avait pas dit non? Du reste son raisonnement est très compréhensible : maintenant que j'avais des chances sérieuses d'aller engraisser les corbeaux dans un coin de France ou d'Allemagne, il lui fallait tout de suite courir la chance de trouver un nouveau mari et je pense que pour un être qui, comme toutes nos compagnes, porte son âme dans son épiderme, il vaut mieux être la femme d'un débardeur vivant que la veuve d'un héros mort.*

« *Menach avait raison jadis quand il disait (suit ici en lettres berbères, difficiles à déchiffrer, une définition médicale de la femme, qui n'est pas à l'honneur du sexe faible).*

« 7 décembre. — *L'épidémie de typhus qui sévissait dans la plaine et qui nous avait épargnés jusqu'ici, commence à gagner la montagne et à Aourir on signale déjà six cas. Comme si la guerre ne suffisait pas!*

« *Davda a convaincu Akli qu'il fallait fuir le mal, avant qu'il eût atteint Tasga et, malgré les risques, malgré l'insécurité de la route, ils partent demain pour Aïn-Beida.*

« *S'il est vrai que Davda aime répéter qu'elle a bâté Akli, elle a dû le sangler de près et serrer fort.*

« 9 décembre. — *Akli est parti hier matin dans sa Plymouth, Menach a passé toute cette nuit avec la bande mais il dit que Mouh n'y était pas. Notre berger a la fièvre. Pourvu que ce ne soit pas le typhus!*

« *Le cheikh insiste. Il a été voir Lathmas et Lathmas a très bien admis ce divorce! Telle fille, telle mère : elle me voit déjà mort, j'imagine, et cherche à se débarrasser de moi. Le cheikh a dit aussi que si je ne me sépare pas de ma femme, mon père en mourra de chagrin.*

« *Aazi en tout cas fait avec moi du chantage sentimental et essaie de m'endormir ou de réveiller une tendresse qu'elle sent évanouie, en me rappelant Sekoura à chaque instant. Voici deux mois que Kou a eu son cinquième enfant et Aazi prétend que, maintenant qu'Akli n'est plus ici, c'est à moi d'aider Ibrahim. De quoi se mêle-t-elle?* »

C'est que ça n'allait pas mieux du tout chez Sekoura. Quelques semaines avant son accouchement elle avait dit à Ibrahim :

— Je vais prendre les enfants et aller passer quelques jours chez mon père. Il y a longtemps que je ne l'ai pas vu et ma mère doit avoir besoin de moi pour les travaux. Ta mère s'occupera de la maison.

Sekoura mentait, elle partait pour soulager son mari de tant de bouches. Ibrahim le savait; Sekoura savait qu'il savait et Ibrahim savait qu'elle savait cela aussi. Oui, c'était comme cela. Depuis le temps qu'ils étaient ensemble, qu'ils avaient ensemble connu les mêmes joies quelquefois, et les mêmes peines beaucoup plus souvent, rien des pensées les plus intimes de l'un n'échappait à l'autre mais ils continuaient tout de même quelquefois à se donner le change, uniquement pour la forme, chacun d'eux sachant très bien que l'autre ne s'y trompait pas.

Ibrahim resta seul avec sa mère : deux bouches à nourrir ce n'était guère, et encore sa mère, étant de la vieille race, mangeait fort peu. Mais le diable s'en mêla. Ibrahim se rappela que sous son beau burnous blanc, tissé par Sekoura, Idir n'avait que des haillons. Il dut acheter des gandouras pour tout le monde : le peu d'économies qu'il put faire pendant l'absence de sa femme y passa.

Quand Sekoura revint, les joues plus roses et plus pleines, Ibrahim fut bien aise de la voir, mais dut lui avouer le soir même que la situation était telle exactement qu'elle l'avait laissée. Sekoura exhiba quelques billets qu'elle avait gagnés chez son père, en filant de la laine pour les autres, mais son état ne lui permettait plus de travailler.

Deux jours après, elle se leva la nuit avec de grandes douleurs dans le ventre et mit au monde son cinquième enfant sans le secours de personne. Ibrahim avait honte d'appeler Na Ghné parce qu'il n'avait rien à lui donner; quant au médecin, il ne fallait même pas y penser. Dès l'aube cependant Na Ghné, avertie par les puiseuses d'eau, vint la voir.

Pour que Sekoura se remît vite, Ibrahim fit ce que tout le monde fait en pareil cas. Il acheta des quartiers entiers de viande, du beurre, des œufs et comme Akli, sur qui il comptait, était parti, il fut obligé d'avoir recours une fois de plus au chef qui, adoucissant un peu l'éclat de ses yeux bleus, lui dit deux jours plus tard que son frère était maintenant intraitable et refusait de donner quoi que ce fût à moins de 30 pour cent. Il fallut en passer par là.

Cette fois Ibrahim demanda une grosse somme, parce qu'à l'occasion de cette naissance il crut devoir s'octroyer trois jours de repos, trois jours pendant lesquels, soustrait à l'abrutissement du travail et à l'accaparante répétition de quelques gestes méca-

niques et simples, il fut encore plus malheureux que d'habitude, parce qu'il eut tout loisir de considérer la grande misère de sa vie. Ce fut avec soulagement qu'il revint au travail regrettant les 150 francs des jours passés à ne rien faire.

Le chef était devenu arrogant avec lui. Il l'humiliait sans raison, lui faisait faire devant tout le monde les besognes les plus sales.

Une rage sourde bouillonnait en Ibrahim contre tant d'injustice du sort et des hommes. Il écoutait de moins en moins Sekoura, ne cherchait plus à lui être agréable. Quand il entrait le soir, il défaisait sans rien dire ses sandales de peau de bœuf, en secouait pesamment la terre rouge qui collait aux lanières et allait s'asseoir seul à côté du feu. Quand Idir ou Meziane venaient, il les repoussait doucement du bras.

De nouveau les joues de Sekoura étaient creuses, de nouveau sale le linge des enfants. De nouveau la mère d'Ibrahim serrait ses lèvres minces et rentrées parce qu'il n'y avait pas de dents dessous; presque tous les soirs maintenant elle donnait aux enfants sa part d'un couscous où l'on ne mettait plus d'huile.

Là-dessus vinrent les impôts sur le champ, la maigre oliveraie, la maison qui, elle au moins, était solide; et encore les huit tuiles cassées par le vent sur le versant nord n'étaient-elles toujours pas remplacées. Et puis il y avait aussi l'impôt sur les routes. Celui-là, Ibrahim préférait le payer du travail de ses mains et voilà encore quatre longues journées à suer au soleil et à manger de la poussière sans rien recevoir, pas même ces 50 francs qui faisaient que la misère n'était pas la mort. Pour le reste, Ibrahim avait bien envie de ne pas le payer du tout. Le caïd le menaça de le faire mettre en prison.

Le chef, une fois de plus, lui offrit ses services en geignant :

— C'est bien pour te rendre service, car moi-même je ne sais comment faire pour payer l'État. Les temps sont si durs, mais le gouvernement est si puissant.

Il fallait encore consulter le frère. Cette fois Ibrahim refusa net : il préféra encore devoir à l'État.

Trois jours après il était débauché du chantier pour paresse et mauvaise conduite. Le chef lui fit signifier son congé par Amirouch, le mouchard du chantier. Il lui fit remettre en même temps 200 francs, salaire de cette semaine tronquée.

Ces 50 francs gagnés dans la honte, la rage avalée, la courbature de son dos et l'ankylose de ses muscles leur avaient permis à tous de sentir leurs boyaux se tordre sur une rêche mixture d'un peu de farine et de beaucoup de son. Qu'allaient-ils devenir maintenant que cette pitance leur était enlevée?

Sur les conseils de sa mère, Ibrahim apprit à prier et régulièrement cinq fois par jour, le visage tourné vers La Mecque, il adressait au Dieu de bonté les paroles arabes de la prière auxquelles il ne comprenait rien.

Peu après échut le terme du premier billet. Ibrahim n'avait rien pour le payer — mais le chef fut compatissant. On convint d'ajouter les intérêts au capital et d'établir un autre billet qui arriverait à échéance dans trois mois, en même temps que le second emprunt, mais pour calmer la colère du frère du chef, quand il apprendrait cette concession, on porta à 30 pour cent les intérêts du tout.

Ibrahim vivait d'expédients, de loques achetées et revendues au marché, des œufs que sa mère vendait, de la laine que Sekoura s'était remise à filer pour d'autres. On restait maintenant plusieurs jours sans manger ou à peine. Sekoura fut obligée d'avoir recours une fois de plus à Aazi qui, quoique sachant qu'elle n'avait plus rien à attendre de moi, néan-

moins essayait de m'attendrir sur le sort de Kou, notre commune camarade de Taasast.

Un jour pourtant Ibrahim faillit devenir riche d'un coup, du moins pour quelque temps. C'est le soir où Raveh était venu l'appeler très tard sur la place.

Raveh dit tout de suite qu'il était venu lui offrir du travail, mais Ibrahim trouvait qu'il s'entourait de beaucoup de précautions, car avant de parler Raveh regarda partout, s'assura qu'il n'y avait personne sur la place des Pèlerins et finalement entraîna Ibrahim à la mosquée « où ils seraient plus à l'aise ». Pensez donc! A cette heure où tout le monde dormait.

Il est vrai que l'affaire était d'importance, car quand Raveh eut calé avec une grosse pierre la massive porte de frêne sculptée de la mosquée, voici ce qu'il raconta :

Oumaouch et Ouelhadj étaient deux familles de la tribu de Mouh, depuis toujours ennemies pour des raisons sans doute sérieuses quoique personne ne s'en souvînt plus.

Kelsouma, la femme d'Ouelhadj, passait dans toute la région pour une femme très belle.

— Je l'ai vue, ajouta Ibrahim, ce n'est point une réputation usurpée.

Elle passait aussi pour n'être point farouche mais Dieu seul sait la vérité. Ouelhadj en tout cas la soupçonnait vaguement de vouloir paraître belle surtout devant Oumaouch dont le champ était voisin du sien. Aussi avait-il résolu de prévenir la faute avant même d'en avoir acquis la certitude.

Un jour donc, il descendit au marché, y acheta des noix, des cacahuètes, des biscuits, mit le tout dans un grand mouchoir bleu à carreaux, prit aussi tout un quartier de viande, se procura chez un berger un serpent mort et le soir même invitait Oumaouch à dîner pour une heure très tardive. L'autre comprenant que c'était là une idée de son amie, à la fois

pour se payer la tête du mari et égarer ses soupçons, vint au rendez-vous.

Il prit place devant un grand plat de couscous déjà servi. On attendait la viande. Elle ne venait pas. Ouelhadj s'impatientant se leva pour aller la chercher lui-même. Il revint avec son fusil qu'il déchargea entre les épaules d'Oumaouch. Puis il alla chercher son mouchoir à carreaux qu'il mit près du corps ensanglanté avec tout ce qu'il y avait dedans.

Au bruit de la détonation, les voisins sortirent, quelques-uns armés et prêts à toute éventualité. Ouelhadj leur expliqua qu'il venait de tuer un serpent qui était monté au toit de sa maison, il le leur montra et chacun rentra chez soi. Il fit venir ensuite tous ses parents, découvrit devant eux le cadavre et expliqua qu'Oumaouch était venu le soir trouver sa femme, avec des intentions mauvaises comme ce mouchoir trouvé à côté d'eux le prouvait. On tint un conseil de famille où il fut décidé que, pour dépister la justice, Ouelhadj ne tuerait sa femme que plus tard. Puis on alla jeter le corps devant la porte de la famille d'Oumaouch, en faisant beaucoup de bruit pour éveiller tout le monde. Dès que les lumières et les voix prouvèrent qu'effectivement on se levait à l'intérieur, tous ceux de la famille d'Ouelhadj s'esquivèrent. Ainsi pour la justice il n'y avait aucune preuve matérielle que le meurtrier était Ouelhadj, et pour tous ceux du village et de la tribu il était clair au contraire qu'Ouelhadj avait lavé son honneur.

Le lendemain, les Oumaouch invitèrent le village à l'enterrement d'un des leurs qui, dirent-ils, avait succombé brusquement à une morsure de scorpion. On leur présenta des condoléances pour ce regrettable accident.

Le juge cependant ayant été averti par une lettre anonyme se mêla de l'affaire. Les gendarmes vinrent enquêter. On déterra le mort et le médecin n'eut

aucune peine à montrer qu'Oumaouch avait été tué d'un coup de feu. On fit comparaître la moitié du village. Il fut impossible d'obtenir un seul renseignement précis sur cette histoire dont chacun savait jusqu'au moindre détail.

Du reste Azouaou, le frère d'Oumaouch, se désintéressait entièrement des résultats de l'enquête puisqu'il devait de toute façon rendre un mort pour un mort.

Sous prétexte d'acquitter des dettes et en réalité pour se faire oublier, Ouelhadj alla faire du colportage en pays arabe. Il échapperait ainsi pour quelque temps à la vendetta et, une fois oublié le meurtre d'Oumaouch, reviendrait achever sa femme pour que sa vengeance fût totale.

Azouaou pendant ce temps, ne dormait pas. Pour exécuter Ouelhadj il préféra avoir recours à un tiers, ce qui lui permettrait, si la justice voulait y regarder de près, de faire valoir un alibi. Il jugea que le départ d'Ouelhadj était une véritable providence, car si son ennemi mourait en pays arabe, qui oserait jamais affirmer ou pourrait prouver que le véritable meurtrier était lui, Azouaou, qui serait alors en Kabylie? Il fallait donc faire vite. Un maquisard de son village lui fit connaître le grand Ouali, mais Ouali jusqu'à présent s'était refusé à cette besogne qui lui répugnait. Azouaou ayant appris qu'un certain Raveh de Tasga avait sur Ouali une grande influence était venu lui demander de l'aider. Raveh ne tenait que médiocrement à faire condamner Ouali aux travaux forcés à perpétuité, parce qu'il s'en servirait toujours, mais il en avait assez de crever la faim, comme il disait, six mois sur douze. Il ne voulait pas perdre la récompense qu'Azouaou avait très discrètement suggérée au cas où il trouverait quelqu'un et c'est pour cela que Raveh avait pensé à Ibrahim, aussi misé-

rable que lui, mais plus pressé parce qu'il avait une famille à nourrir.

Raveh avait à peine fini de parler qu'Ibrahim se jeta sur lui et le prit au cou. Un instant Raveh crut qu'il allait être étranglé, tant l'autre serrait fort. Finalement à grand-peine il parvint à faire rouler du pied la grosse pierre qui calait la porte, ouvrit un des battants, et se sauva à toutes jambes. En traversant la place des Pèlerins il entendit vibrer à ses oreilles le bâton qu'Ibrahim lui lançait par derrière :

— Juif, dit-il, fils de veuve!

Et il disparut au coin de la place.

***

Dès qu'il s'aperçut qu'Ibrahim ne le poursuivait plus, Raveh tourna à vive allure le coin de la mosquée. Il distribua une volée de coups de bâton sur des chiens endormis là, qui partirent en geignant.

— Cet imbécile d'Ibrahim, dit-il, crèvera sur la paille. Être misérable et scrupuleux, quelle bêtise!

Sur la place des Pèlerins il buta dans l'ombre sur un corps étendu qu'il n'avait pas vu.

— Dieu t'aveugle, bredouilla l'autre qui retomba aussitôt dans le sommeil.

— Garde ça pour toi, dit Raveh furieux, et il envoya dans les jambes écartées du dormeur un grand coup de pied. Seul un ronflement sourd lui répondit.

Raveh continua de marcher, répétant de temps en temps :

— L'imbécile!

Il allait vite.

Il arriva au bas de Tasga, sur la place des Ormes : rien, personne. Il écoutait distraitement le bruit monotone et doux de la rivière au bas de la vallée. « Tant pis, dit-il, il va falloir faire faire ça par Ouali,

digne pourtant de desseins plus vastes. » Il s'enroula dans son burnous et, malgré le froid vif qui lui piquait le visage et les pieds, malgré la faim qui le talonnait parce qu'il n'avait pas mangé de la journée, et que cette brute d'Ibrahim ne l'avait même pas invité, il ne tarda pas à dormir.

Raveh savait fort bien qu'Ouali n'était pas particulièrement heureux avec Daadi, sa femme. En effet de ses expériences de jeune homme aussi variées qu'édifiantes, Ouali avait tiré cette conclusion que toutes les femmes sont des prostituées en fait ou en puissance, qu'il n'en était pas une qui ne fût prête à vendre son corps et même son âme, si elles en ont vraiment une, pour un chiffon, une bouteille de parfum ou l'insipide douceur de propos fadasses. Pleinement convaincu de ce mal, il en avait aussi trouvé le remède, qui était d'abrutir le corps de nos compagnes au point d'enlever à leur esprit toute espèce d'imagination, et, comme il avait entendu dire à un vieillard que le prophète riait au paradis chaque fois qu'un musulman battait sa femme ici-bas, il avait fait de cette phrase son dada et de ce principe une règle.

Théoricien conséquent, il appliquait très scrupuleusement cette règle avec Daadi, qu'il battait presque chaque jour qu'il était avec elle et quelquefois jusqu'au sang.

Raveh, célibataire impénitent, savait tout cela. Il savait aussi que chaque fois qu'Ouali avait battu Daadi, il dormait seul, non pas du tout par délicatesse mais parce que, comme il disait, il ne voulait pas avoir l'air de céder. Cependant son tempérament ne pouvait souffrir une trop longue abstinence. Pendant trois mois qu'Ouali décidément donnait presque chaque jour au prophète l'occasion de rire au paradis, Raveh eut l'art d'attiser un désir qu'il savait inassouvi. Chaque jour il détaillait à son ami

la beauté, du reste réelle, de Kelsouma, la femme d'Ouelhadj pour laquelle d'Oumaouch s'était fait tuer.

— Je fais couler, disait Raveh lui-même, l'eau d'une source très limpide et très fraîche aux yeux d'un assoiffé prêt à boire l'eau d'une mare boueuse.

Aussi la résolution de Raveh fut-elle vite prise quand le lendemain à l'aube des bruits de sabots l'éveillèrent sur la place des Ormes.

Il partit le jour même, à la tombée de la nuit, pour l'endroit de la forêt où il savait qu'il rencontrerait Ouali. Il n'arriva qu'à l'aube le lendemain. Ouali n'était pas là; il avait été chargé de mission à Rebeval et il ne devait rentrer que deux jours plus tard, deux jours que Raveh passa avec les amis de son camarade et dans des conditions telles qu'il se promit de ne jamais entrer dans le maquis, comme Ouali l'y invitait à chaque instant.

Quand Ouali revint, Raveh ne lui parla que de Kelsouma et le soir même, déguisés tous deux en talebs, ils prenaient le chemin du village d'Oumaouch. Ils s'installèrent au pied d'un frêne haut perché qui surplombait le chemin de la fontaine. Dès l'aube commença le défilé bariolé de femmes de tous les âges, chargées de cruches d'argile ou de bidons de fer-blanc. Kelsouma ne passa qu'un peu avant le lever du soleil.

Ouali fut ébloui. Dès que Raveh lui montra devant une vieille toute ridée cette grande femme droite, comme hiératique, légèrement vêtue d'une robe de couleur, dès qu'il eut vu le bras blanc au galbe impeccable qui ne semblait être que l'anse prolongée de la cruche, quand il eut entendu le son de la voix chaude, il ne dit plus rien. Il fixait des yeux cette apparition irréelle d'un matin frais de printemps comme si c'était une vision qu'il risquait de voir s'évanouir. Elle passa devant eux, sourit, dit bonjour.

Seul Raveh répondit. Le grand Ouali restait là, immobile, comme hébété.

Avant de disparaître au tournant que le chemin faisait un peu plus bas, Kelsouma se retourna, sourit encore.

Alors seulement Ouali s'éveilla de son rêve. Il tâta sous son burnous blanc de taleb le colt qu'il avait dissimulé et se leva.

— Viens, dit-il à Raveh. La fontaine est par là. Il n'est pas encore assez jour.

Raveh le retint par un pan du burnous.

— Où vas-tu?

— Il faut la rattraper avant qu'elle arrive à la fontaine et tant qu'il n'y a personne encore sur le chemin.

— Mais tu es fou! Nous sommes ici des étrangers.

Il eut toutes les peines du monde à le retenir. Du reste on entendait plus haut le bruit des sabots de mulets qui faisaient rouler les pierres du chemin : les premiers paysans descendaient vers les champs. Raveh et Ouali durent reprendre leur planchette où étaient écrits quelques versets du Coran qu'ils étaient incapables de déchiffrer, un vieux livre arabe dont ils ignoraient jusqu'au titre, leur couffin à provisions, leur mine compassée de talebs.

Raveh voulait repartir tout de suite, mais Ouali refusait de s'éloigner avant d'avoir revu Kelsouma, quand elle reviendrait de la fontaine. Il leur fallut se cacher dans une hutte emplie de foin, d'où ils épiaient les passants.

Bientôt Kelsouma revint, toujours escortée de la vieille. Contre toute prudence et malgré les objurgations de Raveh, Ouali sortit de sa hutte. Il alla droit sur le chemin. Kelsouma chargée marchait lentement. Elle tenait le buste immobile sous la cruche et tout le bas de son corps balançait au rythme lent et

régulier de sa marche. Ouali put admirer combien elle avait la taille fine.

Au moment où elles allaient de nouveau passer devant lui, il sauta sur le chemin.

— Ma mère, dit-il, s'adressant à la vieille, je suis un étranger et j'ai soif. Ne puis-je pas avoir un peu d'eau?

Pendant qu'il parlait à la vieille, il dévorait des yeux Kelsouma qui, point du tout effarouchée, le dévisageait en souriant.

— Laisse, dit-elle, ma mère, tu n'as pas assez d'eau. Je vais donner à boire à l'étranger.

Elle fit descendre sa cruche sur un de ses genoux.

— Tiens, elle est fraîche.

Dans le mouvement qu'elle fit pour pencher la cruche, le col de sa robe s'ouvrit. Ouali approcha des lèvres assoiffées. Il but à longs traits une eau qu'il ne désirait point.

— Dieu, dit Kelsouma, que tu as soif, étranger!

— J'ai marché toute la nuit, ma sœur, et je dois encore marcher tout le jour.

— Dieu te rende aisée la route, dirent-elles toutes les deux en même temps.

Ouali, en aidant Kelsouma à relever sa cruche, frôla le galbe pur de son bras. Il crut s'évanouir et quand il s'éveilla de son éblouissement, les deux femmes avaient déjà disparu au haut du chemin. Par bonheur il n'y avait personne sur la route.

Quand il revint il trouva Raveh pâle comme s'il relevait de la fièvre. Pour ne pas être repérés ils prirent à travers champs. Ils marchèrent de nouveau tout le jour et n'arrivèrent en vue de Tasga que peu avant le coucher du soleil. Tout le long du chemin Raveh s'exerça à entraîner l'esprit lent d'Ouali.

— Tu comprends mon plan... Tu ne pourras avoir Kelsouma toute à toi que si elle devient ta femme. Avec l'argent que tu vas toucher, si Ouelhadj

disparaît, tu pourras célébrer la fête et épouser Kelsouma devenue veuve. Ah! ah! ah!

Et il partit d'un grand rire.

— Mais Daadi? risqua Ouali.

— Vas-tu t'attendrir sur une femme, maintenant? Un homme, un maquisard comme toi? Qu'elle aille au diable, Daadi!

— C'est surtout pour les enfants.

— Tu la feras choisir. Si elle veut rester avec ses enfants, qu'elle reste; une bouche de plus ce n'est guère. Si elle veut partir, bon débarras, c'est un souci de moins.

Ouali restait rêveur. Raveh voyait qu'il était indécis et que dans sa lente intelligence les idées s'ordonnaient difficilement. Il expliquait, démontrait, exhortait mais Ouali, le front baissé, semblait comme buter contre un invisible obstacle, puis il lança brusquement :

— Il ne voudra jamais.

— Qui? demanda vivement Raveh.

— Vou-tamart, le Barbu.

Le Barbu, c'était le chef direct d'Ouali. Raveh n'avait pas pensé à cet obstacle, car le Barbu, c'était sûr, n'accepterait jamais cela. Ce n'est pas qu'il fût scrupuleux à la façon d'Ibrahim. Non, le Barbu était un autre genre de lunatique, une manière de fou puisqu'il avait quitté le lycée où il faisait ses études comme cela, un dimanche, sans aucune raison. Il n'était pas rentré chez lui et ses parents étaient même bien inquiets jusqu'au jour où il leur avait fait dire par Ouali qu'ils n'eussent pas à se faire de soucis parce qu'il se portait fort bien et qu'il ne manquait de rien, qu'au surplus il les remerciait vivement de toute la peine qu'ils s'étaient donnée pour lui jusque-là, mais qu'il les priait de faire dorénavant comme s'il n'était plus leur enfant, que lui en tout cas désormais les ignorait parce qu'il avait fait don de sa

vie à quelque chose qu'il serait trop long de leur expliquer.

Alors comment voulez-vous qu'un homme comme celui-là comprenne quelque chose à l'affaire d'Oumaouch? Il n'y avait qu'à le regarder du reste. Raveh avait eu tout le temps de l'étudier, ces jours-ci : une très haute taille, un visage osseux (on voyait bien qu'ils ne mangeaient pas beaucoup dans le maquis, et encore celui-là c'était un chef), un profil d'adolescent, malgré le collier de barbe noire, des yeux sombres, enfoncés — et puis surtout ce regard lointain, absent, cet air de ne pas être là, comme s'il poursuivait un interminable rêve intérieur. Non, inutile d'insister, Raveh qui s'y connaissait en hommes, savait que le Barbu écouterait comme distraitement le discours d'Ouali, dirait non doucement mais irrévocablement, puis retournerait aux figures de son rêve qui doivent être loin, bien loin de Raveh, d'Ouali, d'Oumaouch, loin de Tasga, loin de tout.

Aussi Raveh résolut-il de parer tout de suite :

— Daadi? Le Barbu? Pourquoi pas le bey de Tunis ou l'empereur des Indes? Dis tout de suite que tu as peur.

Le visage d'Ouali se rembrunit. Raveh sentit qu'il était allé trop loin.

— C'est bien, dit-il, c'est moi qui...

— Je repartirai demain dans la tribu d'Oumaouch, coupa Ouali et il se leva pour partir...

***

Mouh depuis quelques jours va plus mal. Il ne mange presque plus, se plaint à chaque instant que sa tête veut éclater. Nous avons dû le faire monter d'Aafir et mettre un jeune berger à garder le bétail à sa place. Mais dans quelle chambre le mettre? Toutes

celles de notre maison sont occupées et puis nous avions peur que Mouh fût atteint du typhus et que, si nous l'installions parmi nous, il ne nous contaminât tous. Aussi mon père nous a-t-il proposé de lui aménager Taasast, où nous avions remisé les jarres inutiles, les meubles cassés ou hors d'usage, toutes les vieilles choses qui avaient cessé de nous servir à cause de leur vétusté ou simplement parce que, sans raison précise, d'autres les avaient remplacées. Depuis l'époque lointaine où nous n'y étions plus, nous ne l'avions plus jamais ouverte, Aazi et moi, par une entente tacite, les autres parce qu'ils n'en avaient jamais eu besoin. Du reste Aazi gardait, si elle ne l'avait pas perdue, l'unique clef qui ouvrît la porte.

Pour une fois, nous fûmes d'accord ma femme et moi pour dissuader mon père qui ne voulut rien entendre. Quand nous nous rangeâmes enfin à son avis, Aazi alla chercher la clef. Elle resta longtemps et finalement revint nous apprendre qu'elle ne la trouvait pas. Nous dûmes installer Mouh dans la pièce où Idir, disparu depuis plusieurs jours, ne dormait plus.

Ouali est venu nous rendre visite hier à minuit. Il avait l'allure guerrière, Ouali, avec sa mitraillette italienne, ses sandales de cuir de bœuf comme en portent les paysans chez nous, ses moustaches en pointe. Deux camarades l'accompagnaient.

Il était en train de me parler de ses camarades quand la voix bredouillante de Mouh se fit entendre...

— Il est toujours malade? dit Ouali, comprenant tout de suite ce que c'était.

— Oui, dis-je.

— Puis-je le voir? Je sais que j'abuse de ta bonté mais Mokrane, que veux-tu, ç'a été un bon camarade et puis dans la vie que je mène, il faut se hâter de tout prendre au passage.

— Naturellement, fis-je, je vais tout de suite te conduire près de lui.

Nous laissâmes près du feu les deux compagnons qui, depuis leur arrivée, n'avaient pas une fois desserré les lèvres, et Ouali me suivit dans la chambre d'Idir.

Je poussai la porte doucement.

Ouali alluma sa pile électrique, chercha dans l'ombre le lit et, quand il l'eut trouvé, braqua le faisceau sur Mouh. Il ne put réprimer un mouvement de frayeur.

Le malade était étendu sur le dos; la tête sur l'oreiller balançait vers l'arrière. Il était squelettique et sous les couvertures son mince corps se devinait à peine. Sa bouche était ouverte et tout son visage avait ce masque rigide, glabre, immobile des figures mortes; il lui manquait cependant la sérénité; l'expression de tous ses traits était douloureuse et difficile à supporter; pour comble, Mouh avait fermé ses yeux, qui avaient fait le charme de ce visage épuisé, souffreteux.

Des syllabes indistinctes sortaient de sa bouche; quelquefois cependant nous reconnaissions quelques mots : c'était en général les noms des morts de notre famille, disparus quelquefois depuis très longtemps. Notre berger les appelait à plusieurs reprises et les uns après les autres désespérément, comme si aucun d'eux ne voulait lui répondre.

Ouali ne sachant quelle contenance prendre et surtout effaré que les traits qu'il avait connus si beaux fussent à ce point défigurés, prit le parti d'appeler :

— Mouh, Mouh, bonsoir Mouh!

Mais au lieu de lui répondre, Mouh héla à son tour des hommes, des femmes inconnus de nous. Ouali se sentit gêné, il dérangea la série de fioles rangées sur une table à côté du lit et m'offrit tout de

suite de sortir. Mouh se tut un instant. Quand nous fûmes à la porte, nous l'entendîmes qui appelait de nouveau longuement, désespérément, les figures de ses cauchemars.

***

L'aube n'avait pas encore paru quand Ouali me réveilla. Il était temps pour lui de partir. La pluie continuait son clapotis minutieusement monotone. Malgré toutes les précautions que nous prenions pour n'éveiller personne, nous vîmes bientôt mon père venir à nous.

Pendant qu'Ouali et ses camarades s'apprêtaient, il alla voir Mouh dans sa chambre. Il ne tarda pas à revenir.

— Il est nécessaire, me dit-il, que tu ailles chercher le médecin et le plus tôt serait le mieux. Prends ton burnous de poils de chameau, selle le mulet, et pars tout de suite.

Le docteur de colonisation était à 18 kilomètres de Tasga. Il faisait noir et la pluie qui n'avait pas cessé de tomber hier avait dû défoncer tous les chemins.

Néanmoins il fallait y aller, car l'état de Mouh avait empiré.

— Si tu fais vite, Mokrane, me dit Ouali, nous pourrions partir ensemble, car nous prenons la même route.

J'entrai prendre mon gros burnous brun. Dans ma chambre, la lampe achevait de s'éteindre. Aazi dormait assise près de la cheminée, la tête et les épaules appuyées contre le mur. Elle avait dû attendre près du feu que je rentrasse, puis le sommeil l'avait gagnée. J'ouvris assez doucement le grand bahut de bois de frêne, pris mon burnous sous un tas de couvertures et sortis sur la pointe des pieds.

Mon père avait déjà sellé nos deux mulets. Nous

nous engageâmes tout de suite dans le chemin raviné et caillouteux qui menait vers le nord. Nous marchâmes longtemps sans mot dire, Ouali devant, le doigt près de la détente, moi derrière et les autres fermant la marche. A un détour du chemin, comme l'aube commençait à poindre, je vis la silhouette d'Ouali disparaître brusquement dans les broussailles au-dessous de la route. Je me retournai : les deux autres n'étaient déjà plus là; j'entendis seulement trois voix qui me disaient au revoir et me remerciaient pour mon hospitalité de cette nuit.

Le docteur ne voulut d'abord pas venir « par ce temps de chien ». Il m'assura que souvent les bien portants s'alarment inutilement pour la santé d'un malade qui en réalité ne va pas si mal. Je dus donner des détails, insister; M. Nicosia daigna enfin m'entendre mais, malgré mes efforts, nous ne partîmes qu'après deux bonnes heures que le docteur passa chez lui à se préparer, me dit-il.

Nous revînmes avec cette pluie fine, obstinée, menue, infatigable. Près de trois heures après, vers le milieu du jour, nous arrivâmes à Tasga. Les chemins étaient vides. Durant tout le parcours le docteur n'avait desserré les dents qu'une fois pour bougonner : « Fichu temps de nom de Dieu! »

Près de la place je trouvai blotti sous notre grande porte cochère, le petit berger qui avait remplacé Mouh. Il grelottait de froid et de grosses larmes coulaient de ses yeux.

— Tu as froid? fis-je.

— Non, dit-il.

Son regard cherchait obstinément à éviter le mien. Je le pris par le menton :

— Regarde-moi.

Il lança sur moi, très vite, un regard bref et mouillé de chien battu et j'eus soudain peur d'avoir compris. Je regardai autour de moi : personne nulle part dans

la maison, pas un bruit que les petits pas feutrés de cette énervante pluie. Alors je ne doutai plus, je compris que Mouh, mon petit camarade, Mouh des At-Chaalal, comme les enfants disaient, n'était plus.

Je laissai là le berger et menai le docteur droit dans la chambre où j'avais laissé Mouh malade. Le vestibule était bondé d'hommes et de femmes assis ou debout en silence. Deux ou trois seulement relevèrent lentement la tête pour regarder passer le médecin.

— Je crois que nous arrivons trop tard, dit M. Nicosia.

Près du lit où Mouh dormait son dernier sommeil, mon père de temps à autre récitait d'une voix monotone et basse la profession de foi : il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. A côté de lui, ma mère scellait ses lèvres de son index posé à plat et de son autre main égrenait son chapelet. Aazi pleurait en silence.

Mon père remercia le docteur d'avoir bien voulu se déranger par un temps si mauvais, puis se tournant vers moi :

— Tu iras, me dit-il, déjeuner tout de suite avec M. Nicosia puis reprends le mulet et va aux Bouaddou chercher la mère de Mouh afin que, si l'enterrement se fait ici, elle voie son fils une dernière fois. Quant à M. Nicosia nous le ferons accompagner par le jeune berger.

La tribu des Bouaddou est à près de 40 kilomètres de la nôtre. Je dus prendre le mulet de Menach, les nôtres devant servir au docteur et au jeune berger.

La pluie avait cessé, mais le froid était beaucoup plus vif que le matin. Sur le capuchon qui me couvrait la tête entièrement, de gros grêlons venaient battre avant de rouler sur mon burnous. Plusieurs fois en cours de route je dus descendre pour me dégourdir les jambes, car le froid se faisait plus piquant à mesure que j'approchais de la montagne.

Quand vers le soir j'arrivai enfin en vue du village de Mouh, de rares et lents flocons de neige valsaient dans l'air autour de moi.

Tasadit, la mère de Mouh, une vieille toute ridée, courbée sur un bâton noueux, voulut partir tout de suite. Je lui fis observer que j'étais exténué, qu'il ne fallait pas songer à voyager de nuit par un froid pareil. Elle voulut partir sans moi et il fallut ameuter tout le quartier pour la décider à attendre jusqu'au lendemain. Le soir, elle me fit répéter dix fois le récit de la maladie et de la mort de son fils, tour à tour me reprochant de ne l'avoir pas prévenue plus tôt, m'injuriant ou au contraire me baisant les mains, quand je lui affirmais que son fils, chez nous, n'avait manqué de rien et avait connu toute la joie qu'il pouvait connaître. De temps à autre elle s'arrêtait de parler pour geindre en balançant son pauvre vieux buste au-dessus du foyer et en pressant de ses doigts ses paupières sèches.

Je m'assoupissais, mais j'étais trop harassé pour dormir. Je m'éveillai à plusieurs reprises et chaque fois dans mon demi-sommeil je voyais le même balancement mécanique, monotone du buste de la vieille pendant que m'arrivait à peine perceptible le son de sa voix éplorée.

Avant l'aube elle m'éveilla, ouvrit la porte et revint, se battant les mains de désespoir. J'accourus : il y avait dehors près d'un mètre cinquante de neige : il ne pouvait être question de partir.

La mère de Mouh se tordit les poings, cria qu'elle allait se mettre en route quand même, dût-elle rester quelque part, engloutie sous la neige. Je la calmai difficilement. La douleur de cette vieille était atroce. Je résolus de faire pour elle tout ce qui était en mon pouvoir. Il y avait dans le village un homme d'une quarantaine d'années qui, avant de se retirer définitivement chez lui, avait longtemps travaillé chez mon

père. C'était un grand diable aux cheveux roux, renommé pour sa grande taille et sa force exceptionnelle. Je sortis le chercher et lui demandai s'il pouvait prendre mon mulet et conduire chez nous la mère de Mouh. Il dit qu'il serait très heureux de revoir mon père.

Ils partirent dans la matinée, me laissant seul dans la maison de Tasadit avec de maigres provisions. C'était un rendez-vous de courants d'air que cette pièce unique où le vent s'engouffrait tout le jour par les fentes de la porte (celles des fenêtres avaient été bouchées avec de vieux chiffons). J'allumai du feu, mais toute la pièce s'emplit bientôt d'une âcre fumée opaque qui me faisait pleurer. De temps à autre, pour créer un courant d'air, j'ouvrais la porte où la fumée happée du dehors s'engouffrait.

Chaque jour je me promettais de partir le lendemain, mais la neige continuait de s'amonceler lentement, inlassablement, sur le sol. Dans les intervalles où elle ne tombait pas, le vent en passant par les fentes de la porte venait me souffler aux oreilles sa voix tour à tour coléreuse ou douce.

Cependant, j'arrivai bientôt à me faire des amis dans le voisinage, surtout une vieille amie de Tasadit qui était venue sans façon s'installer avec son chien dans ma nouvelle demeure, où elle s'occupait de ménage. Le jour je cassais du bois, grillais des glands doux, aidais la vieille à transporter l'eau; le soir j'allais dans la famille de l'ancien berger de mon père, où l'on veillait tard à raconter de vieux contes. J'eus tôt fait de mener la vie de mes hôtes aussi naturellement que si j'étais né parmi eux. Je pris même leur accent et les tours particuliers de leur dialecte.

C'est d'eux que j'appris que, malgré la neige, il était arrivé la veille un autre homme de ma tribu. Il disait s'appeler Mohand ou Chabane. On me le

montra un soir qu'il passait sur la place — mais je ne pus d'abord rien voir, car l'homme était enveloppé d'une grande djellaba brune qui lui descendait jusqu'aux talons : il avait même pris soin de baisser très bas sur son visage le bord de son capuchon, si bien que je dus l'appeler :

— Compère au manteau brun.

— Oui, dit-il, sans relever son capuchon.

— Sois le bienvenu.

Il s'approcha de moi, releva son capuchon juste assez pour que je reconnusse Ouali et, comme j'allais m'écrier, il me fit vivement signe de me taire, puis à haute voix :

— Je reconnais, dit-il, à ton accent que tu es de mon pays; mais je ne te connais pas. Je suis, moi, Mohand ou Chabane d'Aourir.

— Et moi, Mokrane de Tasga.

— J'allais chercher du blé chez les Arabes, continua-t-il, de l'autre côté de la montagne, quand la neige m'a surpris. Quand elle aura fondu je repartirai. J'espère te revoir d'ici là.

Puis il s'éloigna. Le soir, quand je le revis seul, Ouali me confia qu'il était venu là pour Ouelhadj.

Je vécus ainsi une longue semaine. Le grossier couscous d'orge que me faisait la vieille était délicieux à mon appétit aiguisé par le froid et je trouvais moelleuses les couvertures de laine de couleur où je me roulais tous les soirs à même la terre. C'est à peine si de loin en loin le souvenir de Mouh, dont la première enfance s'était toute passée en ces lieux, venait gâter ma joie, car, ainsi replongé dans cette vie naturelle, avec ces paysans grossiers et simples, au milieu d'une nature dont l'âpreté même m'était un délice, je tâchais d'écarter tous les fantômes, d'effacer tous les souvenirs. Le plus aisément j'oubliai qu'il y eût quelque part un lieu et des êtres auxquels était rivée ma vie, irrémédiablement, et de par le monde

des menaces gigantesques, des heurts énormes, où j'allais moi aussi être pris.

Au bout d'une semaine, la neige fondit en partie, les chemins devinrent praticables. Il y avait quatorze jours que j'avais tout oublié dans ce coin de la montagne et chaque soir, la dernière semaine, je descendais à la source chercher l'eau que je chargeais sur l'âne de la vieille, devenu maintenant mon ami. Je ramenais aussi deux ou trois brassées de bois dont nous nous servions pour faire la cuisine et pour nous chauffer.

Le quatorzième jour, vers midi, alors que je sellais déjà mon baudet, celui qui avait conduit Tasadit à Tasga arriva. Mon père n'avait pas voulu le laisser partir avant la fonte des neiges. Tasadit était restée chez nous, ma mère l'ayant retenue :

— Tu resteras parmi nous aussi longtemps que tu voudras, jusqu'à ton dernier jour si tu veux et nous t'enterrerons à côté de Mouh, lui avait-elle dit.

Je devais ramener notre mulet le jour même.

Je partis après déjeuner par un soleil printanier. Mes amis du village avaient tenu à m'accompagner et ne me quittèrent qu'à la limite du territoire de leur tribu, après m'avoir souhaité un heureux voyage.

***

Beaucoup d'événements étaient survenus pendant mon absence. Je ne trouvai pas Aazi à la maison; mon père se contenta de me dire que, comme elle était fatiguée, il l'avait accompagnée chez sa mère pour qu'elle pût se reposer un peu; il me semblait étrange que ma femme pût se reposer chez Lathmas qui, loin de mener une vie confortable, avait à peine de quoi vivre. Mais les décisions de mon père étaient sans appel. Du reste, chez sa mère, Aazi aurait du

moins la paix; je me réservais seulement d'aller la voir plus tard.

Mon second ordre d'appel était aussi arrivé avec ceux de mes camarades. Par une navrante ironie, celui de Mouh également avait été envoyé chez nous.

Mais Mouh maintenant avait quitté ce monde où des hommes faisaient la guerre. C'est chez nous qu'on l'avait enterré, malgré ses « pays » qui voulaient le charger sur leurs épaules jusque dans son village natal. Il eut l'enterrement qu'il méritait, car on ne vit jamais tant de jeunes gens dans un convoi funèbre : derrière les premiers rangs où les marabouts et les vieillards psalmodiaient le chant des morts, ils se pressaient tous, se disputaient la lourde bière de chêne massif où était étendu le frêle corps de Mouh. C'est comme s'ils s'étaient donné rendez-vous, car tous ceux qui avaient de près ou de loin connu notre berger lors des sehjas nocturnes avaient tenu à être là. Il en était même venu de l'autre côté de la rivière. Ouali et Idir avaient fait une brève apparition. Ils n'étaient pas restés longtemps par peur des oreilles et des yeux indiscrets. C'est une coutume chez nous que le cheikh, avant de commencer la prière, découvre le visage du mort pour que ses amis et tous les vivants le voient une dernière fois. Quand il s'approcha du linceul où Mouh dormait, ce fut un véritable assaut. Sans souci des convenances, les jeunes bousculaient les vieux. Ouali, Menach. Raveh et Idir qui étaient les plus près ne voulaient pas partir pour laisser place aux autres; ils voulaient se repaître les yeux des lignes de ce visage durci par la mort. Les yeux de Mouh étaient clos, mais ses traits avaient gardé la grâce dans la souffrance. Tous, sachant bien que bientôt la main du cheikh, ramenant le linceul, voilerait pour toujours même cette immobile statue, ne voulaient pas partir pour que de Mouh cette image du moins leur restât. Tant que

durera leur vie, c'est ainsi que tous ses amis le verront, serein, tranquille, détendu et jamais l'idée ne leur viendra que tout de lui, jusqu'à ses yeux, soit devenu poussière, ou cendre, ou la proie des vers.

Les jours passaient et je n'allais toujours pas voir Aazi. La veille de mon départ, je fus invité à dîner chez le cheikh. Sans pitié pour la fatigue qui faisait tomber mes paupières, sans songer que j'avais besoin d'une pleine nuit de sommeil, pour pouvoir le lendemain partir dispos, mon hôte m'entretint jusque très avant dans la nuit. Les nombreuses tasses de café que je bus m'aidèrent à vaincre entièrement le sommeil et quand je pus prêter une oreille attentive au cheikh, je m'aperçus qu'il se surpassait. Je ne pouvais plus me distraire du charme de sa dialectique savante, mesurée, insinuante et douce, et pourtant spécieuse. Il fit là, peut-être, le plus beau discours de sa vie, le plus étincelant en tout cas que je lui aie entendu prononcer et, quand il eut fini, je restai longtemps à le regarder, subjugué, sous le charme.

Toute cette longue harangue c'était pour m'expliquer que le départ d'Aazi chez Lathmas n'était pas seulement une cure de repos, comme mon père me l'avait dit pour ne pas me blesser, mais un congé en forme et sans doute pour toujours. Il était bon qu'avant ma remobilisation j'en fusse informé.

Je remerciai le cheikh et m'en fus, abruti de sommeil, ivre de ce que je venais d'entendre, torturé de savoir qu'Aazi était partie sans déplaisir.

C'est au 1<sup>er</sup> Tirailleurs à Blida que j'étais affecté avec Menach et Meddour. Ouali devait rejoindre le 7<sup>e</sup> à Setif, mais le caïd ne put même pas lui remettre l'ordre d'appel, Ouali ne s'étant pas montré depuis longtemps, du moins au caïd.

Du reste il avait quitté la montagne et depuis quelques jours suivait vers le sud les tribulations du colporteur Ouelhadj.

Je ne sus tout cela que plus tard, à mon retour de Tunisie. En effet, peu de temps après notre arrivée à Blida, nous avions été dirigés vers l'est, où les Américains tentaient de contenir les troupes de Rommel.

J'étais à la compagnie d'accompagnement. Chaussés d'espadrilles civiles, vêtus de culottes françaises, de vestes pour moitié françaises, et pour moitié américaines, coiffés du casque, du calot ou de la chéchia selon les individus et les hasards des récupérations, mes mitrailleurs promenèrent vaillamment leur misère pendant trois mois contre les troupes de l'Afrika Korps. Nous mangions quand et comme nous pouvions, sauf quand un heureux hasard nous amenait dans le même secteur qu'une unité américaine : les hommes volaient alors ce qu'on ne leur donnait pas, et je devais fermer les yeux sur certains paquetages soudain affligés d'un inexplicable embonpoint.

Je ne perdis en tout que deux hommes, un grand diable bronzé du Sud, mort en essayant de sauver sa pièce, et un caporal-chef qui, pour racheter des indélicatesses, conduisit volontairement une patrouille d'où il ne revint pas. Le dénuement des tirailleurs était tel qu'au bout de trois mois on dut retirer le bataillon tout entier pour le rééquiper plus décemment. Je revins fourbu. Ma silhouette s'était amenuisée pendant ces trois mois. J'étais habillé à l'américaine de la tête aux pieds, ayant obtenu une tenue entière d'un officier américain en échange d'une bouteille de cognac.

Rien, quand je revins, n'avait changé. Les civils parlaient de la campagne de Tunisie, selon leurs sympathies avouées ou secrètes, comme on suit une partie de bridge. Pas un instant ils ne m'ont donné l'impression de se douter qu'on fait la guerre avec des morts et nous avons fini, mes camarades et moi,

par nous demander si ce n'était pas nous qui rêvions.

J'avais hâte de savoir des nouvelles de tout et de tous. Pendant les trois mois que j'étais resté en Tunisie, je n'avais reçu que deux réponses, du reste insignifiantes, aux nombreuses lettres que j'avais envoyées. En arrivant je trouvai mon courrier au bureau du bataillon, à la compagnie que j'avais quittée au départ, au mess et même chez le vaguemestre. La plupart des lettres étaient de mon père et répétaient le même fervent appel à Dieu, qui tue et donne la vie, la même fidèle résignation aux ordres de celui dont l'omnipotence a de toute éternité réglé la courbe de chaque destin.

Il me tardait d'aller me reposer non point tant de mes fatigues que de l'exaspérante régularité de cette vie où la grande préoccupation était de combler les vides. A vrai dire, je ne tenais pas beaucoup à aller à Tasga et je préférais Aïn-Beida, où Akli, dans une lettre où j'ai trop souvent reconnu les idées et jusqu'aux mots de Davda, venait justement de m'inviter avec Menach. Je me promettais d'aller le dernier jour de ma permission voir mes parents à Tasga.

J'étais encore assez indécis quand je reçus de chez nous une lettre dont je ne reconnus pas l'écriture. Il n'y avait ni date ni en-tête. Les lettres en étaient enfantines et gauches. La signature manquait.

« *Nous sommes en bonne santé. Nous espérons que tu seras de même. Voilà, je t'écris. Je sais que c'est mal que tu vas dire dans ton cœur : voilà, cette femme est une mauvaise femme et c'est elle que j'ai épousée avant, mais maintenant il faut que je t'écrive. Tu es militaire. Je ne sais pas si tu vas revenir. Je prie Dieu et Sidi-Ahmed, fils de Malek, tous les jours, pour que tu reviennes mais toujours j'ai peur dans mon cœur et alors je t'écris.*

« *Il ne faut pas dire : elle est une mauvaise femme.*

*Pourquoi m'écrit-elle puisqu'elle n'est plus ma femme? Si ton père sait, il me tuera, je sais, mais il ne sait pas. Mon mari, dans six mois, ou si Dieu veut, dans cinq mois, je vais avoir un enfant.* »

Une multitude de muezzins se mirent à égrener d'une voix très douce l'appel à la prière tout autour de moi. Au loin la braise où le soleil se couchait virait au violet; je dus m'appuyer au mûrier du séchoir.

« *Mais toujours je demande à Dieu que si quelque chose doit t'arriver, cela arrive à mon enfant. Je sais, tu me laisseras répudiée toute ma vie, mais reviens seulement vivant.*

« *Je ne suis plus ta femme. Alors je n'ai rien à te dire, mais tu as l'habitude de ne pas te couvrir quand il fait froid. Ce n'est pas l'hiver, mais la nuit tu as peur du froid. Il faut te couvrir.*

« *Il y a plus de quarante jours que je dis à mon cœur : je vais lui écrire. J'ai pensé beaucoup de choses dans ma tête pour les écrire, maintenant je les ai oubliées.*

« *Je sais que tu ne me répondras pas, parce que toi, tu ne m'aimes pas; même quand j'étais chez vous. Maintenant, je ne suis rien pour toi, mais ça ne fait rien.*

« *Il manque huit jours pour la fête. Tu vas la passer à la caserne avec les Iroumien mais après, si Dieu veut, tu passeras beaucoup de fêtes avec ton père, ta mère, Menach.*

« *Je n'irai pas à la fontaine. Mes camarades se moquent de moi parce que je n'ai pas de mari. Je suis allée vendredi avec Tasadit. Daadi m'a dit devant toutes : pourquoi es-tu orgueilleuse puisque tu n'as pas de mari? Je l'ai tirée par les cheveux. J'ai pleuré toute la nuit.*

« *Si tu reviens, brûle la lettre et oublie. Si tu ne reviens pas, adieu. J'aimerai beaucoup, beaucoup ton*

*fils ou ta fille, si Dieu le garde. Je ne me marierai pas. Ma mère veut, mais moi je ne veux pas parce que toi tu n'es plus mon mari.* »

La lettre s'arrêtait là brusquement. L'écriture d'abord droite et régulière allait se gâtant. Les dernières lignes montaient ou descendaient au hasard, quelquefois très loin l'une de l'autre, d'autres fois au contraire se chevauchant.

Cette lettre fripée que j'ai si souvent relue ment-elle encore? Se peut-il qu'à distance et quand Aazi ne sait même pas si je dois revenir, elle joue encore la comédie? Pour qui désormais? Pourquoi? Est-ce là le ton d'une âme damnée?

Je crains soudain d'avoir commis une faute qui dans la situation où je suis, risque d'être irréparable, car plus je relis les mots et plus resurgit devant moi une image d'Aazi que j'ai depuis longtemps oubliée, l'image de « la fiancée du soir ».

La fiancée du soir... C'était au temps lointain où nous étions encore « ceux de Taasast ».

Menach, qui désignait les tours de danse, arriva à Aazi.

— A toi, la fiancée d'Ouamer, (parce qu'il était alors question de fiancer Aazi à Ouamer, un jeune homme de chez elle).

— Je ne suis la fiancée de personne, dit-elle, je suis la fiancée du soir.

Et elle ouvrit grands les bras comme pour étreindre le bleu de cette nuit, toute cette douceur diffuse.

— Je suis la fiancée du soir, et un jour je descendrai à la rivière, quand la lune sera déjà depuis longtemps levée. Je monterai le cours de l'eau vers la montagne, et partout où la rivière sera étale, je m'arrêterai, et j'appellerai mes compagnes, toutes les autres fiancées du soir. Je les appellerai comme cela.

Et Aazi, mettant ses doigts dans ses oreilles,

lançait par la fenêtre un cri étrange, modulé, comme la voix de quelqu'un qui chante un air triste ou qui pleure. Elle le prolongea comme si celles qu'elle appelait étaient si loin, si loin, qu'elles risquaient de ne pas entendre. Menach redit l'appel d'une voix cocasse, étranglée, rauque, coupée de toux et de râles, mais Idir, immobile et les yeux fixés sur Aazi, dit ardemment :

— Et puis après?

— Une à une elles descendent des sources et des forêts. Elles sont pâles et elles marchent très lentement. Elles sont toutes vêtues de voiles blancs et elles me regardent sans parler. Elles sourient quand elles me prennent par la main mais elles ne parlent pas. Elles me suivent seulement le long de l'eau; et l'eau dans la nuit est belle, claire et belle, elle luit sous la lune et elle chuchote et je la comprends et mes compagnes, les autres fiancées du soir, la comprennent aussi.

« Nous marcherons tout le temps que la lune marchera parmi les étoiles et la montagne s'approchera de nous et quand la lune rouge devant nous penchera du ciel sur les rochers et que l'obscurité va nous prendre, mes compagnes et moi nous descendrons parce que nous aurons peur, et, à l'endroit d'où je les aurai appelées, nous nous séparerons.

Aazi foulait doucement devant nous le sable de la grève; elle évoluait dans ses voiles, suivait lentement le cours de l'eau, appelait ses compagnes, leur tendait les doigts effilés de sa main où la lune se jouait, continuait de guider dans la nuit la procession de ses blanches compagnes, suivait des yeux la lune qui tombait derrière les rochers; elle faisait descendre l'obscurité en poussant les deux battants de sa fenêtre; c'est à peine si, par la fente, un mince filet de lumière venait dessiner largement dans l'ombre nos silhouettes, et Aazi passant tour à tour et par partie

de l'ombre à la lumière, avait l'air d'une magicienne; ses bracelets d'or faisaient dans l'obscurité comme des soleils blafards et son profil, blêmi par cette pâle lumière, avait l'immobile sérénité des momies des dieux morts.

La lune tombée, Aazi crispait effroyablement ses jolis traits, ouvrait les bras, écartait les doigts de ses mains et reculait de frayeur devant quelque chose que l'on ne voyait pas : la fiancée du soir avait peur des ténèbres. Elle poussait un cri aigu, terrifié, pour exhorter ses compagnes à fuir. Encore un peu et elle allait défaillir. Idir, assis à califourchon sur sa chaise retournée, la tête posée sur ses bras croisés sur le dossier, se précipita :

— Fiancée du soir, n'aie pas peur! Je te défendrai.

La mèche de ses cheveux rebelles venait battre son front et ses yeux sous sa chéchia de laine blanche.

— Est-il homme ou bête, l'ennemi qui te poursuit? Si c'est un démon, qu'il ait seulement le courage de prendre figure et je le pourfendrai.

Ce disant, Idir prenait ma longue règle et donnait de grands coups dans le vide. En passant dans la plate-bande de lumière qui nous venait de la fenêtre, ma règle faisait comme le bref éclair d'un sabre. Pour sûr le démon était pourfendu.

— Fiancée du soir, où es-tu?

Et il chercha Aazi dans la pénombre pour la prendre sous sa protection; mais elle recula jusqu'au coin le plus sombre de Taasast.

— Ne me touche pas, je suis la fiancée du soir; nul n'a le droit de me toucher. Le jour je ne vis pas, je suis Aazi, mais la nuit, je suis la fiancée du soir et je parle avec la rivière et le vent. Nul n'a le droit de me toucher que les rivières, les brises et mes compagnes, car dès que le jour meurt, je suis la fiancée du soir.

— Laisse-moi t'accompagner au fil de l'eau, sous les grands ormes. Prends ma main, tu n'auras pas

peur de l'ombre. Je verrai avec toi les mares calmes, les pins de la rivière et l'eau, les sources, blanches ou pâles. J'appellerai avec toi tes compagnes et, quand nous rencontrerons la brise, tu m'apprendras à lui parler. Nous irons à la montagne et, quand la lune rouge tombera derrière les rochers, nous continuerons à aller, nous tenant par la main. De là-haut nous regarderons tout le pays de ce côté-ci et de l'autre côté de la montagne et là-haut nous serons plus dans la nuit. Viens, laisse-moi t'accompagner.

— Ne me touche pas, je suis la fiancée du soir et le soir est jaloux, il mange les fiancées qui ne lui sont pas fidèles, et en remontant la rivière, la nuit, on voit surgir de l'eau les fantômes en deuil de celles-là qu'il a déjà mangées.

Le jeu cessait, mais je revois encore, comme s'il était devant moi, Idir posant sur Aazi un regard fixe et pourtant absent, comme si mon aventureux camarade sous les grands ormes, lentement, suivait sur les traces d'Aazi celle du monde qu'elle venait, folle, d'évoquer.

Longtemps nous appelâmes Aazi « la fiancée du soir ». Depuis, les scènes de ma mère, les silences de mon père, les discours du cheikh m'ont imposé d'elle une autre image, mais en relisant cette lettre, les fantômes d'antan en moi resurgissent et j'ai envie, comme jadis Idir, de crier :

— Fiancée du soir, où es-tu?

A mesure que j'y réfléchis, mon aberration devient évidente et énorme à mes yeux, car enfin, que puis-je reprocher exactement à ma femme? La coutume? Les dires? Les plaintes de ma mère? Ah! pourquoi y a-t-il des pentes qu'on ne remonte plus?...

Voici des mois que je n'ai pas rouvert ce carnet, parce que je n'avais rien à dire. Je n'ai rien fait durant ce temps qu'attendre ma permission — mais les petits camarades d'abord, puis les camarades des

petits camarades, cela n'en finissait plus. Aujourd'hui, 29 octobre, alors que je n'y pensais plus, mon tour est arrivé. Il était temps, car c'est pour novembre qu'Aazi attend son enfant.

J'ai écrit à Menach pour qu'il prenne sa permission en même temps que moi. Il y aura Ouali, Idir, peut-être aussi Meddour, car depuis que des unités de plus en plus nombreuses embarquent pour l'Italie, on envoie tout le monde en permission.

Il faut absolument que je revoie une dernière fois Tasga, mon père, le cheikh, Na Ghné, Kou. Je vais revoir aussi Aazi quoi qu'il arrive, lui dire tout ce que depuis longtemps je lui ai tu, lui demander de m'attendre (tant pis, cette guerre ne sera pas éternelle) si je reviens, et, si je ne reviens pas, de veiller sur notre enfant, même quand elle sera remariée.

Aazi remariée? Je ne veux pas plus longtemps considérer cette hypothèse; je ne me fais pas à cette idée.

Le cœur, la tête, les nerfs, me font mal quand j'y pense et il me semble qu'une jalousie posthume soulèvera mes dalles ou la terre qui me recouvrira, si je venais à apprendre un jour sous terre qu'un autre homme... Non, ce n'est pas possible. »...

Ici s'arrête le carnet de Mokrane. Les trente dernières pages de gros papier lisse sont restées blanches. Seulement au revers de la couverture est dessiné au crayon un profil maladif de femme; en dessous un mot en lettres berbères que peu savent déchiffrer, sans doute le nom de la femme. Mais l'histoire de Mokrane est connue de tout le monde chez nous et chacun peut vous en raconter la fin étrange.

***

A Alger, où Mokrane, Menach et Meddour

devaient se retrouver pour partir ensemble à Tasga, il y avait afflux de permissionnaires.

Ils apprirent aussitôt qu'une première couche de neige, peu épaisse, il est vrai, avait recouvert la montagne et que la route de Tasga était barrée en trois endroits par des éboulements. La neige menaçait de bloquer toutes les autres voies.

Ils décidèrent d'atteindre Tasga par Maillot. Ils traverseraient la montagne au col de Kouilal : on leur avait assuré que la dernière neige qui était tombée n'avait pas dépassé dix centimètres, même dans la montagne, que du reste elle avait presque partout fondu.

Ils prirent donc le train jusqu'à Maillot, où un certain Arezki s'offrit à leur faire passer le col de Kouilal dans une camionnette, qu'il avait précieusement dissimulée pour échapper à la réquisition. Arezki, crispé au volant, jurait à chaque chaos qui les déjetait tous, tantôt à droite, tantôt à gauche. Pour se réchauffer, ils se serraient les uns aux autres. Seul Menach dans un coin chantait doucement le thrène des morts. Ils se taisaient tous sous prétexte qu'il faisait très froid mais en réalité pour mieux l'écouter, parce qu'il avait une voix très douce, mais Arezki bientôt se tourna vers eux et cria en français : « Nom de Dieu de nom de Dieu, le chanteur, coupe ton sifflet ! »

Dans le vent et la pluie la parole du chauffeur leur arrivait hachée, par bribes, tantôt hurlée, tantôt à peine perceptible.

A chaque cahot, sa voix tonitruante vouait au diable un certain nombre de très respectables saints. Le ciel était entièrement couvert et sur la montagne les nuages se déplaçaient par paquets à de folles vitesses. Ils n'avaient pas fait cinq kilomètres que le chauffeur sacra plus fort et stoppa net. Un éboulement formidable barrait toute la largeur de la route

sur plus de dix mètres. Impossible d'aller plus loin.

— Allez, ouste, dit Arezki, en voiture, je vous ramène.

Tous remontèrent, sauf Mokrane qui alla lentement s'adosser contre le talus de pierre.

— Eh bien! Mokrane, dit-il. Je sais que le paysage est très beau par ici, mais il vaut mieux revenir dans un mois. Maintenant nous allons partir.

— Partir, dit Meddour, c'est mourir un peu.

Il regarda autour de lui, quêtant des approbations pour ce qu'il croyait être une finesse. Personne n'eut l'air de l'avoir entendu. Dépité, il monta le dernier.

— Allons, Mokrane, monte, tu trouves peut-être qu'on n'est pas assez mouillé?

Il ne bougeait pas. Était-ce l'effet du froid ou l'abrutissement physique de ces deux journées harassantes? Une douce, une inébranlable résolution s'était faite en lui : rien ne pourrait l'arrêter d'aller jusqu'au bout; il n'était pas bien sûr d'arriver à Tasga mais il irait...

Les autres n'y comprenaient rien :

— Mais tu es fou!

Ils épuisèrent d'abord tous les arguments : c'était un suicide, le col le mangerait, la neige allait bloquer Kouilal. Il ne répondait même pas. Alors, jugeant à son doux sourire, heureux, obstiné, qu'il était devenu fou, ils l'empoignèrent pour le faire monter de force. Il devint déchaîné, ruait, mordait, donnait des coups de poing au hasard sur tous ceux qui l'approchaient. Dès qu'ils l'avaient lâché il souriait doucement et parlait d'une voix suave :

— Mes camarades, disait-il, vous êtes très aimables. Vous croyez que je cours à la mort et vous voulez m'en éloigner parce que vous m'aimez — mais je vous dis que vous vous trompez, je peinerai beaucoup, je le sais, mais j'arriverai où je dois arriver.

Et plus bas, comme pour lui-même :

— ... ou alors il n'y a pas de justice.

Des tonnerres semblables à des bruits de grands écroulements se mêlaient au son plus sourd, raclant des rocs qui roulaient çà et là, entraînant avec eux toute la terre qui les soutenait.

Brusquement Arezki étreignit Mokrane, lui serrant les bras contre la taille. L'autre glapit, rugit, se démena comme un possédé ; l'écume lui montait à la bouche, mais une étreinte de fer l'immobilisait. Arezki appuyait son menton par-derrière entre les épaules de Mokrane qui râlait de douleur. Menach tira une corde de la camionnette et tous ensemble ils lièrent Mokrane comme on fait d'un damné.

Dès qu'il se vit ligoté, il ne dit plus rien. Ils le hissèrent sur la voiture sans qu'il offrît la moindre résistance. Il ne répondait pas quand on lui parlait. Il semblait abruti. La route était trop étroite. Il fallut faire marche arrière sur près de 400 mètres. Ils purent enfin tourner mais ils n'allèrent pas bien loin. Quelques centaines de mètres encore et ils buttèrent de nouveau sur un éboulement qui s'était produit après leur passage. Impossible désormais d'avancer ou de reculer.

Ils s'arrangèrent pour dormir pour le mieux et détachèrent Mokrane qui avait retrouvé son calme et toute sa raison, puisqu'il recommençait même à plaisanter avec eux.

Ils restèrent tous habillés et étendirent sur eux de vieux couvre-pieds puis la grosse bâche d'Arezki. Ainsi serrés les uns aux autres, ils avaient assez chaud, si bien que le sommeil les gagna bientôt tous.

Très tôt cependant, le lendemain, ils furent réveillés par des rafales d'un vent furieux qui faisait claquer à la rompre la toile qui couvrait la camionnette. Le souffle était si fort qu'il emportait des pierres qui venaient battre violemment contre la

voiture. Le froid semblait avoir augmenté et quand ils sortirent de dessous la bâche, ils eurent la surprise de voir que la neige avait couvert le sol d'un tapis uniforme, si blanc qu'une pâle lueur s'en dégageait dans la nuit.

Il fallait abandonner la camionnette et se dépêcher de rentrer à Maillot avant que la couche fût plus épaisse. On verrait après à sauver la voiture en amenant du renfort. Ils prirent chacun leur ballot sauf Mokrane qui devait dormir encore parce qu'on n'entendait pas sa voix. Menach alla le réveiller dans la camionnette. Il n'y était pas. On le héla, on le chercha partout; il n'y avait pas trace de pas sur la neige dans aucune direction. S'il était parti, il avait dû le faire depuis longtemps déjà. On scruta tous les environs. On ne le trouva nulle part. Nul doute; il était reparti vers le col au-delà duquel s'étend le pays des Zouaoua, ses aïeux.



Le buste en avant pour mieux gravir la pente, la musette au côté, ses gros souliers militaires aux pieds, Mokrane marche à pas pesants dans la direction de Kouilal. Avant de partir il a enlevé doucement à Arezki son burnous. Il aurait pu l'éveiller, mais ils étaient si fatigués que personne ne l'avait entendu se lever, sauter de la camionnette et s'éloigner à pas de loup. Le plus difficile était de passer le col, non pas tant pour l'insécurité car, quoique les bandits de grand chemin y attendent parfois les voyageurs pour les dévaliser, il était peu probable que quelqu'un s'aventurât au Kouilal par un temps pareil et s'amusât à voler un militaire. Non, le plus dangereux est que le vent, en s'engouffrant dans le col, était d'une violence telle qu'il vous coupait le souffle. On essaie de respirer, d'appeler, pour entendre du moins

le son de sa propre voix et une nouvelle rafale vous renfonce les mots dans la bouche. D'autre part, le col étant plus bas, la neige s'y amoncelle, nivelle tout et les voyageurs les plus expérimentés ne peuvent s'y reconnaître un chemin; ils tournent et tournent avec toujours ce vent autour d'eux; quand ils sont fatigués d'avoir marché en vain, ils reviennent sur leurs pas, mais la neige entre temps a comblé leurs traces et ainsi ils vont et vont jusqu'à ce que le col les mange.

Le mieux était donc de faire vite pour passer avant une éventuelle chute de neige; Mokrane le sentit bien et pourtant ne fit rien pour hâter sa marche. Il allait comme un somnambule, d'un pas égal et lent, comme quelqu'un qui sait qu'il va à son destin.

Ses gros souliers à clous crissent sur les cailloux de la route à intervalles égaux : kerret; kerret. Il écoute, hébété, cette cadence sèche, monotone, indéfiniment répétée, qui le berce et lui permet de ne penser à rien. Après un crissement il attend le second et cette attente suffit à emplir toute sa pensée. Il ne regarde même pas les paysages qu'il traverse, n'entend pas le vent et le tonnerre déchaînés autour de lui.

Et puis, voilà qu'une voix faible et harmonieuse de femme bat la mesure derrière lui :

— Un : je suis... deux : ta femme.

Il se retourne, ne voit rien, sourit béatement et continue. Kerret, kerret, font les gros souliers... Hou! hou! glousse le vent...

Et soudain une grosse voix courroucée lui crie aux oreilles :

— Je suis ta femme.

Il se retourne de nouveau brusquement, mais rien : une rafale malmenait des arbres dont on entrevoyait vaguement dans l'ombre les formes spectrales. Ses yeux se fermaient de sommeil. Plusieurs fois, il voulut jeter la musette et le burnous pour être plus

léger, mais comment se découvrir par un froid pareil et que manger en route?

Il arriva bientôt devant l'éboulement qui les avait arrêtés cette nuit; il s'assit contre le talus pour se reposer un instant.

Un fluide très apaisant parcourut toutes ses veines et reposait ses membres. La voix avait disparu; seulement de temps à autre un murmure câlin, doux, à peine perceptible :

— Je suis ta femme.

Il était si las que ses paupières bientôt se fermèrent. D'étranges visions se mêlaient déjà à ses impressions de veille. Il allait s'endormir tout à fait, quand soudain il se leva en sueur.

L'aube blanchissait devant lui un chaos de rocs aigus, de ravins encaissés, de falaises abruptes; quelques arbres levaient vers le ciel des branches hagardes, tourmentées par le vent; devant lui, dominant tout le reste, une grande roche déchiquetée coupait les rafales. Il ferma les yeux pour ne pas voir, les rouvrit : au bout du promontoire il vit clairement une femme vêtue d'une robe très longue, toute effilochée par le bas. Elle tenait écartés les bras. Sa bouche était grande ouverte, ses lèvres distendues; ses yeux très noirs semblaient sortir de leurs orbites. Elle repliait ses doigts crochus comme des serres.

Mais son aspect tout entier semblait fait pour sa voix, une voix comme Mokrane n'en avait jamais entendue. Les lamentations des vieilles femmes sur les morts ni les brèves vociférations des pleureuses n'étaient rien à côté de cette voix glaciale, horrible, sans timbre, emplissant tout l'espace de son long cri monotone qui inspirait l'effroi d'une chose inhumaine, et elle disait, la voix :

— Mokrane, des fils de Chaalal, à qui m'as-tu laissée?

Il se leva, la poitrine oppressée, avec encore dans

les yeux l'image de cette harpie hautaine, échevelée, et dans les oreilles la dernière syllabe indéfiniment prolongée de « laissée » : dji... i... i... i... id. Il souffla d'aise en revenant à la réalité, regarda avec satisfaction le pic du Tamgout, qui dépassait par endroits sous les nuages; il lui sut gré d'être là, d'être seul et nu, de ne rien porter, d'être dur, inaccessible, d'être resté fidèle à l'image qu'il avait toujours eue de lui depuis l'enfance.

Il chercha à tâtons sa musette, la prit des deux mains pour être bien sûr qu'il était désormais dans un monde où les choses avaient de la résistance et du poids. Il s'essuya des doigts le front, s'enveloppa dans son burnous jusqu'au cou, puis s'engagea dans l'éboulement. Il n'était pas facile de le traverser. Il enfonçait dans la boue jusqu'aux mollets ou bien, en posant le pied sur une pierre, roulait avec elle de quelques mètres vers le bas. Quand enfin il arriva de l'autre côté, il distinguait déjà mieux les objets, mais il était incroyablement las.

Il résolut de se reposer encore un peu avant de reprendre sa route; il se forçait cette fois-ci à garder les yeux ouverts pour ne plus rien voir que de réel — mais il commençait de nouveau à s'assoupir quand la même litanie résonna à ses oreilles, cette fois courroucée :

— Je suis ta femme.

Il ouvrit brusquement les yeux. Ce n'était cette fois encore que le vent qui hurlait sous son oreille dans le creux de sa musette, mais Mokrane n'en pouvait plus. Il voyait trouble. Ses idées se brouillaient. Il ne distingua bientôt plus Aazi de cette femme qu'il venait de voir en rêve. Il reprit sa musette, ramassa sur la route un bâton de cèdre noueux, et, pressé d'en finir, se remit à grimper. La pluie se mit à tomber fine et régulière, mais elle cessa bientôt.

Le froid était devenu intolérable. Mokrane souf-

flait sans cesse dans ses doigts pour les réchauffer, mais il n'arrivait pas à les tenir assemblés. Un coup de vent lui ramena sur la tête un pan de son burnous. Il alla rouler contre une roche. En essayant de s'y agripper, il s'écorcha les doigts; sa tête avait lourdement cogné contre une arête, et elle saignait; il avait au-dessus du sourcil une grande plaie qui lui faisait mal, elle enfla bientôt et devint une bosse. Tout en marchant, Mokrane y portait sans cesse ses doigts gourds. Le tranchant d'un silex du chemin avait ouvert en travers la semelle de son soulier droit et l'eau en y entrant faisait : floc, et toujours devant, derrière lui, cette voix qui inlassablement le harcelait :

— Je suis ta femme.

Mais il n'y faisait plus attention; il allait maintenant plus vite pour se réchauffer, mais surtout parce qu'il savait bien qu'un pareil froid annonçait la neige; il fallait passer le col avant la chute; du reste il n'était plus bien loin. Quant à ceux qu'il avait quittés cette nuit, du côté de Tala Ghana, il n'y pensait même pas.

Le vent tomba et quelque temps après quelques flocons de neige larges et rares, comme de petits papillons gracieux et lents, commencèrent de flotter devant ses yeux. « Passer le col, passer le col, » faisaient les chaussures de Mokrane sur le gravier. Tout l'espace bientôt fusa devant lui de traits blancs qui s'enchevêtraient dans toutes les directions. C'était de gros pétales qui décrivaient dans l'air des courbes compliquées et imprévisibles avant de venir mourir précautionneusement sur le sol ou au contraire la trace directe et aiguë de grêlons qui crépitaient en tombant. Il semblait à Mokrane que l'espace était devenu épais devant lui et qu'il devait pour avancer, fendre une masse d'étoupe. Il traînait ses pieds comme si deux poids y étaient attachés.

Quand il arriva au col, la neige avait déjà barbouillé de blanc tout l'espace. On devinait le soleil sous des nuages qu'il blanchissait par derrière. Devant Mókrane surgit brusquement le spectacle de tout le pays kabyle, étendu à ses pieds. Les crêtes des Zouaoua partaient de la montagne comme les branches d'un éventail. La neige n'y avait pas encore atteint. Les heureux du bas pays ignoraient les tempêtes des hauteurs.

Le vent s'engouffrait dans le col avec violence. Un tourbillon qui emportait des flocons dans une course folle et désordonnée enroula Mokrane dans son burnous. Il mit longtemps à se dépêtrer, gonfla d'air sa poitrine. Sur chaque piton de la crête qui conduisait à sa tribu, un village bas couleur de terre. Des volutes de fumée s'élevaient çà et là : la neige n'était pas encore arrivée là-bas mais on y ressentait déjà le froid vif qui l'annonçait. Hommes et femmes se serraient autour des kanoun; il fait bon se sentir les coudes quand la tempête approche. On est là. Sagement ils ont rentré les bêtes au bercail. Ils ont fait provision d'orge, de blé, de paille, de foin, d'huile, de bois. Ils vont attendre que cela passe et, quand les premiers flocons voleront dans le ciel, les enfants feront des rondes et chanteront :

*Mon Dieu donnez-nous la neige.*
*Nous mangerons et resterons sans rien faire,*
*Nous donnerons aux bœufs la paille.*

Le bas pays! Il imagina le bon feu de bûches sèches, la veillée autour du foyer à dire des riens. Il eut envie d'en avoir fini avec tout cela, d'être lui aussi docilement parqué dans un coin, avec le reste du troupeau, pour ne plus sentir ce corps qui maintenant le tiraillait de toutes parts, lui faisait mal partout, surtout pour ne plus entendre cette voix qui

sifflait dans le vent, pleurait dans le creux des rochers, grondait dans le tonnerre ou s'estompait au bruit de ses pas sur la neige : « Je suis ta femme. »

Dans le désir qu'il eut de se vautrer avec les autres dans ce bonheur facile, il leva pesamment la tête pour regarder encore le pays des gens heureux et voilà que tout au fond, sur la dernière crête, apparut Tasga, à peine reconnaissable à cette distance. Il ouvrit la bouche et les bras en même temps comme pour tout de suite l'atteindre, puis il appela, très fort à ce qu'il crut : « Aazi! » Mais à sa grande surprise, nul écho, pourtant très distinct et très prolongé dans la montagne, ne répéta sa voix. C'est que nul cri n'était sorti de sa bouche engourdie. Mokrane n'avait senti que la contraction de ses muscles. Son appel d'ailleurs se fût perdu dans le grand silence blanc ou de temps à autre le brusque hurlement du vent qui lui coupait le souffle : il était alors obligé pour respirer de ramener sur sa bouche un pan de son burnous.

Mais il avait appelé, car Mokrane vit distinctement Aazi courir à lui dans une bourrasque. Elle avait le sourire grave qu'elle aimait prendre parfois et marchait légèrement sur un tapis uni de neige lisse; ses pieds n'y laissaient pas de trace, tant ils semblaient à peine toucher terre.

Elle avait sa robe à pois qui lui descendait jusqu'aux genoux, la même qu'elle portait quand il l'avait quittée la dernière fois. Son air était doux et lointain et elle souriait à Mokrane.

Il courut à elle dans la neige et de loin lui demanda en criant, pour dominer le vent, pourquoi elle n'avait pas sa broche ronde des At-Yani :

— Tu sais bien que je n'ai pas d'enfant, dit-elle doucement et elle lui sourit encore.

Mais pourquoi ne voulait-elle pas approcher? Elle s'était arrêtée, immobile, et le regardait toute droite

et sans cligner des yeux. Lui-même ne pouvait pas aller jusqu'à elle. Il n'avançait plus que difficilement car la neige s'était épaissie et, quand il essayait d'aller plus vite, ses gros souliers glissaient vers l'arrière à chaque pas.

Le plus étrange était qu'il ne sentait plus rien. Il marchait comme un automate, les yeux fixés sur Aazi toujours immobile et souriante. Il était plongé dans une béatitude délicieuse. Plus rien n'existait autour de lui, la neige ni le froid : dans un espace vide où rien n'était, la tempête ni la voix, ils étaient deux : Aazi et lui. Il n'aurait même pas pu dire où il était ni s'il était loin ou près de Tasga. Il était heureux, voilà tout. Mais pourquoi Aazi ne voulait-elle pas avancer?

Et voilà que lui, Mokrane, se précipita vers elle. Il l'atteignit comme elle lui ouvrait grands les bras. Il l'embrassa furieusement et la serra dans ses bras à lui rompre les os. Il sentit qu'elle avait encore la chair dure sous sa robe très fine. Il l'étreignit plus fort. La voix de Menach quelque part chanta le thrène des morts. Ce fut la dernière chose dont il se rendit compte.

***

Il fut enterré trois jours plus tard dans le cimetière des Chaalal; c'était depuis Mouh le premier mort de la famille; aussi creusa-t-on sa tombe à côté de celle du berger.

Il avait été très difficile de retrouver son corps parce que, quand Menach et ses compagnons le découvrirent, la neige l'avait déjà entièrement recouvert. C'est la pointe de son bâton fiché droit en terre et un bout de la courroie de sa musette qui avaient servi à le déceler. En enlevant la neige autour, ils avaient découvert Mokrane enroulé dans son bur-

nous comme pour dormir. La tempête s'étant calmée, il valait mieux le descendre vers les Zouaoua, son pays natal, que le ramener à Maillot.

Après le col, heureusement, c'était la descente et la couche de neige devenait de moins en moins épaisse. A l'aide de cannes et de bâtons, ils improvisèrent tant bien que mal un brancard; ils se relayaient pour le porter et, quoiqu'on descendît, c'était relativement difficile parce qu'on glissait à chaque pas; ceux dont ce n'était pas le tour de porter passaient devant pour frayer aux autres un chemin dans la neige intacte.

Le premier village qu'ils rencontrèrent fut Taguemounine, où ils purent avoir une civière. Menach partit en avant pour annoncer la nouvelle à Tasga avec les ménagements voulus et aussi pour ramener du renfort. Cette dernière précaution s'avéra du reste inutile car les habitants de Tiguemounine précédés de l'amin tinrent à porter eux-mêmes le corps jusqu'à la limite de leur territoire, où les attendait déjà un groupe de jeunes gens du village voisin, avertis d'avance. Dès lors, les villageois se passèrent le corps de territoire à territoire jusqu'à ce qu'ils rencontrèrent les gens de Tasga, que Menach avait ramenés. On remercia tous ceux qui étaient venus jusque-là et l'on continua sur Tasga. Le long cortège grossissait à chaque village que l'on traversait et la bizarre théorie continuait sa route, précédée par les marabouts et les vieillards qui chantaient inlassablement le chant monotone et lent de ceux qui sont morts loin de leur tribu natale.

Ils entrèrent au village le soir. Toute la nuit le cheikh avec les marabouts et les adeptes de la confrérie d'Abderrahman chantèrent des litanies autour du corps. Le lendemain Mokrane fut enterré au milieu d'une affluence considérable. Avant de le mettre en terre, pour la dernière fois, quand le cheikh levant un coin du linceul, découvrit le visage du

mort, le père de Mokrane baissa sur ses yeux le capuchon de son burnous, car un homme ne doit jamais montrer sa douleur.

Longtemps Melha ne put se consoler de la perte de son fils. A sa fenêtre, d'où elle voyait Takoravt, elle s'asseyait des heures et des heures sans se lasser de contempler les dalles où Mokrane reposait son dernier sommeil. Elle ne prenait plus la peine d'essuyer ses larmes, même pas quand Ramdane entrait et, ne pouvant elle-même aller chaque jour sur la tombe de son fils, elle confiait à la mère de Mouh les offrandes pour le repos des âmes de leurs deux enfants.

Depuis la mort de Mouh en effet, Tasadit vaquait chez les Chaalal à de menus travaux dans ses intervalles de lucidité. Elle avait tout vendu dans son pays et vivait chez Ramdane comme un membre de la famille. Le père de Mokrane la laissait s'éteindre doucement dans ce lieu où son dernier-né avait travaillé et grandi. Il ne lui demandait jamais rien car elle n'avait pas toujours toute sa raison. Elle avait même eu au début des crises de folle douleur qui firent craindre pour sa vie.

Au bout de quelque temps ces crises avaient disparu, mais de ce jour, à chaque aube, à l'heure où elle avait coutume de prendre son café avec Mouh, Tasadit descendait à Takoravt avec de la galette et du café pour des miséreux qui finirent par venir là comme à un rendez-vous. Tasadit était calme maintenant; seulement quand elle rencontrait en chemin ou sur la place le groupe bruyant des camarades de Mouh, elle s'arrêtait pour les regarder longuement comme si elle le cherchait encore parmi eux, leur disait bonsoir, puis s'éloignait en geignant doucement et en pressant du pouce et de l'index ses deux yeux secs.

La neige tombait encore près d'un mois plus tard

quand naquit l'enfant de Mokrane et d'Aazi. C'était un garçon. Quoiqu'il eût lui-même répudié sa bru, Ramdane vint chez elle avec Melha. Lathmas, par déférence, lui demanda de donner lui-même un nom au nouveau-né. Il l'appela Mokrane comme son fils, leva le bébé dans ses bras et récita une prière, demandant à Dieu pour lui une vie longue et heureuse :

— Qu'il vive croyant et meure musulman! Que Dieu répande sur lui ses bénédictions! Qu'il écarte de lui les voies de Satan!

— Puisque nous sommes tous ici, continua-t-il, asseyez-vous, j'ai à vous parler.

Il fit d'abord un long préambule sur la fin commune et inéluctable de toute chose créée, cita des morts célèbres en des vers si touchants qu'Aazi, de douleur, se fourra dans la bouche un pan de ses larges manches pour ne pas sangloter trop fort, « mais, dit-il, ce qui est passé est passé. Il faut maintenant pourvoir à ce qui vient. »

— Tamazouzt, dit-il, cet enfant est le tien, il est aussi le fils de notre fils. Je sais que tu es jeune et que Dieu te réserve encore une vie longue, s'il lui plaît. Je te laisse donc libre de choisir ou de revenir chez nous et d'élever ton fils ou de te remarier; si tu te remaries, tu garderas cet enfant, si Dieu lui prête vie, jusqu'à ce qu'il ait l'âge de sortir sur la place. Alors je te le reprendrai, mais je te promets qu'où que tu sois il te sera toujours permis de le voir aussi souvent que tu voudras.

Il parla longtemps encore. Aazi n'arrêtait pas de pleurer.

— Réfléchis bien à tout, lui dit-il, je ne te demande pas de me répondre tout de suite. Seulement quand tu auras pris une décision, appelle-moi ou fais-la moi savoir.

Depuis ce jour, Melha venait presque chaque jour

chez Lathmas. Au début elles appelaient Mokrane par son nom mais elles y renoncèrent vite : cela rappelait décidément trop de souvenirs et après lui avoir donné plusieurs noms gentils, on avait fini par ne plus l'appeler qu'Aouda, le posthume, et c'est ce nom qui lui resta.

***

Menach se demandait s'il n'allait pas repartir tout de suite. Les jours lui semblaient démesurément longs dans ce coin de terre où tout, les rues, les places, les murs, les voix mêmes rappelaient le souvenir de Mokrane. Il parla à Meddour de rentrer, mais l'instituteur n'en voulut rien savoir. Depuis son arrivée il allait chaque jour chez Lathmas passer de longues heures. Que pouvait-il bien y faire?

Menach voulut un jour en avoir le cœur net et ayant trouvé Meddour en train de pérorer sur la place, il résolut de ne pas le quitter pour aller avec lui dans la maison d'Aazi.

Il y avait longtemps que Meddour avait renoncé à son apostolat et ce qu'il avait vécu de la guerre avait détruit en bloc toute la science qu'il avait puisée dans les livres, toutes les idées qu'il n'avait jamais assimilées. Mais Meddour n'avait remplacé par rien ses grands principes, aussi maintenant revenait-il à son ancienne manière, comme si son esprit ankylosé était incapable de plus rien concevoir d'autre : « Notre société, exposait-il, est mal bâtie. Il est conforme à la nature que l'homme et la femme vivent ensemble; ces deux êtres sont complémentaires l'un de l'autre comme les angles du même nom. Or dans nos mœurs le monde des hommes et celui des femmes sont comme le soleil et la lune : ils se voient peut-être tous les jours mais ils ne se rencontrent pas. Si nos Kabyles savaient le nombre d'accidents, de maladies,

d'anomalies de toutes sortes que ce cloisonnement leur vaut, ils seraient tout simplement effarés, je dis bien, effarés.

Personne ne l'écoutait; c'est bien de cela qu'il s'agissait quand on n'était pas sûr qu'on aurait à manger encore à la fin de la semaine, quand on ne savait pas si de tant de jeunes gens qui étaient partis du village, dont lui-même Meddour, il en reviendrait un. Déçu de voir qu'il n'était pas écouté comme jadis, il se rabattit sur le nouveau venu :

— Menach sait bien ce que je veux dire et que c'est du mal sur la plaie duquel je mets le doigt que viennent les aspirations nuageuses d'Idir, l'amour compliqué de Mokrane, la vie ambiguë de Mouh, et, pour parler aussi de toi, n'est-ce pas de là que vient ton amour douloureux, Menach?

Menach regarda autour de lui : Meddour avait dit cela en français, personne visiblement n'avait compris. Menach négligea de répondre. Meddour, changeant de propos et sans se soucier si l'idée nouvelle qu'il exposait n'était pas en contradiction avec ce qu'il venait de dire, reprit :

— Du reste, l'amour est une invention de civilisé, un mensonge de l'individu quand le groupe l'étouffe. Dans une société bien comprise et qui est selon la nature, l'amour est le contact de deux épidermes, le mariage la légalisation sociale du désir, et tout le reste est littérature.

Menach reconnut en passant quelques-unes des idées de naguère.

« Les dieux, pensa-t-il, ont condamné celui-là à la bêtise. Ce doit être très triste d'avoir des idées aussi insipides, » mais il devait subir Meddour jusqu'à la visite chez Lathmas. Le cheikh, arrivant à ce moment sur la place, délivra tout le monde du prêche de l'éducateur, car Meddour pour montrer qu'il était bien élevé, se leva en même temps que Menach et

deux autres jeunes gens pour céder la place au cheikh. Ce fut la sienne que prit le vieillard. Meddour en profita pour partir. Menach le suivit.

Depuis la mort de Mokrane il était très las et se sentait l'esprit vide. Il avait sur le cœur un dégoût pesant de toutes choses. Ce matin surtout il avait besoin de rencontrer quelqu'un d'insignifiant, par exemple un grand bavard qui romprait le silence du futile récit d'événements sans importance, quelqu'un qui remplirait l'espace de sa présence neutre, qui serait là, voilà tout. Il l'écouterait sans lui répondre, ou même ne l'écouterait pas. La rencontre de Meddour lui fut providentielle; il y avait longtemps qu'ils n'étaient restés si longtemps ensemble.

Meddour, le tenant par le coude, l'entraînait. Il avait entrepris un nouveau sujet où Menach comprenait vaguement qu'il s'agissait pour le village de construire des égouts.

— La question qui se pose maintenant pour nous est toute simple : être ou ne pas être. Si le village veut être, il doit se lancer résolument dans la voie des réalisations hardies : il doit construire des égouts collecteurs... Mais, Menach, tu ne dis rien?... Ah! oui, Mokrane a été mon ami aussi, va, mais je sais faire en sorte que toujours ma raison l'emporte sur mes sentiments.

— C'est que toi, Meddour, tu es un fort.

Mokrane est mort, pensait Menach, Aazi brisée, Idir disparu, Kou pleure sa misère et comme vestige de Taasast, il reste ça!...

Mais il était trop las pour réagir; la bêtise de Meddour était reposante; on pouvait à l'aise se prélasser dans l'épaisseur de ses propos; aussi Menach ne fit-il aucune résistance quand Meddour l'invita à boire le thé.

A peine fut-il entré qu'il siffla de surprise. Med-

dour comprit que c'était d'admiration et faussement modeste :

— J'ai fait, dit-il, dans ma chambre, quelques aménagements sans prétention afin que ceux qui prônent les idées nouvelles soient aussi les premiers à donner l'exemple du progrès.

— C'est magnifique chez toi, mais, dis-moi, d'où vient ce superbe lit en cuivre?

— Ce lit en cuivre est le fruit de mes économies.

— Je te félicite, mais pourquoi tant d'innovations à la fois? Un porte-serviettes? Il ne manque plus que le lavabo. Un portemanteau! Une descente de lit! Cette petite table est délicieuse. Pourquoi tant de choses?

— C'est que...

— C'est que... quoi?

— Je prépare à Aazi un intérieur agréable.

Les oreilles de Menach résonnèrent de mille bruits confus. Un instant il vit trouble, fut abasourdi, comme s'il avait reçu un coup violent sur la tête. Meddour le regardait dans les yeux pour deviner l'effet de ses paroles. Menach avait saisi d'un seul coup l'étendue du désastre qui se préparait et l'odieux de cet être qui, quelques jours à peine après la mort de son camarade, songeait déjà à épouser sa femme. La voilà la vraie raison des exposés de tout à l'heure sur l'amour et le mariage. Menach ne voulut pas paraître surpris.

— C'est donc vrai ce que tout le monde dit?

— Tout le monde?

— Oui. Comment, tu ne sais pas? Mais tout Tasga parle de ton mariage avec la veuve de Mokrane.

— Ah? et qu'en disent-ils?

— Que tu fais vite les choses.

— Vite et bien.

Il jeta un regard satisfait autour de lui.

— Dans un mois je compte prendre une autre

permission. Je ferai la fête. Oh! je convaincrai bien Lathmas. C'est contre la coutume, je le sais : la veuve doit attendre trois mois, mais la guerre justifie tout.

« Le promoteur des idées nouvelles parle beaucoup de Lathmas, mais pas du tout d'Aazi », pensa Menach.

— Dans un mois Aazi n'aura peut-être pas entièrement oublié Mokrane, dit-il. Tu ne saurais l'épouser sans son consentement car je sais que tu réprouves absolument ces méthodes barbares de nos aïeux.

— Ignores-tu Menach que l'habitude est une seconde nature? Il faut mettre tout de suite Aazi dans le bain, lui éviter les douleurs répétées d'un long oubli.

— Cependant je suis sûr que tu ne sous-estimes pas ton adversaire, toi que de longues études ont doué d'une finesse psychologique remarquable.

Menach savait que pour Meddour on devient psychologue en étudiant la psychologie.

— Je ne lui vois aucune supériorité.

— Ah?

— Comment n'as-tu pas vu, Menach, que ta cousine était très malheureuse avec lui? Je suis, moi, le mari qu'il faut à Aazi et c'est pour cela que je l'épouse.

— A ta place je penserais résolument qu'elle sait mieux que moi le genre de mari qu'il lui faut et j'attendrais qu'elle trouve toute seule que c'est moi.

Meddour ne l'écoutait plus et, suivant une pensée intérieure, se parlait à lui-même :

— Une femme comme ça avec un astronome comme Mokrane, non?

Il mouilla ses lèvres et fit à Menach l'effet de se lécher les babines. Du reste, sans plus tenir compte de son hôte, il se donna à lui-même des détails avec complaisance :

— Ce nez fin et droit. Cette bouche! la ligne de ce cou!

Il se retourna brusquement :

— C'est un château qu'il faut à cette femme, un château. Je vais reconstruire le pan de notre maison, détruire le mur qui nous sépare de ce taudis de Taasast que vous vénérez tous comme une vieille idole.

— Mais, Meddour, tant de projets conviennent-ils à des défenseurs actifs de la civilisation comme nous? A ta place j'attendrais que nos glorieuses armes aient définitivement raison de la barbarie car il n'est jamais trop tard pour mal faire.

Meddour voulut bien rire de cette plaisanterie peu obligeante pour lui, mais il déclara que sa décision était prise, qu'il avait l'assentiment de Lathmas et que pour Aazi ce n'était qu'une question de temps. Menach savait maintenant ce qu'il cherchait. C'était pour ce mariage que l'instituteur allait si souvent chez Aazi.

Sa résolution à lui aussi était prise. Il fallait par tous les moyens empêcher cette profanation et pendant qu'il y songeait, lentement, devant ses yeux passa la page blanche de la fin du carnet de Mokrane où dans un coin, obliquement, était écrite cette simple phrase toute seule et que rien ne reliait à rien :

*« L'histoire dit qu'en 1454 des hordes de Turcs barbares et cupides, les yeux brûlants de convoitise, se sont ruées sur Byzance, la ville sainte, où, depuis plus de mille ans, des docteurs infiniment subtils discutaient toute la vie de l'essence ineffable de la divinité. »*

***

Menach trouva Lathmas derrière un métier à tisser. Il apprit d'elle tout de suite pourquoi elle avait accepté l'idée de ce mariage d'Aazi avec Meddour.

Car Lathmas depuis longtemps vivait dans la gêne et c'est Meddour qui venait de lui payer le bois, l'huile, les figues, l'orge (car pour du blé il y avait longtemps qu'elle n'en mangeait plus) qui lui avaient permis de passer l'hiver.

— Nous n'avons plus de couverture et, tu vois, je suis en train d'en tisser une. Mais c'est Meddour qui m'a prêté de l'argent pour acheter la laine.

Elle allait continuer quand quelqu'un cogna à la porte avec violence :

— Ce doit être Meddour, dit Lathmas.

C'était lui. En voyant Menach Meddour ne put réprimer un mouvement de contrariété : ils venaient de se quitter à peine.

— Tiens, dit-il, nous avons eu la même idée. Si je savais que tu venais ici toi aussi, je t'aurais accompagné.

En réalité Meddour pensait que Menach était venu dissuader Lathmas, ce qui était vrai, et demander Aazi pour lui, ce qui était faux.

Ils n'eurent pas le loisir de parler plus longtemps, car Aazi rentra bientôt de la fontaine. Elle était haletante d'avoir monté le raidillon sous la lourde cruche et toute rouge (c'est d'émotion, pensa Meddour, c'est de rage, pensa Menach) mais elle avait beaucoup maigri. Elle posa sa cruche, souhaita la bienvenue aux visiteurs et, sans rien dire, entra dans la pièce du fond.

Menach vit les yeux de Meddour s'ouvrir, visiblement éblouis par l'apparition de cette jeune femme qui allait bientôt être à lui, et, quand Meddour machinalement se passa la langue sur ses lèvres desséchées, comme il avait fait en parlant d'elle tout à l'heure, Menach sentit sa gorge se serrer : il avait envie de cogner sur cette figure irritante.

Quand ils sortirent tous les deux ensemble, chacun avait dans les yeux la même froide détermination

d'éliminer l'autre. Ils ne se dirent rien jusqu'à la place où ils se séparèrent.

L'orge, le bois, l'huile, la laine? Menach dut convenir qu'il n'y avait, lui, jamais songé. Il s'aperçut, navré, que d'ailleurs il était incapable de rien procurer de tout cela à Lathmas. D'autre part il avait beau réfléchir, il ne trouvait pas de moyen à la fois efficace et élégant d'écarter Meddour. Au bout de chacun de ses raisonnements, il n'arrivait qu'à cette solution qu'il sentait tout de même dépourvue de toute imagination : lui casser la figure.

En quittant Meddour il allait descendre sur Aafir quand il rencontra Raveh.

— Où cours-tu si vite et si énervé? lui dit l'ami d'Ouali.

— Je ne cours pas et je ne suis pas énervé.

— N'est-ce pas Meddour que je viens de voir disparaître au coin de la place?

— Oui.

— J'espère que tu l'as félicité pour ses fiançailles avec Aazi, pardon, avec la veuve de Mokrane.

— Tu radotes, Raveh.

— Ah? et pourquoi?

— Parce que c'est impossible.

— Qu'est-ce qui est impossible?

— Qu'un crétin comme ton grand homme...

— Ne parle pas si mal de l'homme qui sera bientôt ton beau-parent.

— Je lui casserai plutôt la figure.

— Cela peut retarder le mariage, mais cela ne l'empêchera pas.

Menach s'étonna en passant que Raveh sût toujours tout, qu'il pût garder ainsi la maîtrise de lui-même dans toutes les situations. Il avait juste les qualités pratiques dont il avait, lui, grand besoin en cette circonstance. Il entraîna Raveh par le bras.

— Je viens de l'apprendre tout de suite, dit-il, et

j'étais justement en train de chercher comment éviter cela? Mais, tu vois, dût-il en crever, il ne l'épousera pas.

— Décidément, tu as appris dans l'armée un langage inconvenant. La colère, Menach, est mauvaise conseillère.

— Tu en parles à ton aise, toi. A ma place aurais-tu trouvé une solution?

Raveh regarda Menach dans les yeux et dit :

— « Peut-être. »

— Qu'aurais-tu fait?

Raveh hésita un instant :

— Eh bien! voilà, Menach. Tu connais mal Meddour, ou pas assez. On connaît toujours mal les gens que l'on méprise.

Menach allait se récrier.

— Mais oui, tu le méprises, reprit Raveh. Je ne dis pas que tu as tort, je dis seulement que tu le méprises. Eh bien! si tu casses la figure de Meddour, il épousera Aazi.

— Mais alors quoi faire?

— Il faut lui faire bien peur.

— Tu te moques de moi?

— Du tout. L'appréhension du danger fera plus sur l'esprit de Meddour que le danger lui-même. C'est pourquoi il suffit de lui faire peur. Toi personnellement tu n'as pas la manière, mais je connais quelqu'un qui fera sur Meddour le plus heureux effet.

Raveh s'arrêta un instant puis reprit :

— Tu ne me demandes pas qui c'est?

— Ce n'est pas un secret?

— Tu ne voudrais tout de même pas que je fasse tout le travail pour toi. Il faudra bien que tu ailles le trouver.

— Je le connais?

— Il s'agit d'Ouali

— Tu crois qu'il acceptera?

— Je me charge de le convaincre quand tu lui auras parlé.

Menach resta rêveur un instant.

— Mais tu es sûr qu'il se contentera de lui faire peur? Depuis qu'il est dans le maquis j'ai l'impression que les scrupules le gênent encore moins que quand il commandait votre bande. Souviens-toi d'Ouelhadj.

— Tu connais mal Ouali. Aussi, trop occupé de toi-même, tu n'as pas eu le temps d'étudier les autres, Menach. Et puisque tu parles d'Ouelhadj, connais-tu bien son histoire?

Menach dut convenir que depuis qu'il était remobilisé il s'était désintéressé de cette affaire. Raveh qui était toujours l'intime ami d'Ouali la lui raconta dans tous les détails.

***

Dès qu'il avait accepté de se charger de l'exécution, Ouali avait reçu la moitié de la somme convenue; l'autre moitié, déposée chez Raveh, devait lui être remise quand il aurait accompli sa mission.

Il avait laissé pousser sa barbe quelques jours, pris sa fausse carte d'identité, son colt, puis était parti vers l'est. Il passa à pied la montagne, au col de Kouilal, arriva la nuit à Bouira, où il but plus que de raison, ayant maintenant assez d'argent. Il fallait atteindre le petit village de Sidi-Embarek que les Français appellent Paul Doumer. C'est de là en effet qu'Ouelhadj partait faire son colportage jusque chez les Chaouias de l'Aurès. Pour éviter de rencontrer les gendarmes, Ouali fit de l'auto-stop et, comme Sétif était près, il ne put s'empêcher de pousser jusque-là. Il y fut hébergé par un ouvrier dont Raveh lui avait donné l'adresse.

Il dormait le jour et à la nuit tombante partait faire la tournée de tous les lieux mal famés de la ville. Il y devint bientôt si célèbre qu'il craignit de se faire repérer et s'abstint quelque temps de sortir, même la nuit. Du reste une grosse part de l'argent qu'Azouaou lui avait remis avait fondu à ce train et il était temps d'achever la mission pour toucher l'autre moitié.

Malgré les instances de l'ami de Raveh, Ouali partit un soir à pied sur la route de Sidi-Embarek. Il fallait savoir quelle direction Ouelhadj avait prise, mais le plus discrètement possible, pour ne pas éveiller les soupçons.

Le hasard servit Ouali : Ouelhadj en effet, était pour un ou deux jours au village, où il complétait l'attirail de verroterie, parfums à bon marché, miroirs de quelques francs et bijoux de pacotille qu'il allait revendre dans les douars du bled.

Ouali reconnut tout de suite son costume minable de colporteur, sa longue moustache, ses gros sourcils, sa bouche épaisse.

Il était partagé entre la déception, le mépris et l'indignation. Il sut gré à Ouelhadj d'être tellement quelconque : il aurait moins de regret à le tuer. Cette découverte eut pour effet d'aviver en lui le souvenir de Kelsouma, un instant assoupi par la vie harassante de Sétif. Ouali avait presque hâte d'en finir. Il suffirait de pister Ouelhadj jusqu'à un endroit où il serait seul, faire le coup et revenir vite près de l'autre. Ouali prit lui-même le ballot sur le dos, et, s'improvisant colporteur, mena pendant des jours la vie vagabonde d'Ouelhadj qu'il suivait de douar en douar. Cela ne le changeait du reste pas beaucoup de quand il était maquisard. Une seule chose le gênait : il ne savait pas un mot d'arabe alors que ce diable d'Ouelhadj, avec son air lourdaud, le parlait comme si c'était la langue de sa mère.

Ouelhadj prit la direction de Batna, ayant toujours derrière lui, sans qu'il le sût jamais, l'ombre inquiétante du grand Ouali qui, au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient vers le sud, constatait avec satisfaction que le pays devenait plus désert. Ce n'était que l'affaire d'un ou deux jours : Oumaouch serait bientôt vengé.

Le soir même du jour où il faisait ces réflexions réconfortantes, un incident faillit tout mettre à bas. En effet, en passant près d'une tente isolée, Ouali avait été pris à partie par trois énormes chiens de garde. En se défendant avec son gourdin il ne put empêcher l'un des chiens de lui mordre traîtreusement le mollet par-derrière. Fou de rage, il avait pris son colt et abattu la bête; les deux autres s'étaient sauvés. Au bruit de la détonation, une vieille femme sortit, bientôt suivie d'une jeune Arabe brune, dont les dents brillaient au clair de lune chaque fois qu'elle ouvrait la bouche. Aussitôt toutes les deux se mirent à vociférer. Ouali, qui ne tenait pas à attirer l'attention, offrit de payer une forte somme pour le chien abattu. Il fut aussitôt invité à dîner. La vieille s'excusa même de le faire dîner seul, les enfants étant couchés et les hommes convoqués à une corvée par un Bachagha dont Ouali n'entendit pas le nom. Il demanda à passer la nuit. La vieille lui remit une méchante couverture; il donna en guise de remerciement à peu près tout ce qui lui restait de parfums. Et comme, pendant tout le temps qu'il mangeait sans presque rien dire faute de savoir la langue, la brune jeune femme ne l'avait pas quitté des yeux, Ouali se hasarda à lui faire un signe d'intelligence auquel elle répondit. Moins d'une heure après elle vint le rejoindre dans une tente inoccupée, à moitié défaite Mais ne voilà-t-il pas que bien avant l'aube le mari rentra, précédé de l'aboiement des chiens. Ouali harassé dormait profondément. Kheira (c'était le

nom de sa compagne d'une nuit) heureusement s'était réveillée aux premiers aboiements. Elle avait reconnu la voix de son mari qui apaisait les chiens, avait réveillé Ouali, puis était venue au-devant de son seigneur et maître, qu'elle avait dirigé aussitôt vers la grande tente. Ouali en avait profité pour fuir à toutes jambes devant les chiens qu'il tenait à distance à l'aide de son gourdin.

Il se remit à suivre Ouelhadj, mais le pays était presque désertique. Ouali, qui n'avait jamais quitté la Kabylie, s'étonnait que des hommes pussent vivre sur une terre aussi nue. Le deuxième jour il marcha toute une soirée sans rencontrer âme qui vive et à la nuit tombante il vit, de loin, Ouelhadj s'installer pour dormir en pleine campagne.

Sa résolution fut bientôt prise. Ce soir il en aurait fini avec le mari de Kelsouma et, dans cette certitude, il ne prenait même plus de précautions. A quoi bon puisqu'il n'y avait là personne que lui, bien armé de son colt, et l'autre, qui ne savait même pas qu'il vivait là ses dernières heures. Eh bien? se dit Ouali, Bah! il sait bien, lui qui nous a créés, que, quand on mène une vie aussi misérable que celle d'Ouelhadj, à cette heure, il vaut encore mieux en être tôt débarrassé.

Il s'approcha donc sans même assourdir le bruit de ses pas sur le sol. Ouali était d'autant plus pressé qu'il était affamé. Depuis la tente isolée, où il avait passé la dernière nuit, il n'avait rien mangé. L'autre, qui était du métier, devait avoir pris ses précautions.

Quand il fut assez près, il prit son colt, en vérifia le fonctionnement, l'arma. A ce moment Ouelhadj prit une bougie et l'alluma :

— Trop aimable, dit assez haut Ouali.

Puis Ouelhadj étala son burnous crasseux à terre, fit sur une pierre plate de feintes ablutions et commença la prière : « Au nom de Dieu clément et

miséricordieux. » Il était de dos. Au moment où il se prosterna, Ouali prit son colt et ajusta : « Là ! » dit-il. La ligne de mire passait juste au bas de la tête, sur la nuque. « Je ne vais quand même pas le tuer juste au moment où il fait sa prière. » Il reposa son arme. Un coup de vent éteignit la bougie. Sans se déranger, Ouelhadj continua sa prière dans l'ombre. Quand il eut fini la sourate, Ouali l'entendit adresser sa prière à Dieu en kabyle :

— N'attise pas le feu qui brûle, mon Dieu, et fais que nos fils et les fils de nos fils n'aient pas à souffrir des fautes que nous aurons commises. Pardonne-nous et fais que nous pardonnions à ceux qui nous ont porté tort. Donne-moi de voir à La Mecque la maison de Dieu afin que j'y lave le sang que j'ai dû verser pour sauver mon honneur. Éloigne-nous des maux provoqués par les femmes, car ils sont grands et fais que je revienne enfin sain et sauf dans mon pays, pour y revoir ma maison, mes enfants, mes amis.

Ouelhadj dit : « *Amin* », se releva, ralluma la bougie. Il parlait maintenant tout seul à voix basse :

— Cet âne n'en peut plus. Il m'a si longtemps servi. Tiens, voilà ta botte. Bientôt tu vas mourir et m'abandonner. Tu m'as toujours été fidèle, toi, pauvre bête... plus fidèle que Kelsouma. Ma chienne de femme vit encore... pour combien de temps... Tiens, encore une botte.

Ouali pensa à Kelsouma, à Daadi, à la brune Arabe, à d'autres :

— Toutes les femmes sont des prostituées, dit-il, et il cracha sur le sable.

Ouelhadj fouilla dans l'attirail compliqué de ses bagages, en tira une outre où il plongea la main.

« Il a de la chance de pouvoir dîner, pensa Ouali. Va, mange, prends ton dernier dîner. »

Ouelhadj saisit une maigre portion de pain noir. Il y mordit et aussitôt la jeta loin de lui :

— Cette galette est pourrie, dit-il, et je n'ai que ça.

Ouali se prit à regarder ce corps où bientôt allaient passer les balles de son colt. Pauvre corps noueux, malingre, osseux, frêle au point que c'était merveille qu'il pût résister à d'aussi dures fatigues. La tête était massive et sans beauté; les moustaches ne faisaient que l'alourdir encore. De quel poids pouvait être ce corps déshérité auprès d'un être aussi comblé par la nature que Kelsouma? Elle devait se jouer de lui, qui n'avait que son âne pour lui rester fidèle, et c'était elle la vraie coupable.

Ouali soudain eut honte de tuer ce pauvre homme qui était sans le savoir à sa merci. Il voulut se prouver que ce n'était pas de la lâcheté :

— Tiens, là, une toute petite pression et ça y est. Plus d'Ouelhadj.

Il rajusta, amena de nouveau la ligne de mire entre les deux yeux d'Ouelhadj.

Il constata avec satisfaction que sa main ne tremblait pas et qu'il suffirait d'une toute petite pression...

Ouelhadj arrangea son ballot, donna encore une botte à son âne, étendit son burnous et s'y enroula pour dormir du sommeil du juste. Quand il entendit sa respiration se faire lente et régulière, Ouali s'approcha doucement, le colt à la main. Il arriva au-dessus de la tête d'Ouelhadj, le contempla un instant dans son sommeil, lui sourit, puis, aussi doucement qu'il était venu, s'éloigna...

Le soir même, vers minuit, arrivèrent chez Ramdane Ouali et six de ses camarades, venus présenter leurs condoléances. Ils étaient armés uniformément de colts chargés. Les camarades d'Ouali repartirent aussitôt.

— Ils ont, expliqua Ouali, une mission à assurer :

avant l'aube il faut qu'ils fassent parvenir à Tigzirt, Bougie et Azazga un document très important.

Menach s'étonna pour Bougie, qui était très loin.

— Ce sera fait, dit simplement Ouali, qui se refusa à donner de plus amples explications.

Il détailla par contre longuement l'histoire d'Ouelhadj et d'Oumaouch.

Il racontait cela comme un fait divers. Nul remords ne faisait trembler sa voix. Il parlait lentement, sans se presser, en suivant des yeux les volutes de fumée qu'il tirait de sa cigarette.

— L'honneur est l'honneur, conclut-il. Qui a tué doit mourir. Les femmes sont perverses, Menach; n'en crois aucune, pas même ta mère, qui ne doit peut-être sa sagesse qu'à ses vieux ans. Mais la coutume heureusement veille, car où serions-nous s'il n'y avait encore dans notre montagne des hommes pour faire respecter la justice et payer l'injustice? Nous serions comme les Iroumien et les Arabes : tout nous serait permis.

Menach jugea le moment venu de raconter à Ouali d'abord la mort de Mokrane, puis le service qu'il attendait de lui.

— Ouali, dit-il, ici tu peux nous être utile. Viens en aide à un opprimé qui de plus est une femme sans défense. C'est un marché que Meddour va conclure. Tu as connu Mokrane : c'était un rêveur, mais il était de notre côté, tandis que Meddour n'a plus rien gardé de l'honneur kabyle. C'est un Aroumi.

Menach savait que cet argument porterait particulièrement sur l'esprit du maquisard.

— Menach, dit Ouali, méfie-toi des femmes. Elles tiennent de Satan.

— Mais pas celle-là.

— Toutes, dit Ouali, absolument toutes. Ne crois pas ta sœur, si elle te jure par Hand-ou-Malek.

— Ouali, prends conseil de Raveh. Du reste, je ne

te demande pas d'employer avec Meddour le dernier argument (et Menach fit de l'index le geste d'appuyer sur une détente); mais, Ouali, fais-lui bien peur. Tel qu'il est, sois sûr qu'il comprendra.

Ouali visiblement essayait de voir clair dans cette histoire où, comme dans l'autre, celle d'Oumaouch, il n'arrivait pas à décider de quel côté était l'honneur, quand Menach proposa :

— Va demander à Raveh et fais comme il te dira.

***

Le lendemain de la visite de Menach et de Meddour chez Lathmas, Aazi s'alita. Elle entendait un perpétuel bourdonnement et se plaignait que sa tête voulait éclater. Elle ne mangeait plus que quand sa trop longue diète tournait le lait de ses seins. « Tu vas tuer cet enfant de faim, disait Lathmas, et ce sera un péché », puis Aazi était toute remuée quand elle entendait Aouda crier. Alors elle mangeait un peu de couscous, juste ce qu'il fallait pour qu'en pressant sur le sein il vînt un peu de lait.

Depuis la mort de Mokrane, elle n'arrêtait pas de pleurer, si bien que maintenant elle avait le vertige dès qu'elle se levait et elle ne pouvait rester debout que soutenue par Lathmas. Pendant les trois premiers jours qu'elle resta couchée, c'était Sekoura qui allaitait son fils et Aouda, depuis qu'il tirait goulûment sur les seins généreux de Kou, ne criait plus, il ne s'était jamais tant rassasié.

Le soir du troisième jour, les jambes d'Aazi d'abord, puis tout son corps enfla; de ses lèvres tuméfiées ne sortaient que des râles ou des mots incompréhensibles; elle ne reconnaissait plus personne et finit par garder fermées ses paupières bouffies.

Le bruit courut qu'elle avait peu de chance

d'arriver jusqu'au matin. Les vieilles demandaient à Dieu un miracle pour qu'Aouda ne restât pas si jeune orphelin de père et de mère; les jeunes femmes plaignaient le destin malheureux de ces deux êtres qui s'étaient tant, mais si maladroitement aimés, qu'ils mouraient l'un à cause de l'autre, mais l'un loin de l'autre. Menach faisait tout pour qu'Aazi ne partît pas ainsi, si peu de temps après Mokrane. Kou avait pris Aouda chez elle et s'en occupait comme s'il était l'un des siens. Quant à Meddour, on ne le voyait plus dans le village.

Aazi allait peut-être mourir. Cette nouvelle fit sur Davda une étrange impression. Elle était trop jeune quand elle avait perdu sa mère et depuis elle n'avait jamais vu mourir quelqu'un qui lui fût vraiment cher. Du reste elle ne savait pas encore si elle tenait à Aazi; ç'avait été une bonne camarade évidemment.

Elle se prépara donc, en allant chez Lathmas, à prendre une attitude contrite. Elle avait trop peur de paraître encore triompher, car vraiment elle n'en avait pas envie, aucune envie. Le visage tuméfié d'Aazi la fit reculer d'horreur. Aazi si belle! Davda comprit alors brusquement que c'était là peut-être la dernière fois qu'elle la revoyait, que le lendemain peut-être, et tous les autres jours, Aazi ne serait plus là. Finie! Disparue! Elle en oublia le visage contrit qu'elle s'était préparé et, fendant la foule de femmes en larmes qui assiégeaient le lit de la malade, elle alla droit à Aazi, se pencha sur son front et lui donna un long, un lourd baiser.

— Aazi, dit-elle, ma sœur, c'est moi Davda, m'entends-tu?

La malade ne bougea pas. Davda se pencha jusqu'à son oreille et, doucement, pour que personne n'entendît :

— Un croyant doit tout accepter des volontés du

Créateur; si Dieu te rappelle à lui, c'est un bonheur pour toi et tu iras parler à Mokrane de son fils.

Aazi entrouvrit pesamment les paupières. Les femmes s'émerveillèrent :

— Elle l'a reconnue.

— Aazi, dit Davda, n'aie pas peur. Je te soignerai, et tu guériras.

Davda se mit tout de suite au travail. Elle obligea Mouhouch à faire venir deux médecins d'Alger. Ce fut Davda qui fut chargée d'appliquer les ordonnances. Elle s'improvisa infirmière, entourait Aazi de soins jaloux et n'admettait pas que quelqu'un d'autre s'occupât d'elle. Elle rabrouait même Lathmas et, chose que personne n'avait vue jusque-là, Davda se négligeait elle-même entièrement, mais étrangement elle n'en était que plus belle. A force de veiller Aazi, elle gagna des yeux plus enfoncés, une pâleur chez elle insolite. Elle mit pendant une semaine la même robe très simple, mais avec tout cela c'était toujours Davda.

Aazi peu à peu perdit de son embonpoint. Cela commença par les pieds, puis tout son corps devint en une nuit d'une maigreur cadavérique. Elle put bientôt prendre quelques gorgées de lait. De voir que dans cette lutte contre la mort elle allait vaincre encore une fois donnait à Davda une exaltation continue qu'on s'attendait peu à voir chez elle. En une semaine Aazi reprit un peu de forces, elle pouvait maintenant parler et demandait Aouda à chaque instant. Davda pourtant ne la quittait pas.

— Va, lui dit un jour Aazi, va te reposer, maintenant que je vais beaucoup mieux. Tu en as besoin. Tu es toujours aussi belle bien sûr, mais tu es fatiguée.

— C'est toi, Aazi, qui as été belle. Tu es belle encore et tu resteras belle toujours. Ton charme ne passera pas avec ta jeunesse, parce qu'il n'est pas

seulement dans ton corps. Tous ils ont rêvé de toi! Mokrane, Menach, Meddour, Akli... Non, ne dis rien, ne bouge pas; tu es encore beaucoup trop faible. Oui, Akli, car que m'importe qu'Akli ait aussi rêvé de toi : c'est à son honneur et cela ne me gêne pas. Mais sur moi c'est la malédiction; ils n'en veulent tous qu'à mon corps et c'est fatigant à la fin, tous ces désirs tendus, ces yeux qui luisent. Je suis écœurée de voir avec quelle facilité je triomphe toujours. Ils cèdent tous l'un après l'autre et il n'y en a pas un qui me crachera à la figure, comme quelquefois je le mérite... Non, tais-toi, ne te récrie pas. C'est à toi seule que je peux dire cela, les autres ont le sort qu'ils méritent, car ils sont plus chien battu à mesure que je les méprise davantage. Maintenant que notre jeunesse à toutes deux est passée, je peux te le dire : je t'ai enviée d'avoir été aimée par Mokrane pour toi et rien que parce que tu étais Aazi. J'ai eu aussi quelquefois besoin que quelqu'un m'aimât pour moi-même mais ils me désiraient tous trop pour m'aimer.

— Menach?

— Pas même lui, mais ne parlons pas de celui-là. Son malheur fut de me haïr d'abord, pour ensuite m'aimer comme les autres.

— Plus que tous les autres.

— Oui, à vrai dire beaucoup plus, mais de la même façon. Si je l'avais écouté, quelquefois aussi si je m'étais écoutée, il aurait obtenu de moi une satisfaction misérable. Il l'aurait regrettée toute sa vie et moi aussi, car il était écrit sur mon front que je passerais ma vie avec Akli et non avec Menach, mais ne parlons pas de celui-là.

On cogna contre la porte d'entrée. Lathmas demanda :

— *Ouakka?* Qui est là?

— *D Menach.* C'est Menach.

Lathmas alla ouvrir. Menach venait prendre des nouvelles d'Aazi, mais il en apportait aussi : Meddour était rentré à Tasga et Menach lui avait payé l'argent emprunté jadis par Lathmas.

— Dieu accroisse tes biens, dit Lathmas. J'avais bien besoin d'être soulagée de cette dette.

— C'est que, dit Menach, il faut maintenant de l'argent à Meddour qui est en train de chercher une femme chez les Manguellet. Il veut se marier avant le départ de son régiment pour l'Italie.

Lathmas apprit de cette manière indirecte et discrète que l'instituteur renonçait à épouser Aazi. Elle n'en fut pas du tout contrariée car si Menach avait tant fait pour écarter Meddour, c'est qu'il voulait Aazi pour lui. Pourvu seulement que tous ces jeunes reviennent de cette guerre qui n'en finissait pas et où tant d'hommes étaient tombés.

Menach n'avait pas dit pourquoi Meddour renonçait à un mariage auquel il tenait tant naguère encore. Ouali en le quittant le soir de leur conversation était allé tout droit chez l'instituteur pour demander, lui dit-il, à un homme qualifié des conseils sur l'organisation clandestine. Meddour se lança dans des développements qu'Ouali n'écouta pas, mais très vite la conversation se trouva portée sur la récente mort de Mokrane, puis tout naturellement sur Aazi. Ouali fut si éloquent qu'il persuada Meddour non seulement de renoncer à son mariage mais même de disparaître de Tasga pour quelques jours au moins. Meddour accepta tout; il tenait seulement à recouvrer l'argent prêté à Lathmas. Ouali promit de le lui faire rendre par Menach.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, même si tu ne rentrais pas dans tes fonds, je suis sûr que tu ne t'en soucierais pas plus que de cela (et il fit claquer sur sa dent l'ongle de son pouce) car un gentleman comme toi est au-dessus de ces questions d'argent.

Meddour n'avait pas insisté et Ouali était venu trouver Menach pour lui faire payer la dette de Lathmas.

— Menach, dit Aazi, je te remercie pour tout ce que tu as fait pour nous. Dieu te le rendra.

— L'essentiel, dit-il, est que tu sois sauvée maintenant et c'est Davda surtout que tu dois remercier.

— Quand je serai guérie, nous ferons un repas de gala tous les trois.

— Tous les quatre, dit Davda, n'oublie pas Kou, qui allaite Aouda.

— Non, dit Menach, je rentre dans trois jours à la caserne, mais faites comme si j'étais là.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose, dit Davda.

— Aazi, dit Menach, je reviendrai te voir d'ici là, mais écris-moi là-bas, quand tu seras entièrement rétablie.

Lathmas entra avec du miel et de la galette de blé.

Aazi put prendre un peu de miel mais elle était très lasse et elle avait de la peine à garder les paupières ouvertes et à suivre la conversation. Davda s'en étant aperçue, lui ajusta la tête sur le coussin :

— Là, dit-elle, dors maintenant comme un enfant sage.

Et Aazi tomba bientôt dans un sommeil paisible qui reposait ses traits accusés par la maigreur. Pour ne pas l'éveiller, Lathmas sortit sur la pointe des pieds.

Menach, resté seul avec Davda, ne trouva d'abord rien à lui dire et ce fut elle qui rompit le silence.

— Pourquoi t'en retourner si tôt, Menach? Ne peux-tu prolonger ta permission de quelques jours encore? Nous verrions Aazi complètement rétablie.

— A quoi bon? Ici ou là-bas?

— Ce que tu dis là est ingrat pour tous ceux d'ici qui t'ont aimé.

— Je n'en ai pas beaucoup vu.

— Et pourtant...!

— Ils auront donc oublié de me le dire.

— De te le dire, peut-être, je pensais cependant qu'ils te l'avaient assez fait sentir.

— Je les ai trop attendus et je me demande aujourd'hui si je ne les hais pas.

— Qui te dit qu'il n'y a pas eu des soirs où ils t'ont haï aussi, haï parce qu'ils t'ont longtemps, longtemps attendu et tu ne venais pas.

— Bien sûr; et ils m'attendaient évidemment juste les soirs où je ne venais pas. Mais toutes les nuits que j'ai passées sur la place à compter les étoiles, où étaient-ils, ceux qui m'attendaient, que faisaient-ils, avec qui riaient-ils?

— Avec des gens que peut-être ils n'aimaient pas, et guettant des yeux la porte pour voir si enfin n'y paraîtrait pas le bâton d'osier de Menach.

— Rien jamais ne pourra m'empêcher d'atteindre ceux que j'aime.

— Tu es un homme, bien sûr, vois quelle est ta chance.

— C'est la chance de quiconque.

— Oublies-tu, Menach, quelle est chez nous la condition d'une femme, qu'elle n'a pas le droit de rester à bavarder avec un homme seule à seul, pas le droit d'attendre tous les soirs même dans le coin le plus caché de son cœur un autre que son mari, qu'elle ne peut surtout pas aller chercher sur la place celui qui compte les étoiles en pensant à elle, pendant qu'elle use la mèche de sa lampe en pensant à lui et se baigne de tous les parfums qui lui plairaient s'il venait jamais?

Ils entendirent s'approcher le bruit étouffé des pieds nus de Lathmas sur le sol et la mère d'Aazi entra :

— Dieu, comme elle dort, dit-elle, nous pourrions peut-être la laisser?

Ni l'un ni l'autre ne bougea. Lathmas remarqua sur les joues de Davda une rougeur extrême, dans les yeux de Menach une lueur mauvaise. Elle fit mine de n'avoir rien vu.

— Ou bien non, dit-elle, je dois tout de suite aller voir Na Ghné; je vous demanderai de rester auprès d'elle jusqu'à mon retour.

Ils entendirent fermer derrière elle la porte d'entrée.

Et un silence plus pesant que le premier s'abattit sur eux. Ce fut Menach, cette fois, qui reprit comme oppressé :

— Mais alors, pourquoi m'avoir tant fait rêver, tant fait souffrir surtout?

— Par bonté pour toi.

Il partit d'un rire sarcastique.

— Oui, bien sûr, par charité.

— Oui, par charité, tu es un enfant Menach, un enfant qui ne sait rien, car enfin, je suis mariée et si bon, si aveugle que soit Akli, les autres lui auraient donné des idées et il t'aurait tué.

— Je ne suis plus un enfant. Il ne l'aurait jamais su.

— Comme tu te connais mal, Menach. Ton mal se serait attisé à mesure que tu aurais essayé d'en guérir et tu nous aurais trahis.

— Je n'en aurais pas guéri.

— J'espère bien! moi non plus d'ailleurs; c'est aussi pourquoi j'ai tâché d'être indifférente, car enfin, égoïste Menach, tu n'as pas pensé à moi.

— Non, seulement tous les jours et toutes les nuits.

— Tu sais bien que ce n'est pas ce que je veux dire. Tu n'as pas pensé quel calvaire c'était pour moi de subir chaque soir les propos de Mouhouch, ses

moustaches taillées, sa chéchia de laine, quand dehors je savais très bien que tu regardais le ciel en pensant à moi. Si je t'avais écouté une seule fois, quel supplice aurait été ma vie ensuite.

— Et c'est maintenant que tu me dis cela?

— Chaque fois que Benito aboyait dans la nuit, c'était comme s'il m'arrachait la peau; je pensais que tu étais à côté de moi, que tu m'appelais, que je ne pouvais pas te répondre et dans le même temps je devais sourire à Akli. Tu te rappelles le soir des fiançailles de Sekoura?

— Tais-toi.

— Le jour que la pluie nous a surpris à Tala-n-oumlil?

— Tais-toi, puisque c'est passé.

— Et le jour de la fête de Kou?

— De tout cela, bien sûr, je n'ai rien oublié mais te rappelles-tu le jour où nous avons traversé tous les deux la rivière?

— Pourquoi est-ce des jours mauvais que tu te souviens? Pour une fois, Menach, sois heureux.

— Et la fluxion de poitrine que j'ai attrapée ce soir-là? Te rappelles-tu que tu n'es pas venue me voir quand j'étais malade?

— Tais-toi, Menach, je te prie.

— Que c'est Aazi qui m'a soigné et que, du lit où j'étais couché à cause de toi, je t'entendais rire à haute voix dans la cour.

— Eh bien! oui, je me rappelle, mais il faut que je te dise aussi ce que tu ne sais pas, car tu ne sais pas que, durant plusieurs nuits, quand tu étais malade, j'ai gardé les yeux ouverts dans l'obscurité, épiant le moindre bruit qui venait de chez toi.

« Toutes les nuits que tu as passées à souffrir, je les ai veillées avec, à mes côtés, le ronflement d'Akli, si continu, si exaspérant qu'un jour, j'ai crié dans la nuit comme une possédée.

« J'ai visité Sidi-Youssef et Chivou, j'ai imploré d'eux ta guérison. Moi qui n'attends rien des saints, j'ai envoyé des offrandes à tous ceux que je connaissais. J'ai pleuré sur tes souffrances, moi qui ignorais les larmes. J'aurais mendié pour toi.

Il la prit frénétiquement dans ses bras, la serra à lui briser les os. Elle essaya d'abord de la repousser de ses deux mains posées sur sa poitrine, mais elle fermait à moitié les yeux et laissait tomber sa tête sur l'épaule de Menach; il lui baisa les yeux fermés, le cou, chercha ses lèvres comme un assoiffé, y colla les siennes. Il la sentit fondre alors tout entière sous son étreinte puis elle l'entoura de ses bras. Il répétait : Davda, Davda, comme un furieux. Elle disait : Menach, dans un soupir. Tous les deux fondirent en larmes qui se mêlèrent et vinrent mouiller leurs lèvres dans ce seul et peut-être dernier baiser.

***

A Aourir, à Tasga, dans tous les villages, toutes les tribus de la montagne, cela n'allait décidément pas mieux. Avant la guerre, on avait déjà assez de mal à vivre, mais maintenant on ne tenait plus que par la grâce des saints qui gardaient encore le pays par l'effet de leur pouvoir surnaturel. Passe encore pour les habits, on peut toujours revenir à la mode des ancêtres qui portaient hiver comme été une djellaba de laine, mais pour la nourriture comment faire? Les distributions de blé étaient insuffisantes et tout le monde ne pouvait payer 2 500 francs un double de blé. Mais Dieu nous voit et nous juge et dans l'autre monde chacun recevra la rétribution de ses actes. En attendant, dans ce monde-ci, transitoire mais réel hélas! c'était la misère, la noire misère, pire mille fois que la mort, et si notre prophète n'avait interdit

comme péché de se tuer soi-même plusieurs se seraient hâtés d'atteindre le pardon de Dieu.

Nul n'en était affecté plus que le cheikh, qui demandait chaque soir à Dieu de le rappeler à lui dans la paix. Une étrange folie lui semblait mener ce monde sans lois. Chaque être et chaque chose jadis avait une place bien fixe. Mais il avait venté sur tout cela et tout était brouillé. On mesurait jadis les hommes à leur courage et à leur sagesse : c'était maintenant leur portefeuille qui décidait de leur valeur et c'était Akli le grand homme de Tasga, Akli qui, pour lui, cheikh, n'existait pas, qu'il avait toujours écrasé de cette formule sans réplique :

— Akli? Il vit.

Car, pour le cheikh, vivre comme vivait Akli, c'était être déjà mort.

Il ne pouvait même plus parler de la grandeur des temps anciens avec Ramdane, que la mort de son fils rendait solitaire et morose.

Mais le plus affecté de tous c'était encore Ibrahim. Depuis qu'il avait été débauché du chantier, il n'avait pas le temps de faire de longs projets; chaque jour il fallait chercher de quoi manger le lendemain. Ce souci l'abrutissait, bornait ses idées, ses désirs, si bien que le second terme échut sans qu'il y pensât. Un soir qu'il veillait son fils aîné, malade parce qu'il avait pataugé tout le jour dans l'eau fangeuse de la rivière, quelqu'un le héla de la rue. C'était le chef.

— Ibrahim, dit-il, sauve-moi ou je suis perdu et la ruine menace ma famille. Mon frère réclame l'argent que j'ai eu tant de peine à te faire prêter. Il dit qu'il va me tuer si je ne le lui rends pas. C'est un méchant homme, Ibrahim, mais c'est mon frère. Dieu me l'a donné, peut-être en punition de mes péchés, et je suis obligé de le supporter : nous avons tété le même sein.

— Oui, oui! disait Ibrahim machinalement et il écoutait geindre son fils.

— Jamais je n'aurais privé mes amis, s'il n'y avait cet homme.

— Je n'ai rien pour l'instant dit Ibrahim. Peux-tu attendre jusqu'à l'automne?

— Jusqu'à l'automne, saint Ahmed fils de Malek! si ce n'était que moi, j'attendrais toute la vie, mais mon charognard de frère me tuera.

— Te tuer? répéta machinalement Ibrahim, et il resta rêveur.

— Oui, Ibrahim, me tuer.

Et comme Ibrahim ne répondait rien :

— Enfin, je vais essayer de l'amadouer encore une fois, mais je ne te promets rien. Ah! ces gens qui n'ont pas la crainte de Dieu, qui ne savent pas que ce monde est transitoire et ses biens éphémères!

Ibrahim ne put dormir de la nuit. Les plus bizarres pensées lui traversaient l'esprit. En se levant le matin, il eut du moins la joie de voir que son fils allait beaucoup mieux. Le soir le chef revint l'appeler, alors qu'à Tasga tout le monde dormait :

— Par Dieu, dit-il, je vais quitter cette terre, où les hommes sont aux hommes des hyènes. Mon frère a enfin consenti à ne pas demander cet argent tout de suite, mais il exige que tu lui laisses ton oliveraie jusqu'au jour où tu auras réglé ta dette. Il dit qu'il prendra plus tard ton champ si tu ne veux pas payer, mais ce que dit cet Aroumi ne sera pas, car je te connais, Ibrahim, tu gagneras bientôt assez d'argent pour régler tes dettes. Si donc tu écoutes mes conseils, signe-lui cet acte qui te libérera, car Dieu ne permettra pas que la terre d'un travailleur comme toi devienne la propriété du plus grand va-nu-pieds de Tasga, ou alors il n'y a pas de justice.

Ibrahim apposa sur le papier l'empreinte de ses deux pouces. Le chef partit en se lissant plusieurs fois les moustaches.

Le soir Ibrahim dit seulement :

— Mère, tu n'iras plus à Alma. Si par hasard tu y vois le chef ou quelqu'un de sa famille, passe et ne dis rien. Et toi aussi, ajouta-t-il, dans la direction de Sekoura ; il faut empêcher les enfants d'y aller.

La vieille Titem se serra un peu plus dans sa grosse, rude robe de laine, elle s'y ratatina, devint toute petite. Les coins de ses lèvres entrèrent un peu plus dans sa bouche sans dents. Elle ne disait rien d'ordinaire, quand son fils apportait une nouvelle, bonne ou mauvaise (depuis longtemps du reste, il n'en annonçait plus que de mauvaises). Elle fut intarissable ce soir-là.

Elle rappela une à une, et comme si elles étaient d'hier, toutes les campagnes d'huile qu'elle avait faites avec son mari et les ouvrières quand Ibrahim était encore tout petit. Elle parlait de chaque olivier en particulier, comme elle parlait de Melha ou Kelsouma ou d'une autre de ces vieilles qui avaient été jeunes avec elle ; elle connaissait chaque buisson, chaque arbre, celui du pré des chênes, dont une ouvrière mettait tout un jour à ramasser les olives, jusqu'au jour où elle-même, Titem, lasse de n'en avoir ramassé qu'un tiers en une matinée, s'était écriée : « Fille, les olives de cet arbre ne veulent pas finir » ; l'année suivante ce fut fini : la neige, le vent, les vers réduisirent l'olivier de plus de moitié, car Titem lui avait jeté le mauvais œil.

A côté d'elle Ibrahim et Sekoura ne disaient rien. Ils ne la regardaient pas, mais chaque scène qu'elle évoquait éveillait en eux le souvenir d'autres scènes semblables, celle en particulier qui, après les avoir beaucoup gênés à l'époque, était maintenant un de leurs bons souvenirs. Ils étaient descendus à la rivière pour y ramasser des olives mais un petit soleil printanier les invitait à toutes les paresses. Ils firent le tour de l'oliveraie, s'attardèrent çà et là, s'enlacèrent sous les buissons. Ils se disputèrent enfin à qui

boirait le premier à la source du bas; nul ne voulant céder, ils finirent par boire en même temps, joue contre joue, à même l'eau courante. C'est dans cette position que Titem les surprit. Ces choses-là, la mère d'Ibrahim avait dû les connaître aussi, du temps qu'elle était jeune, mais elle les taisait.

Quand ils se séparèrent pour dormir, Ibrahim fit part à sa femme de sa décision : on venait d'ouvrir du côté du Sahara des mines d'où l'on tirait du charbon. Il allait y travailler. Il y resterait deux ans, trois ans, davantage si c'était nécessaire, mais il fallait absolument qu'il revînt avec assez d'argent pour libérer les oliviers d'Alma.

— Le Sud, dit Sekoura, pourquoi le Sud? Que m'importe à moi que tu sois riche au Sahara si tes enfants ici n'ont pas de père? Qui les défendra contre les autres enfants? Qui les mènera au marché le jour de la grande fête? Est-ce moi qui leur apprendrai à devenir des hommes?

Sekoura, toujours soumise et qui avait appris à supporter sa misère sans rien dire, retrouva presque le timbre de sa voix de jeune fille, celui qu'elle avait à Taasast. Il allait partir, l'homme, et elles resteraient à la maison deux femmes, deux pauvres femmes sans protecteur. Elles s'assiéraient le soir au coin du feu, ruminant leur misère, la mâchant dans leurs voix fluettes et mortes, n'attendant rien et sans même cette voix de mâle dont les sons rauques étaient un réconfort. Et lui? Aller à Alger, en pays arabe, voire à Tunis, au Maroc, passe encore, mais au Sahara? Ah! mieux vaut cette laide misère toute la vie qu'un mois d'exil en pays inconnu.

Il la laissait dire et passait de temps à autre sa main sur ses longs cheveux; il attendait que l'excitation de Kou fût passée, mais il ne répondait pas car il n'avait rien à lui dire qu'elle ne sût déjà.

— Et moi, continua-t-elle, dans tout cela (d'un

geste circulaire elle désigna la chambre), comment pourrais-je vivre sans toi? Quand tu ne seras plus là, notre misère me paraîtra horrible. Mon cœur enfantera la peur, et je n'aurai personne pour le calmer.

Elle voyait bien qu'elle ne l'ébranlait pas. Elle essaya un autre argument :

— Dieu seul pourvoit à la vie de ses créatures. C'est lui qui tue et lui qui fait vivre, il l'a dit.

— Oui, mais il a dit aussi qu'il fallait donner prétexte à ses grâces, dit-il, seulement pour dire quelque chose.

Alors elle ne dit plus rien et se mit à pleurer silencieusement.

Il fit plus de dettes en trois jours qu'il n'en avait fait en tout jusque-là. C'est qu'on ne sait jamais dans combien de temps on pourra envoyer de l'argent à la maison. Alors avant de partir, il faut laisser provision de tout. Et puis qui sait si on sera embauché dès l'arrivée et tout le temps qu'on ne l'est pas encore on dépensera sans rien gagner. Il fallait aussi l'argent du voyage.

Enfin, il y avait Lmouloud, son fils aîné, qui venait cette année d'avoir sa bourse. Celui-là, Ibrahim était décidé à lui faire continuer ses études, dût-il lui-même crever à la tâche, c'était assez de lui comme illettré. Lmouloud, s'il était instruit, pourrait se débrouiller dans les villes, se défendre contre le caïd, le percepteur, contre tous les chefs de la création, contre tout ceux qui le pressuraient, lui, Ibrahim, sans qu'il pût jamais rien contre eux.

Mais où trouver tant d'argent? Pas chez le chef, naturellement; ni chez Menach, car, depuis que Kou allaitait Aouda, Aazi étant malade, Menach pourrait croire qu'Ibrahim lui faisait payer l'allaitement, mais Dieu le préserve de pareil opprobre!

Ibrahim s'adressa à Akli qui, effrayé à l'idée de débourser une somme aussi forte et convaincu par

ailleurs qu'Ibrahim était insolvable, refusa sans ambages. Le lendemain cependant il revint dire qu'il avait réfléchi, qu'on ne perdait pas ainsi ses amis pour une question d'argent, qu'au surplus nous étions sur cette terre pour nous aider à supporter cette vie, « un mauvais cadeau de Celui qui est là-haut ». En réalité, c'était Davda qui, mise au courant, lui avait dit de donner l'argent à Ibrahim. Elle avait même profité de l'occasion pour lui dire que Lathmas lui en demandait aussi, « sans intérêt naturellement ». Lathmas n'avait rien demandé du tout, mais Davda, qui connaissait sa situation, avait sur-le-champ imaginé ce moyen de la tirer provisoirement d'affaire. Akli parla à Ibrahim de cet autre effet de sa générosité, mais il omit de dire qu'il avait fait tout cela parce que Davda le voulait.

Pour obtenir un laissez-passer, il fallait payer le caïd. Ibrahim s'emporta : c'était illégal et injuste. Sa mère dut le convaincre qu'il ne pouvait rien contre cette vénérable coutume. Encore lui cacha-t-elle que la veille elle avait porté à la femme du caïd sa dernière poule et un panier d'œufs.



Il partit un matin de novembre qu'il faisait tres froid. Il s'enfuit à l'aube, comme un voleur, sans dire au revoir à personne qu'à Akli. Il avait exhumé pour ce voyage un vieux costume européen tout fripé, qu'il n'avait pas mis depuis des années. La veste était trop ample, le pantalon trop étroit ; il n'avait pas de cravate, parce qu'il n'avait jamais su comment on attachait cette ficelle autour du cou. Dans une grande valise qui avait été belle il mit ses autres effets et des provisions. Elle était bourrée, cette valise, à craquer.

Assise auprès du feu, qu'elle attisait sans cesse, Titem égrenait son chapelet :

— Il n'y a de Dieu que Dieu.

De temps à autre son index s'arrêtait sur un des grains et Titem de son œil doux de vieille fixait les flammes du foyer, puis elle s'éveillait brusquement de son rêve et reprenait :

— Il n'y a de Dieu que Dieu.

Sekoura, elle, ne savait par où commencer. Elle montait dans la chambre du haut, en descendait aussitôt après, essuyait les larmes de ses yeux, voulait absolument qu'Ibrahim reprît trois fois de ce café qu'elle avait gardé depuis longtemps pour les grandes occasions. Au moment où il allait partir, elle se rappela qu'il avait oublié son mouchoir à carreaux, le chercha partout, ne le trouva pas. Elle le découvrit finalement dans la valise.

Ibrahim n'arrivait pas à s'arracher à tout cela, à ces murs noircis par la fumée depuis qu'on ne pouvait plus se payer de chaux pour les blanchir, au bruit du chapelet de cette vieille toute ridée dans sa grosse robe de laine, aux larmes de cette femme vieillie avant l'âge et qui avait été jolie.

Finalement tout ce remue-ménage réveilla les enfants qu'on avait pris soin de laisser dormir pour qu'ils ne voient pas le départ de leur père. Au fond, Ibrahim n'était pas fâché qu'ils se fussent tous éveillés. Sekoura voulut coucher les plus petits : Maamar se mit à vociférer tant que le pouvait sa petite voix. Heureusement, on avait la veille rendu Aouda à Aazi, maintenant rétablie.

Ibrahim sentait que, s'il s'attardait encore parmi eux, il allait s'attendrir. Il prit brusquement sa valise, sauta dehors, fit : *v-v-veh* sous le froid, pour se donner une contenance et disparut, vite happé par l'obscurité.

Avant de tourner le coin de la mosquée il perçut le

bruit confus de deux voix, l'une d'homme, l'autre de femme. Il toussa. Les voix se turent. Il entendit un frottement de soie, un cliquetis de bijoux, rapide, sonore comme de quelqu'un qui fuit.

Dès qu'il tourna le coin Ibrahim fut pris dans le projecteur d'une pile, ensuite la lumière s'éteignit. Il fut un instant ébloui, puis une voix sortit de l'ombre :

— Bonjour Ibrahim, tu t'en vas?

Il reconnut la voix de Menach.

— Oui, dit-il. Toi-même ta permission est terminée, à ce que je vois. Nous allons donc faire route ensemble jusqu'à Alger.

Au grand étonnement d'Ibrahim, Menach était seul, et sa voix tremblait comme s'il était très ému...

Ce matin Menach s'était levé avant l'aube. Il avait préparé tous ses bagages la veille. Il aurait voulu ne voir personne, pas même son père et sa mère. Il allait dans la maion les pieds nus pour ne pas les réveiller. Il chauffa lui-même son café. Seul, il voulait être seul, partir seul, parce qu'à Tasga, maintenant il n'avait plus personne et plus rien. C'est du reste pourquoi il se mettait en route dès aujourd'hui; sa permission n'expirait que le lendemain mais il ne voulait pas subir Meddour tout le long du voyage; il ne lui avait même pas dit qu'il partait.

Il sortit à pas de loup, pieds nus et tenant à la main ses gros souliers militaires. Quand il fut dehors, il s'assit pour mettre ses brodequins. Le faisceau de lumière d'une pile, sorti de l'ombre, s'approcha de lui puis, quand il fut tout près, s'éteignit.

— Bonjour.

C'était Davda. Il se sentit défaillir. Une grande lassitude parcourut tous ses membres. Encore ébloui par la lumière, il ne la voyait pas. Ses doigts s'empêtraient dans les lacets qu'il n'arrivait pas à dénouer.

— Donne, dit-elle, j'aurai plus vite fait.

Elle se baissa pour lui lacer les gros souliers. Un parfum s'exhala de ses cheveux, le même. Il sentait battre son cœur à grands coups rapides et redoublés. Ses yeux habitués à l'obscurité la voyaient maintenant mieux. Elle était dépeignée, à peine habillée d'une seule robe, d'une jupe rayée rouge et noire, mais elle avait tous ses bijoux. Pour se défendre du froid, elle s'était recouverte d'un burnous. Elle eût vite fait de lacer les souliers puis elle se leva toute droite.

— Tu ne me demandes pas ce que je fais ici seule, à pareille heure?

— Pourquoi es-tu venue? Et Akli? Que fera-t-il s'il se réveille et ne te trouve pas?

— Il ne risque pas. J'ai prétexté une migraine et l'ai fait dormir seul cette nuit dans la pièce du haut. Mais marche, dit-elle, avance donc.

Elle l'avait pris par le bras et marchait à côté de lui.

— Comment as-tu su que je partais aujourd'hui?

— Chut! doucement, dit-elle, c'est Aazi qui me l'a dit, mais parle bas. J'ai pris ce burnous pour qu'on me prenne pour un homme, si nous faisons une mauvaise rencontre. D'ailleurs maintenant peu m'importe.

— Pourquoi es-tu venue?

— Parce que je ne pouvais pas te laisser partir pour la guerre, comme cela. Laisse-moi te voir encore.

Elle lui braqua sa pile sur les yeux :

— Comme tu es pâle!

Il lui arracha la pile, la dirigea à son tour sur le visage de Davda.

— Laisse-moi te voir aussi, dit-il... Comme tu es belle!

Ils s'enlacèrent. Menach sentit tout le corps de Davda trembler contre le sien. Était-ce de froid? Ils

perçurent le bruit d'un pas dans l'ombre, se lâchèrent brusquement. Menach avait gardé la pile :

— Adieu! dit-il.

— Au revoir!

Et Davda s'enroulant tout entière dans son burnous, et le capuchon baissé jusqu'au menton, disparut dans la nuit.

Menach resta un moment debout et comme abruti : les pas s'approchèrent. Il dut se ressaisir, rallumer sa pile et las, comme s'il venait de faire une longue course, se remit à marcher. Il s'aperçut seulement alors qu'il était près de la mosquée. Il en tourna le coin et dans le faisceau de sa pile aperçut Ibrahim en tenue de voyage.

Ils firent route ensemble et après les premiers mots qu'ils échangèrent ne dirent plus rien, chacun étant trop occupé de ses pensées et encore sous le coup d'émotions différentes, mais très fortes toutes les deux. Pour Menach cette fois c'était bien fini. Il n'avait plus de raison de tenir à ce coin de terre, où il avait épuisé son adolescence : ses deux meilleurs amis y étaient morts, les autres camarades disparus, la veuve de son ami le plus cher était comme morte et la femme qu'il avait aimée était mariée. Le cheikh et Na Ghné n'allaient pas tarder à quitter eux aussi Tasga pour toujours. Alors, à quoi bon? Il pouvait maintenant mourir en héros de la civilisation, n'importe quand, n'importe où. Il était prêt et il se battrait certainement très bien.

Ils allaient vite tous les deux pour se réchauffer parce qu'il faisait très froid. Ils enfilèrent les rues silencieuses et étroites, et bientôt laissèrent derrière eux les maisons de Tasga frileusement serrées les unes aux autres. En passant devant la maison de Lathmas ils entendirent Aouda brailler et Aazi lui chanter une berceuse triste, doucement, de sa faible voix de convalescente. Tout dormait. Des chiens

passaient, rasant les murs, puis s'arrêtaient quelque part, tendaient le cou et pleuraient longuement à la lune.

Ils allaient entrer à Takoravt et Ibrahim tendait déjà les mains pour la prière que ceux qui partent pour le voyage ou le marché doivent dire en traversant un lieu saint, quand du buisson qui se trouvait à l'entrée ils virent surgir brusquement le canon d'un fusil. Ils reculèrent tous les deux et Menach allait parler, quand il vit sauter sur le chemin le grand Ouali.

— C'est moi, Menach, dit-il. Je tenais à te dire au revoir. Qui est avec toi?

— Bonjour Ouali. C'est Ibrahim que tu vois là.

Ouali prit Menach un peu à l'écart :

— Je voulais savoir, dit-il, si mon ami Meddour avait renoncé à son mauvais projet.

— Oui, dit Menach et je t'en remercie.

— C'est tout ce que je voulais savoir. Rappelle-toi, Menach, que tu trouveras toujours en moi un ami dévoué et tant que les gendarmes ne m'ont pas coffré (et ce ne sera pas de si tôt, ajouta-t-il en riant) tu peux m'écrire pour n'importe quoi.

— Dieu accroisse tes biens, dit Menach.

— Je sais que depuis la mort de Mokrane, notre ami commun, tu t'occupes beaucoup d'Aazi. Je te promets que je reviendrai souvent prendre (oh! bien discrètement!) de ses nouvelles et que je l'aiderai au besoin dans toute la mesure de mes moyens.

— Je t'en serai reconnaissant.

— Maintenant, Menach, jure-moi que tu seras toujours prudent, quoi qu'il t'arrive.

— La guerre est la guerre, dit Menach, et la vie et la mort sont entre les mains de Dieu. Du reste, je ne suis plus un enfant.

— Tu l'étais tout à l'heure, Menach, près de la mosquée, au point que j'ai supposé un instant que

Davda était ma femme et j'ai visé, toi d'abord, puis Davda, comme cela : pan, pan. Vous étiez morts tous les deux.

— Tais-toi, Ouali, je t'en prie. D'où nous as-tu vus?

— Derrière la porte de la mosquée.

— Inutile évidemment de te recommander le silence. Tu sais ce qui en résulterait.

— Moi, Menach, je ne suis vraiment plus un enfant. Du reste je ne t'ai parlé de cela que pour te montrer à quel point tu pouvais être parfois imprudent.

— Adieu, Ouali!

— Au revoir.

Et Ouali, sautant la haie, dévala à toutes jambes le champ qui descendait à droite vers la rivière.

Ils entrèrent au cimetière et Ibrahim tendit de nouveau les mains pour la prière.

— Je vais plus loin, dit Menach et il poussa jusque devant la tombe de Mokrane.

C'était son dernier adieu : il ne put retenir ses larmes.

— Reste, toi, dit-il, tu n'es pas tout à fait le vaincu puisque tu es parti en combattant, avec les honneurs de la guerre. De nous tous, c'est encore toi qui as eu la meilleure fin. Une vie commencée à Taasast ne pouvait se terminer qu'à Kouilal et toi seul as eu assez de force pour monter jusqu'au col. Tu es même le vainqueur puisque tu as laissé Aouda. C'est lui qui hérite de nous tous. Généreux comme tu fus, je suis sûr que tu ne nous envieras pas de te le disputer un peu et de le considérer comme le successeur de tous ceux qui furent avec toi dans notre donjon. Nous n'avons pas pu rouvrir ensemble Taasast mais il reste Aazi pour le faire. Je m'en vais, Mokrane, mon petit camarade. Je ne reviendrai jamais sur cette colline oubliée où je ne te retrouverai plus. En souvenir de

tout ce que nous avons eu de commun, je crois avoir arrangé pour le mieux tout ce que tu as laissé ici-bas de cher. J'y compte Aazi parce que votre séparation tardive et passagère n'a été que l'erreur d'un bref égarement. Dans le fond de ton cœur je suis sûr que tu étais revenu à elle comme elle n'avait jamais cessé d'être à toi. Tu restes, toi, fidèle aux lieux où nous avons vécu notre rêve commun. Aussi te dis-je adieu! Adieu jusqu'au jour prochain où à coup sûr, mon âme retrouvera la tienne et celle d'Aazi, d'Idir, de Kou pour refaire ensemble Taasast dans un monde où la souffrance ni l'obstacle ne seront plus. Adieu, Mokrane.

— *Amin!* dit de l'autre côté Ibrahim qui venait de finir sa prière.

FIN

**Dans l'univers décolonisé de la fin du XX^e siècle, les colonisés eux-mêmes tendront à oublier un passé vite effacé par l'événement. *La colline oubliée,* premier volet d'une fresque qui se continuera par *Le sommeil du juste* et *L'opium et le bâton,* récite les jours d'un ordre ancien, rude mais accordé. Les saisons du ciel pactisent avec les saisons de la vie, les saisons du cœur, elles, tissent la trame des existences qui se déroulent au rythme de la terre, tour à tour la proie de soleils triomphants ou de neiges paradoxales. Mais dans l'accord apparent déjà se lisent les premières lézardes de l'ordre colonial qui investit de partout l'harmonie insulaire, et la mine avant de l'ébranler. La colline oubliée c'est le chant interrompu d'un monde tout à la fois enchanté et guetté par la mort.**

**Couverture
de Pierre Bernard
Photo : Charbonnier/Top**
ISBN 2.264-00907-1

10|18

**Collection dirigée par Christian Bourgois**